

BULLETIN INTERIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS & DÉBATS



N°87
JUILLET 2014

DOCUMENTS & DÉBATS

est un Bulletin intérieur de l'APF soumis au secret professionnel
(article 226-13 du code pénal) et protégé par le droit d'auteur
(article L111-1 du code de la propriété intellectuelle).

DOCUMENTS & DÉBATS est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Brigitte Eoche-Duval avec Martine Baur, François Hartmann, Hélène Hinze, Pierre Noaille.

SOMMAIRE

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'APF : 7 février 2014

Rapport moral du Président : <i>Patrick Merot</i>	6
Rapport du Trésorier : <i>Jocelyne Malosto</i>	19
Rapport du secrétaire du Comité de formation : <i>Felipe Votadoro</i>	23
Rapport sur l'Annuel : <i>Laurence Kahn</i>	28

ÉLECTION DE DANIEL WIDLÖCHER EN TANT QUE MEMBRE D'HONNEUR

7 février 2014 : Fondation Dosne-Thiers

<i>Martin Reca</i>	34
<i>Évelyne Sechaud</i>	35
<i>Daniel Widlöcher</i>	38

JOURNÉE DES MEMBRES : Samedi 23 novembre 2013

Incidences institutionnelles et métapsychologiques de l'échange clinique

« Question de style ? » : <i>Olivia Todisco</i>	40
« L'échange clinique » : <i>Jean-Michel Lévy</i>	45

ÉLECTION DE JEAN-CLAUDE LAVIE EN TANT QUE MEMBRE D'HONNEUR

23 novembre 2013 : Collège des Bernardins

<i>Jean-Claude Lavie</i>	52
<i>Danielle Margueritat</i>	54
<i>Claire Tremoulet</i>	56

JOURNÉE DE LYON : Samedi 22 mars 2014

La décision dans le processus analytique

Introduction : <i>François Royer</i>	60
Se décider c'est s'affranchir ? : <i>Patricia Attigui</i>	62
La décision : une énigme presque résolue : <i>Martine Serres</i>	
<i>Texte non publié pour raisons de confidentialité</i>	
Choisir la réalité psychique : <i>André Beetschen</i>	69

LES CINQUANTE ANS DE L'APF : samedi 14 juin 2014 au Musée Cernuschi

<i>Patrick Merot</i>	76
<i>Michel Gribinski</i>	78
<i>Isée Bernateau</i>	81

Rapport moral du Président

Patrick Merot

1. Introduction

La tentation première en rédigeant un rapport est de se plaindre du caractère administratif de l'exercice : je n'y avais pas manqué l'an dernier. Pourtant, en reprenant, pour ce travail d'écriture, tous les documents accumulés durant une année, ce n'est pas ce sentiment qui m'a saisi - à moins que ne pas se plaindre soit une dénégation -, au contraire, j'ai ressenti l'importance qu'il y a à transmettre à l'ensemble des membres, non seulement un regard synthétique sur l'activité interne de l'APF durant une année entière -et de susciter, je l'espère, un débat sur les questions qui font polémique -, mais aussi de donner l'occasion d'une vision sur le devenir de la psychanalyse, à travers toutes les interrelations que le Conseil est chargé d'assurer au niveau national, européen, international. Au fond, c'est une des facettes de la présence de la psychanalyse dans la culture, aujourd'hui et demain, dont il est question par ce biais.

2. La vie de l'Institution

• Les membres

- Jean Claude Lavie a été élu membre d'honneur par une Assemblée générale extraordinaire réunie le 23 novembre 2013, suivie d'une rencontre au cours de laquelle ont pris la parole, outre le président, Danielle Margueritat, Claire Tremoulet et Jean-Claude Lavie lui-même.
- Les nouveaux membres de l'Association que je salue aujourd'hui sont :
 - Cécile Blanchard Josso, élue le 24 juin 2013
 - Jean Claude Bourdet, élu le 14 octobre 2013
 - François Villa a été élu membre titulaire le 27 janvier 2014.
- J'ajoute que le Conseil a décidé de proposer à l'élection comme membre d'honneur Daniel Widlöcher à l'occasion de notre Assemblée générale de ce jour.
- Enfin plusieurs membres ont souhaité devenir membres honoraires :
Il s'agit de : Jean-François Daubech, François Gantheret, Annie Anzieu.

Je les remercie aujourd'hui pour le long cheminement que l'APF a fait avec eux, pour leurs investissements multiples dans la vie de l'Institution, pour la contribution qu'avec leurs écrits ils ont apporté au savoir analytique et je rappelle que la participation des membres honoraires à la vie scientifique de l'Association reste absolument libre.

Il me faut aussi rappeler les décès de collègues qui ont marqué cette année :

Madame Héléna Tennenbaum, membre sociétaire, décédée le 26 octobre 2013 à Nancy.

Elle exerçait à Nancy où elle était une représentante de l'APF. Le docteur Laurent Fabre, analyste en formation, qui avait fait il y a plus de vingt ans, le choix d'être à l'Association psychanalytique de France, et qui y était très actif : il animait cette année deux séminaires inscrits dans notre programme. Il mort le 17 octobre 2013, à Rouen, dans des conditions dramatiques puisqu'il a été assassiné devant son cabinet dans des circonstances qui, aujourd'hui encore, ne sont pas éclaircies. Une vie qui s'est arrêtée en plein élan, nous confrontant de la manière la plus brutale à la fragilité de nos existences et, plus encore ici, au sentiment de l'absurdité de la mort.

Aujourd'hui, l'APF compte 84 membres, 34 titulaires et 50 sociétaires.

Il y a un membre d'honneur à ce jour, bientôt deux.

Et 20 collègues sont actuellement membres honoraires.

L'institut de formation s'adresse à 184 analystes en formation.

• La journée des membres

S'est déroulée le 23 novembre 2013, au Collège des Bernardins, sur le thème de *Incidences institutionnelles et métapsychologiques de l'échange clinique*, introduite par les exposés d'Olivia Todisco qui souligna, entre autre, la place ambiguë du fragment dans nos échanges cliniques, et l'intérêt qu'il peut y avoir dans le récit long, et de Jean-Michel Levy qui soulignait l'importance de créer les conditions institutionnelles d'un échange clinique qui soit un tant soit peu dégagé des multiples enjeux transférentiels. La question se pose de savoir ce que nous faisons de la réflexion qui s'est exprimée durant cette journée.

C'est la vocation des journées des membres de faire avancer l'institution sur les questions abordées, et en tous cas le vœu du Conseil de réussir à inscrire cette réflexion dans des initiatives nouvelles à propos de la clinique. À l'initiative de Catherine Chabert, le Conseil poursuit la réflexion avec la perspective que puisse se mettre en place un groupe de travail sur cette question.

• **Débat autour de l'autisme**

En programmant cette réunion, le 3 décembre 2013, dans une salle du Collège des Bernardins, le Conseil avait le sentiment de prendre une initiative qui répondait à une nécessité : celle d'un échange sur la politique de l'APF, pour une question qui ne relevait pas d'un consensus clair dans l'institution - celle de l'intervention ou non dans la mise en cause virulente de la psychanalyse sur la place publique -, cet échange étant proposé avec la volonté d'élargir, dans une procédure souple, un débat qui habituellement se tient au niveau du seul Conseil. Le modèle qui présidait à cette réunion était celui d'une journée des membres. Ce choix, qui écartait les analystes en formation d'un débat qui portait sur la définition d'une politique, a soulevé des interrogations de quelques collègues, réveillant la question de la spécificité du statut de membre, comme celle d'analyste en formation.

La rencontre s'est déroulée dans un climat excellent et a permis d'entendre Pierre Ferrari, Bernard Golse et Didier Houzel, exposant les problématiques sous-jacentes au débat public sur l'autisme.

Il n'est pas question de résumer la teneur des exposés dans lesquels l'examen critique de la position des psychanalystes n'a pas été oubliée : je citerai seulement la remarque faite par un des intervenants soulignant que dans l'adhésion sans critique aux progrès de la science s'exprimait quelque chose d'une révolte contre les trois grandes blessures infligées à l'homme dans l'histoire de l'humanité, pour finir dans le refus haineux de la pensée qui animait un bon nombre de ces débats médiatiques.

Certes la participation des membres à cette réunion a été modeste, sans que nous puissions en avoir une analyse décisive : peut-être les collègues non impliqués dans une pratique ne se sont-ils pas sentis concernés par un tel débat qui, pourtant, ne portait pas sur la clinique de l'autisme en tant que telle ; peut-être y avait-il, vis-à-vis de l'organisation d'une telle réunion, du fait de son thème et de ses objectifs,

l'expression d'un désaccord, mais sans que celui-ci soit verbalisé et conflictualisé, ce qui laissait les choses en l'état. Toujours est-il que les présents ont souligné la pertinence de ce type de réunion et que la qualité des échanges, à partir des positions diverses des uns et des autres, a permis de mieux appréhender les enjeux sous-jacents dont la connaissance est indispensable à toute décision quant à une éventuelle intervention dans le débat public.

La journée de l'Institut de formation, prévue initialement début janvier, a été déplacée au mois de mai.

• **Le site**

Comme vous avez pu le constater le site a été considérablement remanié : pour des raisons techniques, car le logiciel avait vieilli et était devenu obsolète, et pour des raisons de contenu puisque nous souhaitions faire évoluer et progresser le service qu'un tel outil peut nous rendre tout en en gardant l'esprit sobre et élégant. C'est notre Trésorière qui s'en est chargée, avec l'aide d'une petite équipe qu'il faut ici nommer - Frédéric de Mont-Marin, Nicole Nataf, Nelly Gaillard-Janin, Antoine Machto et dans un travail en étroite collaboration avec notre Webmaster Fabrice Perrinel. Celui-ci a montré une très grande attention aux exigences de notre Association dont il a maintenant une longue expérience, et une grande qualité de travail. Il a tenu à souligner auprès de moi, je le cite, le rôle « capital » tenu par Jocelyne Malosto dans cette tâche. Sur différents points vous avez déjà pu vous rendre compte des changements : la librairie, par exemple, est un petit bijou, de même les publications, mais c'est le cas pour toutes les rubriques qui ont gagné en visibilité et en souplesse ; par ailleurs madame Mamane pourra intervenir sur les contenus avec une réactivité immédiate ; enfin beaucoup d'informations vous seront maintenant communiquées par des *e-mails* qui vous mettront directement en rapport, par le biais d'un lien, avec les rubriques de la partie ASSO du site sur lequel se trouvera le document en question. C'est un changement dans les habitudes, mais très vite il vous apparaîtra que le regroupement en un seul lieu de tout ce qui concerne notre Association est très pratique : cela dispense des recherches infructueuses de documents égarés et évite bien des oublis. La réflexion sur des sites comme le nôtre est commune à beaucoup de sociétés de psychanalyse et un atelier se déroulera lors du congrès de la FEP à Turin pour permettre un échange d'expériences entre *Webmasters*.

• Les archives

Je rappelle d'abord que la commission des archives est constituée de Patrick Merot *ex officio*, selon nos statuts (art. 10 bis) sous la responsabilité de Dominique Suchet, *ex officio*, coordonnée par Philippe Castets, Nicole Oury, Monique Rovef. Le travail fait par les membres de cette commission, et tout d'abord Philippe Castets, a été considérable cette année car il a consisté à faire la première recension et le premier classement indispensables avant de transmettre les cartons aux professionnels qui en assureront le classement définitif. Travail astreignant mais qui a ses joies d'archiviste lorsqu'est retrouvée la trace d'un débat ancien, ou une correspondance cruciale dans l'histoire de l'APF.

Dans mon précédent rapport, je faisais part des arbitrages auxquels le Conseil était parvenu, en faveur de l'IMEC - qui présentait une offre de grande qualité - après le refus des Archives de France d'accueillir tout nouveau fonds associatif concernant la psychanalyse. Cependant les choses ont évolué et, après avoir consulté un avocat pour vérifier les termes du contrat, nous avons pu relancer la négociation avec la directrice des Archives de France, madame Agnès Magnien qui, à notre grande surprise et à notre totale satisfaction, est revenue sur la décision initiale et nous a proposé un contrat correspondant en tous points à ce que nous souhaitions. Il semble que le fait que les premières discussions ayant eu lieu alors que les Archives de France étaient en cours de déménagement à Pierrefitte, où elles sont désormais installées dans des locaux modernes, ait été une des raisons du refus. Nous avons donc accepté les termes de ce contrat sachant que les Archives de France présentent divers avantages :

- le caractère public de l'institution ;
- la compétence des Archives de France pour ce type d'archives institutionnelles ;
- la cohérence qu'il y a à confier ces archives à une institution qui a le fonds de la SPP ;
- la situation parisienne ou proche parisienne de l'institution, qui protège contre le risque que notre dépôt soit un peu oublié par l'institution APF, dont le siège est également parisien ;
- la garantie des conditions de dépôt et de consultation sous réserve permanente de l'accord du Conseil.

Il va de soi que l'existence de ce lieu d'archives est susceptible de s'enrichir de tous les apports qui pourraient être faits par ceux qui, parmi les membres, pourraient détenir

des documents, quels qu'ils soient, intéressant l'histoire de l'APF. De même que les Archives de France seraient disponibles pour recevoir les archives des membres de l'APF dont l'œuvre représente un intérêt national.

À sa demande, Mme Pontalis a été mise en relation par le Conseil avec madame Cécile Marcoux responsable de la BSF afin d'y déposer la bibliothèque de J.-B. Pontalis. Cette bibliothèque, très riche, est donc en cours d'archivage. Mais une partie de ces livres qui avaient un intérêt particulier, entre autre du fait de dédicaces personnelles, excluant un usage banalisé des livres concernés, feront l'objet à la BSF d'un fonds Pontalis spécifique qui a été officiellement décidé et qui est en cours de constitution.

Par ailleurs Judith Dupont nous a fait savoir qu'au cours de l'année 2013, elle a fait don au Musée Freud de Londres de l'ensemble des documents relatifs à Sándor Ferenczi qui étaient en sa possession. Entre autres, l'original du Journal Clinique, l'intégralité des photocopies de la Correspondance Freud-Ferenczi, la Correspondance Freud-Rank, et de nombreuses lettres manuscrites.

• Les publications

• Documents et débats

Le Conseil a pris très au sérieux la découverte que certains numéros de *Documents & Débats* sont en vente sur internet, alors même qu'il s'agit d'un document interne à diffusion restreinte. La Secrétaire générale et la Trésorière ont examiné les différents moyens d'intervention dont nous pouvons disposer pour faire cesser ce dommage, reçu les conseils du *Webmaster* et nous avons finalement pris contact avec une avocate spécialisée dans les questions de propriété intellectuelle et entrepris une procédure auprès d'Amazon. Mais quelque soit la vigilance dont nous ferons preuve et compte tenu de l'évolution des technologies, il faut sans doute augmenter nos exigences concernant la confidentialité de ce qui est publié dans *Documents & Débats*.

Ceci, évidemment, n'a pas ralenti le travail fait pour que la place qui est celle de *Documents & Débats* soit pleinement remplie, sous la responsabilité de Brigitte Eoche-Duval, qui a eu à assurer, du fait de plusieurs numéros d'hommage, un surcroît considérable de travail. Elle a été assistée dans cette tâche par Martine Baur, François Hartmann, Hélène Hinze et Pierre Noaille.

Que faut-il entendre par la mission propre de *Documents & Débats* ? C'est d'être la mémoire immédiate de l'Institution

et, particulièrement, de recueillir, en plus de tout ce qui a trait au fonctionnement institutionnel, interne, national et international, la quasi totalité des travaux faits durant l'année, puisque seuls les textes de la Journée ouverte n'y paraissent pas, étant d'emblée destinés à une édition publique. Nous avons eu à réfléchir, au Conseil, à la nécessité de défendre l'exhaustivité de cette mémoire de l'Institution à un moment où de nombreux conférenciers hésitaient à confier leur texte du fait de leur publication sur d'autres supports. Mais il a suffi de rappeler cette vocation de *Documents & Débats* et d'autre part de souligner que les documents en question ne sont jamais les mêmes - verbatim dans un cas, retravaillés largement dans l'autre - pour que le problème qui était en train de s'aggraver se résolve. (On peut souligner aussi que *Documents & Débats* est un document d'archives tandis que *l'Annuel* n'en n'est pas un).

Ont été publiés durant cette année :

Le n° 85, consacré à Jean Laplanche, numéro dans lequel se trouve toute une série de textes remarquables, anciens ou écrits spécialement pour lui rendre hommage.

Le n° 84, contenant les comptes-rendus de la dernière Assemblée générale, de la Journée des membres et les conférences de la journée de Lyon.

Le n° 83, qui ne contient rien moins que toutes les conférences de trois Samedis débats, de deux ARCC et des Entretiens de juin.

Un n° spécial en hommage à J.-B. Pontalis est en cours de réalisation. Le n° 86 paraîtra mi-février.

Documents & Débats n'avait aucune existence juridique dans les documents officiels de l'APF. Nous avons donc inscrit notre bulletin intérieur dans un article du règlement intérieur. Titre III, paragraphe 3, article 30.

« *Documents & Débats* est une publication interne de l'Association destinée à ses membres et aux analystes inscrits à l'Institut de formation. Sa diffusion et/ou reproduction est réservée, même par voie de citation et soumise à autorisation préalable. Elle a pour vocation de diffuser les débats internes de l'Association, de publier les divers documents intéressant directement la composition, le fonctionnement et les buts de celle-ci. Elle est soumise au secret professionnel dont la violation est sanctionnée par l'article 226-13 du code pénal et est protégé par le droit d'auteur, conformément aux articles L111-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle. Sa rédaction est confiée

à une commission sous la responsabilité directe du Conseil représenté par l'un de ses vice-présidents. La commission est renouvelée à chaque changement de Conseil ».

• **L'Annuel**

Nous entendrons tout à l'heure le rapport concernant *l'Annuel*. Le dernier volume vient d'être publié, qui porte le titre *Le langage malgré tout* et offre un contenu remarquable en tous points, sous une très belle couverture rouge et une encre de Michaux. Il réunit les travaux de l'année 2013, l'intégralité de la rencontre avec J.-B. Pontalis lors de la journée organisée autour de la *Nouvelle revue de psychanalyse*, ainsi qu'un dossier sur le signifiant avec des textes de Guy Rosolato, Didier Anzieu et Jean Laplanche. Je dirai seulement ici que le Conseil a décidé de faire l'acquisition de l'essentiel des stocks des *Annuels* invendus, sinon destinés au pilon par les PUF. Laurence Kahn, responsable des publications, vous fera part dans son rapport des réussites et des inquiétudes concernant *l'Annuel*, des projets, des modifications.

• **Les autres publications**

Il conviendrait de relever ici les travaux faits par les membres et les analystes en formation dans les colloques, dans les livres, dans les revues, hors de l'Association, mais contribuant ainsi à sa présence dans le champ de la psychanalyse.

Dans les premières années, les rapports des présidents donnaient un relevé sinon exhaustif du moins assez large de ces travaux. Aujourd'hui ceux-ci sont trop nombreux pour qu'on puisse tous les citer. Mais il faut se féliciter que, malgré la multitude de productions dans ce domaine, et malgré le caractère très endogamique des pratiques de lecture chez les analystes, l'APF, à travers ses membres, soit encore très présente au niveau éditorial.

Vous trouverez sur le site de l'APF, désormais constamment remis à jour, l'éventail le plus large sur toutes ces publications et particulièrement les revues dirigées par des membres de l'APF, *Penser/rêver* de Michel Gribinski et *Libres cahiers pour la psychanalyse* de Jean-Claude Rolland et Catherine Chabert, qui publient beaucoup d'auteurs venus de l'APF, de même que les collections dirigées par des analystes de l'APF, aux PUF avec Jacques André, aux éditions de l'Olivier avec Michel Gribinski, entre autres.

Il faudrait ici rappeler aussi les très nombreux événements organisés dans le cadre universitaire ou hospitalier par nos collègues : faute de temps, je ne peux ici citer tous les colloques qui ont été, en France, organisés à l'initiative de membres de l'APF ou avec leur participation. Quand nous en avons eu connaissance à temps, ils ont été signalés dans *La Circulaire*. Beaucoup font l'objet de publications spécifiques.

- **Les listings informatiques**

Il faut dire un mot des *listings* qui sont devenus un outil indispensable et que nous n'avons pas encore assez développé : nous avons découvert qu'en fait nous avions un grand retard dans la constitution d'un *listing* informatique, très en deçà du minimum nécessaire, puisqu'ils représentent seulement le dixième de nos *listings* d'adresse postales. Nous y œuvrons avec l'attention de madame Mamane.

- **L'activité scientifique**

- **Entretiens de psychanalyse**

Les 15 et 16 juin 2013, sur le thème : *Transmettre, traduire, interpréter : une question de style ?* avec Françoise Neau comme directeur de discussion.

Après les conférences de Dominique Clerc « Narcisse en quête de sujet » et de Michel Gribinski « Simon ou la droiture », la journée de samedi s'est terminée par un exposé de Jean-Claude Lavie, qui avait été sollicité pour une participation exceptionnelle, dont la place était toute trouvée dans des Entretiens sur ce thème, et qui parla de « Relents de peste ». Le dimanche, Pierre Bergounioux nous offrit un exposé brillant et stimulant « Le style, un surproduit ».

- **Journée Jean Laplanche ou le primat de l'autre**

Le samedi 5 octobre 2013 s'est déroulée, à La Bibliothèque nationale de France, une journée de débats autour de l'œuvre de Jean Laplanche, sous le titre *Jean Laplanche ou le primat de l'autre*. Les exposés étaient organisés autour de quatre thèmes, La séduction généralisée, Le genre, La traduction, La pulsion de mort, avec les interventions respectivement de Patrick Guyomard et Dominique Scarfone, Christophe Dejours, François Robert et Laurence Kahn, Denys Ribas et André Beetschen, avec Claude Barazer comme Directeur de discussion.

La volonté du Conseil était de mettre au travail la pensée de Jean Laplanche et d'ouvrir le débat avec des intervenants de tous horizons, et avec la salle, puisqu'un temps de discussion avait été prévu. L'assistance a été très nombreuse, obligeant à refuser des inscriptions. L'ouverture qui s'est effectivement manifestée dans les exposés et la vivacité des échanges a été reçue, semble-t-il, comme une qualité de débat que l'APF pouvait offrir aux participants.

Rappelons que la réussite de cette journée est l'œuvre du Comité d'organisation composé de Claude Barazer, Isée Bernateau, Jean-Michel Levy, Jocelyne Malosto, Marcelo Marques, Patrick Merot, Dominique Suchet, Mi-Kyung Yi.

- **La Journée Ouverte de janvier 2014**

Elle a eu lieu le samedi 18 janvier 2014 sur le thème de *La Conviction*, dirigée par Claude Barazer, avec des interventions d'André Beetschen « Un accomplissement partagé », Catherine Chabert « Croire au transfert » et Philippe Valon « L'inconscient existe-t-il ? », respectivement discutés par Michael Parsons, Leopoldo Bleger et Claude Barazer qui remplaçait Évelyne Sechaud, empêchée.

Cette journée a été organisée par le Comité scientifique et, sur le plan de l'organisation par Cécile Blanchard Josso, Claude Branchi, Solange Carton, Marc Delorme, Fafia Djardem, Sylvie Ferry, Bertrand Hanin, Francis Moreau, Wilfried Morice, Isabelle Pays, Marie-Christine Rose, Antoine Zuber.

La participation, plutôt dans la fourchette basse des fréquentations habituelles, a été de 328 participants. On peut noter que les deux événements ouverts de l'APF ont eu lieu le même jour que certaines activités de la SPP qui nous ont privé de la présence de collègues qui auraient aimé venir.

- **Les ARCC**

Cette année encore, ils ont été coordonnés par Annie Roux. Samedi 25 mai 2013, nous avons entendu les travaux issus de l'ARCC *Enveloppes psychiques et transfert*, avec les interventions de Marc Delorme, très précis sur la question de la projection « Espaces psychiques, transferts, transformations », de René Dinant, très poétique sur « La temporalité dans la fonction contenante », d'Éric Jaïs, très synthétique, « Enveloppe psychique et sexualité infantile : de la figuration à la représentation » et enfin, d'Anne Serisé

Dupuis, très clinique « De la sensorialité à la liaison : la fonction contenante », à propos d'un enfant autiste.

• **Samedis débats**

Samedi 9 février 2013 sur le thème général *Fin, sans fin : que reste-t-il de nos amours ?* avec les interventions d'Élisabeth Cialdella Ravet et de Jean-Michel Lévy.

Samedi 6 avril 2013, *Débats et documents* qui proposa l'exploration de trois questions à partir d'une lecture de *Documents & Débats* avec les interventions d'Anne Homer Koffi « Question de clinique » ; Sylvie de Lattre « Le poids du cursus sur la vie associative » ; Laurence Apfelbaum « APF-IPA année 70 » ; l'ensemble des exposés étant commenté par Daniel Widlöcher qui apportait sa mémoire vive de cette histoire.

Samedi 12 octobre Mi-Kyung Yi « Les enthousiastes » et Jean-Philippe Dubois « Ça me revient ».

Indiquons aussi que nous entendrons demain Hélène Hinze « Sous la poussée du fantasme : écrire, traduire, interpréter », et Jean Bousquet « Etat limite, transmission, généalogie ».

• **Journée de Lyon**

La Journée de Lyon s'est déroulée le 16 mars 2013, au château de Montchat, sur le thème de *L'appel du vivant* avec les interventions de Françoise Laurent « Signes de vie », de Claude Arlès « Un amour lointain : Victorine », et de Nicole Oury « Sonner à plein souffle du cor », l'introduction de la Journée étant assurée par Isabelle Pays, avec Claude Barazer qui conduisait la discussion, qui fut très vive, et en présence de Patrick Merot. Rappelons que les organisateurs étaient Françoise Dejour, Bernadette Ferrero, Nicolas Georgieff, Isabelle Pays, François Royer et Jean-Yves Tamet.

• **L'enseignement**

Le secrétaire du Comité de l'enseignement, Philippe Valon a continué d'animer le travail du Comité dont les membres, je le rappelle, sont Jacques Le Dem, Jean-Philippe Dubois, Jean-H. Guégan, Dominique Billot, Frédéric de Mont-Marin et Valérie Roumengous avec la participation régulière de Claude Barazer. Ces réflexions ont fait l'objet après chaque réunion, d'un compte rendu très complet et toujours très intéressant qui est la mémoire de ce travail, rédigé par Philippe Valon.

• **Le groupe d'accueil**

Le groupe est animé par Lucile Durrmeyer et Jean-Yves Tamet. Evolution notable par rapport aux années d'autrefois, le groupe bénéficie d'une assistance très étendue et très assidue. Il contribue de façon notable à l'image de l'APF comme institution accueillante et est un lieu où se créent des liens entre analystes en formation dans ces nouvelles générations. Les participants à ce groupe montrent une capacité de réflexion tout à fait « pointue » (pour reprendre un mot de Lucile), et témoignent de la qualité des candidatures reçues par le Comité de formation.

Les questions qui reviennent le plus souvent sont celles qui sont liées à la difficulté d'avoir des analysants à trois séances par semaine : peut-on commencer avec deux séances pour des patients dont on espère qu'ils passeront à trois ultérieurement ?

• **La réunion avec les analystes en formation**

La réunion des analystes en formation est le premier événement qui a marqué le début de l'exercice de cette année. Il y a donc quelque logique à commencer par là. Ce fut une réunion très vivante et encourageante. Cette réunion avait été très soigneusement préparée par le Comité de l'enseignement et un texte de Philippe Valon adressé à tous les analystes en formation. La participation à la réunion a été plus active et plus nombreuse qu'à l'habitude, et surtout plus joyeuse puisqu'on a même entendu que l'APF était une institution accueillante. Je vous invite à relire le compte-rendu qu'en a fait Philippe Valon, un compte-rendu très complet, commenté, qui indique un certain nombre de propositions qui méritent de ne pas être oubliées.

• **Mardis autour de la pratique**

Cette année, les présentations cliniques, organisées par Dominique Blin ont été accompagnées par Laurence Apfelbaum, André Beetschen, Catherine Chabert,

Le 8 octobre est intervenu François Hartmann,

le mardi 12 novembre Corinne le Doussal,

le mardi 14 janvier, Karinne Guéniche.

Trois soirées doivent encore avoir lieu avant l'été : prochainement Odile Bombarde, en février, puis Marie Caballé Wettler en avril, et Carlotta Settel en mai.

• **Présentations cliniques et discussions sur la technique analytique**

Rappelons que dans ce groupe, un membre de l'APF parle de sa pratique à des analystes en formation invités à en débattre. Sont intervenus :

le 26 novembre, Sylvie de Lattre,

le 28 janvier, Pascale Michon Raffaitin.

Trois séances sont prévues encore d'ici l'été : Corinne Ehrenberg en mars, Michel Gribinski en mai, Brigitte Eoche-Duval en juin.

Les présentations de cas cliniques ont eu l'an dernier et pour le début de cette année un vif succès, 25/30 participants, discussion libre et vivante.

• **L'enfant et la psychanalyse**

Organisation de Bernardette Ferrero accompagnée de Martine Baur et Jean-Philippe Dubois.

Sont intervenus dans ce groupe :

le 15 octobre, Claire Squires ;

le 19 novembre, Danielle Goldstein ;

le 17 décembre Eric Jaïs ;

le 21 janvier Nirina Rakotomanga.

Le groupe «L'enfant et la psychanalyse» fonctionne à la satisfaction des trois analystes qui l'animent ; il bénéficie d'une participation assidue, régulière et importante des analystes en formation, au point qu'il est, certains soirs, un peu à l'étroit au siège de l'APF. Chaque séance voit un participant exposer un élément de sa clinique avec un enfant, où il apparaît que la psychanalyse reste un outil tout à fait efficace pour la prise en compte de ces données cliniques particulières. Les débats sont vifs et animés.

On peut dire aujourd'hui que ce groupe qui s'est constitué pour explorer une question dans notre Institution, celle de l'enfant et la psychanalyse, a pris sa place et qu'il répond à une réelle attente de la part des analystes en formation. Ces trois activités proposées par l'Institut de formation sont manifestement trois pôles importants des enseignements proposés par l'Institut de formation, par le nombre d'analystes en formation qui s'y pressent. On peut noter que ces trois activités concernent la clinique, ce qui confirme une remarque faite par Olivia Todisco lors de la journée des membres sur le fait que les analystes en formation avaient « faim de clinique ».

Il n'en va pas de même pour d'autres activités qui ne bénéficient plus, comme cela a pu être le cas au moment

où elles ont été mises en place, du même intérêt et de la même affluence. Il s'agit, mais de façon très variable, de la *Lecture des œuvres de Freud* et, surtout, de *des Rencontres débats avec un auteur*.

• **Lecture des œuvres de Freud**

Cette année le choix avait été fait de proposer les textes très connus des *Cinq psychanalyses*, et avait demandé une inscription pour l'ensemble des 5 séances : 25 inscrits, présents à la première (présentateur Jacques André), mais une douzaine de présents aux deux soirées suivantes (présentateurs Martine Baur, Luis Moix, Vladimir Marinov). Il y a là un progrès par rapport à l'an dernier où la fréquentation était stable mais faible, 6/7 analystes en formation. Une soirée encore prévue en avril avec le cas Dora présenté par Danielle Margueritat.

• **Rencontres-débats avec un auteur**

Cette année, une seule rencontre a été programmée. Je vous rappelle que ces soirées, qui peuvent d'ailleurs concerner des auteurs qui ne soient pas de l'APF, sont organisées à partir d'une demande exprimée par des analystes en formation qui ont fait état de leur intérêt pour tel ou tel écrit de tel ou tel auteur. La séance prévue se déroulera en mars avec Laurence Kahn autour de *L'écoute de l'analyste, de l'acte à la forme*, avec Fanny Dargent et Mi-Kyung-Yi.

• **Séminaires et groupes de travail**

Cette année ce ne sont pas moins de 25 séminaires qui sont proposés par des membres de l'APF et réservés aux analystes en formation de l'APF, c'est-à-dire nettement plus que l'an dernier où ils atteignaient déjà le nombre de 16. 9 groupes sont proposés par des analystes en formation, et réservés aux analystes en formation de l'APF, c'est-à-dire légèrement moins que l'an dernier où ils étaient au nombre de 11.

De plus, dans la rubrique suivante des activités *extérieures* à l'Institut de formation les situations sont très variables. Je rappelle que ces activités sont ainsi classées comme *extérieures* parce que ces groupes, animés par des analystes de l'APF, membres ou en formation, accueillent des analystes appartenant à d'autres sociétés. Beaucoup sont en province où les situations locales justifient ces regroupements. Cependant, pour la plupart, les modalités

de travail sont semblables à celles que nous venons d'évoquer. Cela concerne 17 propositions. Il y en avait 20 l'an dernier. Enfin 6 séminaires s'inscrivent dans le cadre très ouvert de l'enseignement hospitalier ou universitaire (8 l'an dernier).

Il y a donc 57 propositions différentes de séminaires qu'il faut mettre en regard du nombre d'analystes en formation qui est de 184. Ces 57 propositions s'ajoutent aux six activités qui sont initiées par le Comité de l'enseignement et le Conseil, soit 63 propositions. C'est évidemment le signe d'une grande vitalité de notre Association et la preuve d'un désir de travail incontestable.

Cependant, avec Philippe Valon, nous pensons qu'il ne faut pas s'arrêter à ce premier constat qui reflète les informations de la plaquette et qu'il faut aussi aborder les questions qui sont apparues en faisant le bilan de l'activité de l'année. Mais avant d'en venir à ces questions, je rappellerai d'abord que les modalités d'organisation de l'enseignement qui se sont petit à petit mises en place à l'APF, mais qui ont été autrefois très différentes et beaucoup plus programmatiques - Claude Barazer et aussi le Comité de l'enseignement et d'autres, à partir de la lecture systématique de *Documents & Débats*, ont pu souligner cette évolution, - sont une spécificité de l'APF. Ce modèle d'auto-formation, comme on peut le définir, soulève toujours la stupéfaction sinon l'incrédulité lorsqu'on a l'occasion d'échanger sur ce sujet avec les collègues des sociétés étrangères. Il importe d'autant plus, pour le défendre, de penser ce modèle et même de le connaître puisque nous avons, évidemment, à le défendre auprès des sociétés qui s'intéressent à notre modèle de formation.

C'est l'usage que, pour le rapport d'activité, un compte-rendu de l'activité de chaque groupe soit demandé. À la question habituelle du nombre de participants était demandé, en plus cette année, un compte-rendu succinct du déroulement du séminaire, question qui n'avait d'autre visée que de connaître ce qui, dans le travail du groupe, avait pu éventuellement être pris dans un mouvement qui l'avait mené hors de son énoncé initial.

Ce courrier a reçu des réponses de la plupart des membres qui organisent des séminaires. Par certains il a été considéré comme posant une question impossible ou même intrusive. Mais, et la chose est plus surprenante, il n'a reçu que très peu de réponses de la part des analystes en formation organisant des séminaires. Comment comprendre cela ?

Est-ce une situation que l'APF peut entériner, considérant que l'Institution n'a pas à interroger plus avant le déroulement de ces groupes de travail ? Est-ce la rançon de la liberté du cursus, se demandait le Secrétaire du Comité de l'enseignement ? Une rançon liée à la culpabilité d'être libre ? C'est en tous cas un souci porté par le Conseil, qui rejoint une observation faite par ailleurs où il apparaissait que certains analystes en formation faisaient leur cursus sans assister à un seul séminaire de membre, voire à un seul groupe de travail, souci donc dont je tenais à dire un mot dans ce rapport et qui pourra sans doute revenir un jour dans une réflexion plus large, qui reste à faire, sur les modalités de l'enseignement, que nous abordons souvent, mais souvent aussi de façon marginale et sans l'approfondir.

3. Relation avec les autres sociétés françaises

• Le CPLF- *Le Paternel*, mai 2013

Co-organisé avec la SPP, ce 73^{ème} Congrès, ouvert avec les allocutions, entre autres, du Président de la SPP et de l'APF, avait pour thème *Le Paternel*, autour des rapports, pour l'APF, de François Villa « Le père un héritage archaïque », discuté par François Richard et relancé par Denis Hirsh et Jean-Claude Stoloff et, pour la SPP, de Christian Delourmel « De la fonction du père au principe paternel », discuté par Bernard de La Gorce et relancé par André Beetschen et René Roussillon. Le thème du congrès était le troisième volet d'une trilogie qui avait commencé par *Le maternel*, suivi de *L'œdipe* : une table ronde finale a réuni les rapporteurs des trois congrès.

Les intervenants de l'APF dans ce congrès furent nombreux, outre ceux déjà cités : Laurence Kahn, Claude Barazer, Josef Ludin et dans les ateliers Jean-H. Guégan, Caroline Thompson, Frédéric Missenard, Vladimir Marinov, Brigitte Eoche-Duval, Catherine Chabert, Annie Roux, Évelyne Sechaud, et Paule Lurcel qui a été sélectionnée pour présenter son article en table ronde, certains de ceux que j'ai nommés étant intervenus dans plusieurs ateliers. Les articles de Élisabeth Cialdella, Jean-H. Guégan, Brigitte Eoche-Duval, Paule Lurcel ont été retenus dans les prépubliés. Dans le Comité d'organisation, outre ceux qui y étaient es qualité, se sont mobilisés Philippe Quéméré et Claire Trémoulet, et pour le Comité de lecture Miguel de Azambuja, Christina Lindenmeyer, Paule Lurcel, Philippe Valon.

Rappelons qu'en 2015, le Congrès se déroulera à Lyon, sur le thème du *Sexuel infantile* dans la cure d'adulte avec Dominique Suchet comme rapporteur : l'argument de son rapport commence à circuler et sera bientôt disponible. Pour 2017, puisque l'APF intervient une année sur deux, sur le thème de *L'interprétation*, différents rapporteurs ont été sollicités. C'est finalement Brigitte Eoche-Duval qui en a accepté la charge.

• **SPP, SPRF**

Pas d'événement notable dans les relations que nous avons avec ces deux sociétés avec lesquels les échanges scientifiques se poursuivent, à l'occasion des colloques divers des uns et des autres. Les trois sociétés sont souvent interrogées de concert, lors des congrès internationaux, par les sociétés étrangères, sur le modèle français.

• **Le groupe de contact**

En juillet 2013 une réunion du groupe de contact s'est déroulée faisant le point sur l'état des dispositions gouvernementales, et les positions des différentes sociétés présentes, sur la question de la place de la psychanalyse dans les soins dispensés aux personnes autistiques.

Le groupe de contact continue donc d'exister, très soutenu par Jacques Sédat qui en assure le secrétariat, et fonctionne actuellement comme un groupe d'échange où la diversité des uns et des autres peut s'exprimer mais où chacun a ses initiatives propres.

4. Relation avec les sociétés européennes

• **FEP**

Les relations avec la FEP sont évidemment facilitées par la présence, comme Secrétaire général, de Léo Bleger qui y assume une charge de travail très lourde et, pour tout dire quotidienne, et de même par de très bonnes relations avec Serge Frisch.

Je regroupe les comptes-rendus des deux *Councils meeting* afin d'être plus concis. Comme toujours un des grands intérêts de cette réunion est de permettre les échanges et la rencontre entre les représentants des sociétés européennes - qui, comme vous le savez sans doute, s'étend de la Norvège à l'Australie, en passant par Istanbul, le Liban et Israël - qui s'élevaient, en novembre 2013, à 34 sociétés composantes et 11 *Studies group*, un

nombre très élevé et en constante croissance qui à la fois témoigne du dynamisme de la psychanalyse en Europe mais aussi du risque de balkanisation des institutions analytiques.

• **Council meeting de Bâle, mars 2013**

Beaucoup de temps passé au problème de l'âge des analystes, avec un rapport rédigé par Arne Jemstradt, Phillip Roy, Daniel Zaoui, problème qui préoccupe énormément certaines sociétés : il faut comprendre qu'il s'agit en fait du non renouvellement des générations d'analystes créant un déséquilibre dont l'impact financier met en péril le fonctionnement des institutions. Problème, on le sait, très présent également au niveau de l'IPA. Mais très peu présent à l'APF, pour deux raisons, la pyramide des âges n'y a pas le même profil, et nous n'abordons pas cette question sous l'angle de la professionnalisation.

Discussion aussi sur les modalités de diffusion de l'information entre l'exécutif et les membres. Actuellement cette diffusion se fait par l'intermédiaire des sociétés, puisque la FEP est une fédération de sociétés. Le souhait du Président, Serge Frisch, serait de développer les informations sur le site et de diffuser ce bulletin *via* les *e-mails* des membres. Cette modification qui paraît purement technique est en fait politique, puisqu'elle infléchirait les modalités de fonctionnement de la FEP.

• **Council meeting de Luxembourg, les 1, 2, 3 novembre 2013**

Cette réunion eut, comme c'est souvent le cas pour la réunion hors congrès, une tonalité très administrative, dont les points forts furent les projets de réforme de la « constitution » de la FEP, et, marginalement, la présentation du projet de réforme de l'IPA présentée par Marilia Aisenstein.

La réforme des statuts de la FEP vise à modifier la procédure électorale. Actuellement les élections des titulaires des différentes fonctions se font dans des temporalités décalées, réalisant un tuilage du renouvellement de l'équipe. Il s'agirait de mettre fin à ce dispositif pour construire une équipe plus homogène et plus efficace, élue pour 4 ans. L'Exécutif de la Fédération européenne a mis par ailleurs en discussion, un certain nombre de réformes organisationnelles qui portent essentiellement sur deux points, d'une part la création d'un secrétariat, car il faut rappeler que Serge Frisch et son

Secrétaire général Leopoldo Bleger ne disposent d'aucun secrétariat, et d'autre part - c'est une réforme corrélée à la précédente - l'acquisition de locaux qui seraient le siège de la FEP, le lieu de son secrétariat et un lieu où pourraient se tenir un certain nombre de réunions. Paolo Fonda directeur du PIEE est venu faire le compte-rendu de 12 ans de fonctionnement et proposer les modalités de remplacement.

Enfin furent évoquées les *Working parties* et les modalités de mise en place d'un nouveau *Working party* qui aurait le statut de groupe *ad hoc* pendant deux ans avant d'être confirmés.

• **26^{ème} conférence de la FEP à Bâle, du 21 au 24 mars 2013, sur le thème *L'informe, déformation, transformation***

La conférence d'ouverture fut assurée par Laurence Kahn - avec Jorge Canestri comme discutant - « La limite et le passage » dans laquelle elle poursuivait son élaboration sur le concept de forme à travers la notion de transformation des formes, à partir d'un cas clinique.

Les rencontres autour du *Working party* sur *La spécificité du traitement psychanalytique aujourd'hui* furent animés par Philippe Valon et Yvette Dorey pendant deux demi-journées avec une intervention de Brigitte Eoche-Duval.

Un groupe de discussion en plénière fut animé deux matinées de suite par Évelyne Sechaud, avec Milagros Cid de l'Association de Madrid, la première après la conférence de Laurence Kahn, la seconde après une table ronde sur le thème « Rêve, figurabilité et transformation symbolique, de l'informe à la forme ».

Une présentation clinique sur le thème de *L'informe à la forme en psychodrame*, faite par Olivier Bonnard de la Société suisse, fut dirigée par Philippe Valon.

Egalement les interventions de Michael Parsons et de Athanassios Alexandridis.

André Beetschen avait joué un rôle important dans le Comité d'organisation.

Enfin, la table ronde sur *l'informe entre art et psychanalyse* bénéficia de la participation de Laurence Kahn.

La participation de l'APF là aussi était loin d'être négligeable, avec une dizaine d'inscrits.

• **Le séminaire des nouveaux membres**

Il se tenait cette année à Aix en Provence, en juin, et il a vu la participation de Hervé Balondrade et Paule Bobillon.

On sait en effet que l'APF s'autorise à proposer la participation à ce séminaire de la FEP pour « les nouveaux membres », à des analystes en formation très avancés dans leur cursus.

• **Le symposium de la FEP *La psychanalyse en 2025***

L'exécutif de la FEP a pensé qu'il serait intéressant de s'interroger sur ce que sera la psychanalyse en 2025, en adoptant, pour aborder cette question, une posture forte d'une grande ambition : un symposium qui prendrait en compte l'impact des faits historiques, de l'évolution de nos sociétés, de l'ouverture de notre espace à de nouvelles cultures, des nouvelles technologies... sur la théorisation et la pratique analytique.

Pour l'organisation de ce symposium, le bureau exécutif de la FEP a fait appel à Laurence Kahn qui a accepté et qui, avec un comité d'organisation composé de Luis Marin Cabré (APM), Gigliola Fornari-Spoto (BPS), Wulf-Volker Lindner (DPG), Gerhard Schneider (DPV), a fait un très gros travail pour définir la forme et le contenu de ce symposium qui se tiendra au siège de l'Université psychanalytique de Berlin. Certes il y aura peu d'élus pour ce symposium puisque l'exécutif a fixé à deux personnes par société les places disponibles (pour l'APF il s'agira de Philippe Valon et de Claude Barazer ; Évelyne Sechaud y sera en tant qu'ex-présidente de la FEP), en plus des invités. Mais les travaux qui en sortiront seront diffusés et sans aucun doute d'un grand intérêt, il me paraissait donc important de vous les signaler dès maintenant.

• **Société roumaine**

La société roumaine de psychanalyse a invité Dominique Suchet pour un séminaire de formation avec deux conférences et l'animation de deux séances de discussion clinique, l'une avec les analystes en formation, l'autre avec les membres de la Société roumaine.

Depuis la création de l'Association roumaine avec, au congrès inaugural, la présence de Catherine Chabert, aucun analyste de l'APF n'avait travaillé dans le cadre de la Société roumaine. Cette rencontre a permis de resserrer des liens entre les deux Associations, que des liens personnels et universitaires soutiennent déjà et qui devraient se poursuivre.

• **La société de Madrid**

Les échanges entre la société de Madrid et l'APF ont connu un arrêt à la suite de conflits internes à la SPM.

Cependant ils ont repris de façon effective, avec un groupe que l'on peut dire « privé », animé par Hélène Widlöcher et Manuela Utrilla. Ils devraient aussi reprendre dans un cadre institutionnel dans l'année qui vient mais qui reste à organiser.

• **La société belge**

Dans les échanges d'informations que nous avons eus, nous avons appris qu'une loi est en cours de discussion en Belgique définissant la psychothérapie psychanalytique comme une forme de thérapie. La psychanalyse y est donc soit hors-la-loi soit assimilée aux psychothérapies.

• **Autres rencontres**

Il y a de nombreuses interventions d'analystes de l'APF sollicités à titre personnel, auprès de sociétés françaises ou étrangères. J'en indiquerai quelques unes, les principales, et sans souci d'exhaustivité, ne serait-ce que parce que je n'en ai qu'une connaissance fragmentaire.

Athanasios Alexandridis et Michael Parsons, en juin 2013 à Delphes (Grèce) sur le thème *The Father*, Jacques André : en mai, à la Société turque d'Istanbul et en juin, successivement, à l'Association psychanalytique d'Argentine, et à l'Association psychanalytique de Buenos Aires.

André Beetschen : en janvier au séminaire de perfectionnement de la SPP ; en février, à Lausanne (un groupe de la Société suisse), pour une discussion avec Monique Schneider ; fin février, à Thessalonique ; en septembre au Colloque franco britannique (avec Haydée Faimberg et Anne-Marie Sandler). Marianne Baudin, à Athènes, sur *Voices of transferences with somatic patients* ; et plusieurs interventions à Istanbul : début avril sur *Cadre, limites, et découpages des « tableaux » psychopathologiques* et *La question des limites en psychopathologie psychanalytique*, et fin avril, sur *Missions et transmissions : aux sources de quelques énigmes du corps*. Adama Boulanger Dufour, à Londres, en novembre, pour présenter le film *Augustine* d'Alice Winocour, dans le cadre de l'*European Psychoanalytic Film Festival* organisé par la *British Society* ; et à la *Melbourne University* en août pour présenter *La maison de Nina* de Richard Dembo.

Léopoldo Bleger dans le cadre des échanges entre régions de l'IPA a été invité en novembre dernier à la Société psychanalytique de Córdoba (Argentine).

Christophe Dejours, entre autres, et aujourd'hui même, à Bruxelles un colloque international sur l'avenir de la

psychanalyse Karinne Gueniche, à Casablanca, en juillet 2013, avec *Long terms outcomes in XY DSD raised as females*, International Workshop on Disorders of Sexual Differentiation (DSD), Casablanca.

Hélène Do Ich, *Délié la langue*, Société française d'odontologie psychosomatique.

Laurence Kahn, en juin, colloque de la SPRF sur *L'intersubjectivité* ; à la Société psychanalytique d'Istanbul en septembre, une journée (une conférence et un séminaire) consacrée à *L'Ecoute de l'analyste* ; à Liège (invitation du Groupe d'études et de Traverses, E. Tysebaert), en novembre pour une conférence.

Eduardo Vera Ocampo à Buenos Aires fin octobre et début novembre 2013, auprès de l'Asociacion Psicoanalitica de Buenos Aires pour une intervention sur *Las realidades del Psicoanalisis Teoria, clinica y transmision*.

Michael Parsons en mars 2013, en Angleterre, Directeur d'une conférence autour de *Le Dernier des Justes*, d'André Schwarz-Bart, dans les trois perspectives de la psychanalyse, la littérature et la spiritualité (trialogue) ; le 20 avril une conférence à la SPRF, à Paris, sur *La Formation d'une Identité Psychanalytique* ; à Vancouver, le weekend du 7-9 juillet, conférencier principal à la Société canadienne de psychanalyse : *Ecoute extérieure, écoute intérieure, regard extérieur, regard intérieur*.

François Villa, trois conférences autour de son livre *La puissance de vieillir* : à Lausanne, Société Suisse de psychanalyse ; à Bruxelles, Société psychanalytique belge ; à Istanbul, Association psychanalytique d'Istanbul.

Je rappellerai enfin pour conclure cette rapide évocation de la présence de l'APF au-delà de ses murs, le fait que Jean-Claude Rolland a été distingué cette année par le Prix Maurice Bouvet. Ce prix, qui en 2013 fêtait son cinquantième anniversaire, distingue une œuvre analytique en langue française.

Et que Judith Dupont s'est vu décerné, en septembre, à New York, le Prix Sigourney, où elle s'est fait représenter pour le recevoir.

5. Relation avec l'IPA

• **Congrès de Prague - 48^{ème} congrès de l'IPA Faire face à la douleur psychique 30 juillet 2013**

Ce congrès se terminait par le passage de relais entre Charles Hanly et Stephano Bolognini le nouveau Président, On sait que la grande préoccupation de Charles Hanly était la

disparition de la psychanalyse, inquiétude réelle, mais pour laquelle il a proposé des solutions qui semblaient à beaucoup parfaitement inadéquates, et ont suscité beaucoup de tension durant son mandat. La conférence des présidents était donc, sans surprise, consacrée à l'*Outreach* et la conférence finale donna l'occasion à Charles Hanly de proposer, comme voie de relance de l'intérêt du public pour la psychanalyse, photos à l'appui, la création de cafés de psychanalyse. La réunion des directeurs des instituts de formation fut consacrée aux *Trois modèles six ans après* pour souligner que s'il y a trois modèles, il y a une infinité de différences entre les 70 sociétés qui composent actuellement l'IPA et que la reconnaissance des trois modèles a ouvert le débat et une sorte d'auto-évaluation des fonctionnements dans de nombreux instituts. Dans les multiples conférences auxquelles nous pûmes assister, une fois encore, ce sont les écarts entre les diverses conceptions métapsychologiques dans la psychanalyse freudienne de par le monde qui frappent, mais aussi combien les récits de cas peuvent résonner de façon familière, me faisant penser que lorsque les deux règles fondamentales de l'analyse sont respectées - l'association libre et le refus de la suggestion -, l'essentiel est là. Au fond, les patients parlent de la même façon, seuls les analystes parlent différemment, et parfois très différemment : que restait-il d'analytique dans la conférence d'un Rona Knight proposant « la co-crédation d'une narration adaptative » ? Par contre, il pouvait y avoir, particulièrement pour les français, l'heureuse découverte d'un John Muller, de Boston, faisant un exposé remarquable sur la symbolisation.

Le congrès se termina par l'intronisation du nouveau Président, accueilli avec beaucoup de chaleur par l'assemblée, mais inquiet du risque de décevoir l'espoir qui était mis en lui.

La participation des analystes de l'APF fut importante, une dizaine de présents et les interventions de Philippe Valon, Leopoldo Bleger, François Villa et Athanassios Alexandridis.

• Dictionnaire international de l'IPA

Le nouveau président a repris, dans des termes un peu différents, un projet qui avait été entrepris par le président précédent avec l'élaboration d'un dictionnaire international de la psychanalyse, pour l'élaboration duquel l'IPA se trouve avoir une place naturelle, et qui aboutirait à disposer, au terme du travail, d'un référent international. L'exploration de ce projet qui en est à ses débuts a été confiée à Arne Jemstedt. Un certain nombre de sociétés a été contacté afin qu'elles

proposent un correspondant pour accompagner la définition du projet et de la méthode de travail. Laurence Kahn pour l'APF a eu un échange d'*e-mails* avec Arne Jemstedt.

• Perspective

Parmi les événements prévus durant les mois qui viennent, quelques-uns méritent d'être rappelés.

• La Journée des analystes de l'APF à Lyon

se tiendra le samedi 22 mars 2014 en présence du Président et du Secrétaire scientifique, sur le thème *La décision dans le processus analytique*. Interviendront : Patricia Attigui, André Beetschen, François Royer, Martine Serres.

Le travail préparatoire de cette journée est l'œuvre du Comité organisateur constitué localement de Claude Arlès, Valérie de Oliveira Burnier, Françoise Dejour, Hélène Do Ich, Nicole Oury, François Royer, auquel s'est joint pour une journée de travail le Secrétaire scientifique Claude Barazer.

• Les Entretiens de Juin

Les samedi et dimanche 14 et 15 juin se tiendront nos Entretiens sur le thème *Différence des sexes, conflictualité des genres*. Les intervenants de l'APF seront Jacques André et Jean-Yves Tamet, Lucile Durrmeyer étant directrice de discussion. Françoise Héritier, dont la contribution sur ce thème est majeure, sera la conférencière invitée.

• 50 ans de l'APF

C'est à l'occasion de ces Entretiens que nous célébrerons les cinquante ans de notre Association qui a vu le jour le 26 mai 1964. Pour fêter cette date, nous n'avons pas prévu d'événement grandiose et public, mais la soirée qui nous réunira revêtira une dimension un peu exceptionnelle. Nous avons choisi de nous dépayser. Les festivités se dérouleront au musée Cernuschi, au milieu des œuvres d'extrême-Orient auxquelles nous aurons accès. Ce sera l'occasion de célébrer la mémoire de notre Institution et aussi son avenir.

• Laplanche à Cerisy

Le colloque prévu à Cerisy se déroulera sur une semaine entière du jeudi 17 au jeudi 24 juillet 2014. Rappelons qu'il est organisé à l'initiative de l'Association psychanalytique de France, en partenariat avec la Fondation Jean Laplanche, sous le titre *La séduction à l'origine ; l'œuvre de Jean Laplanche*, les directeurs du colloque étant Christophe Dejourn et Felipe

Votadoro, assistés de Jacques André, Catherine Chabert, Brigitte Eoche-Duval, Valdimir Marinov, Marcelo Marques, Patrick Merot, Pascale Michon Raffaitin, Hélène Tessier.

Les inscriptions à ce colloque, qui bénéficiera de l'atmosphère si studieuse et si chaleureuse de ce lieu, débuteront en mars. C'est la dimension internationale qui sera privilégiée durant cette semaine. Ce sera l'occasion de travailler avec des analystes venant de tous les horizons, qu'il s'agisse des pays concernés et des thèmes abordés, montrant à cette occasion le rayonnement de l'œuvre de Jean Laplanche, rayonnement sur lequel veille la Fondation.

• **Journée Rosolato**

Le samedi 27 septembre 2014, à la BNF François Mitterrand, se déroulera une journée autour de l'œuvre de Guy Rosolato. L'axe choisi pour cette journée est le lien que celui-ci a maintenu, à côté de la référence freudienne, avec l'œuvre de Lacan. Parmi les conférenciers ont été sollicités ceux qui pouvaient permettre la plus grande ouverture au débat. Les conférenciers de cette journée sont : Paul-Laurent Assoun, Jacqueline Chénieux-Gendron, Jean-Michel Hirt, Vladimir Marinov, Patrick Merot, Jean-Claude Stoloff ; la direction des débats sera assurée par Dominique Suchet.

• **Conclusion**

J'avais terminé mon rapport précédent en disant que le Conseil faisait son travail joyeusement et fier de permettre à notre Association de continuer à exister avec force dans le champ de la psychanalyse, que dire aujourd'hui sinon que l'élan ne s'est pas épuisé.

C'est chaque membre du Conseil qu'il conviendrait de remercier pour être juste et je ne peux que vous inviter à prendre la mesure, comme je le fais avec admiration et gratitude, de l'importance du travail fait par chacun : Dominique Suchet et son extrême vigilance autant sur les questions d'organisation que sur les questions d'éthique, Claude Barazer qui déploie son énergie créatrice et sa capacité de faire partager son enthousiasme avec ceux qui travaillent avec lui, Brigitte Eoche-Duval qui a assuré avec une efficacité remarquable la publication de volumes exceptionnels de *Documents & Débats*, Évelyne Sechaud qui a toujours su apporter son point de vue politique sans concession sur l'Institution et sur l'international et *last but not least*, Jocelyne Malosto dont la fonction de trésorière aurait largement suffi à remplir le temps disponible et qui n'a jamais refusé d'ajouter une

tâche de plus à celles dont elle avait déjà la responsabilité et particulièrement celle de responsable du site où elle a succédé à Pascale Michon Raffaitin. Il faudrait aussi remercier tous ceux qui occupent des fonctions dans les divers comités qui se mettent en place : rappeler leur nom dans mon rapport était une manière de le faire. Il faut aussi remercier madame Mamane dont la connaissance parfaite du fonctionnement de l'Institution est précieuse pour le Conseil et qui a toujours répondu positivement à des demandes qui excèdent parfois largement les tâches standards d'une secrétaire, mais qui permettent que les multiples événements que nous organisons se passent dans une atmosphère conviviale.

Il reste maintenant à dire un mot de la suite. Le souhait de notre Conseil eut été de passer le relais à une équipe entièrement nouvelle qui se serait logiquement imposée, pour les deux années à venir, comme c'est la tradition. En effet, les statuts ne prévoient aucune procédure particulière pour candidater au Conseil, et une tradition s'est constituée qui conduit chaque Conseil, en général au début de sa seconde année, à anticiper, autant que possible, et à aider à l'émergence d'une candidature de président. Une lettre de ma part vous a mis au courant de la situation à laquelle le Conseil s'est trouvé confronté. La solution que nous proposons à l'assemblée est celle de l'élection d'un nouveau Conseil, qui ressemblera beaucoup à celui dont vous avez aujourd'hui à juger l'action, sachant que la condition expresse que les membres du Conseil sortant ont posé pour de fait, prolonger leur fonction, est de ne le faire que pour un an. Nous allons en discuter. Cependant, il faut respecter le dispositif formel de la procédure de notre Assemblée générale. Nous allons présentement voter sur les rapports de l'activité du Conseil que vous avez élu, en 2012, pour deux ans.

Après le vote des différents rapports, nous procéderons ensuite à l'élection de Daniel Widlöcher comme membre d'honneur. Viendra alors le moment de la présentation des candidats pour un nouveau Conseil, je rappellerai alors les raisons qui nous ont fait choisir cette solution, mais il y aura aussi la possibilité pour que d'autres candidats éventuels se proposent et il y aura un temps pour la discussion sur ce dispositif. Mais il est important de ne pas mêler les différents temps de cette Assemblée générale.

J'ouvre donc maintenant le premier temps avec la discussion sur le rapport.

Rapport de trésorerie - exercice arrêté au 31 décembre 2013

Jocelyne Malosto

Chers collègues,

Mauvais maître mais bon valet comme le clame la rumeur, « L'argent n'a pas d'idée » disait Sartre. Et c'est sur les idées que nous avons eues pour lui, grâce auxquelles a été géré l'argent associatif, c'est-à-dire sur la manière dont les finances ont servi la vie institutionnelle et la réalisation des projets portés par le Conseil tout au long de l'année que ce rapport doit vous informer.

Pour vous épargner autant que possible la farandole rapidement ennuyeuse et *in sensée* des chiffres, je vais me limiter à commenter la mise en perspective des résultats avec ce qui avait été anticipé l'an passé et avec le rapport moral du Président.

La clef de voûte du budget d'une Association loi 1901 est la *règle d'or* et cette année encore elle est respectée. C'est un budget en équilibre que je vais vous présenter en vous expliquant quel genre de transferts nous avons dû effectuer pour arriver à ce résultat, car en matière comptable les transferts sont intentionnels et aisément identifiables.

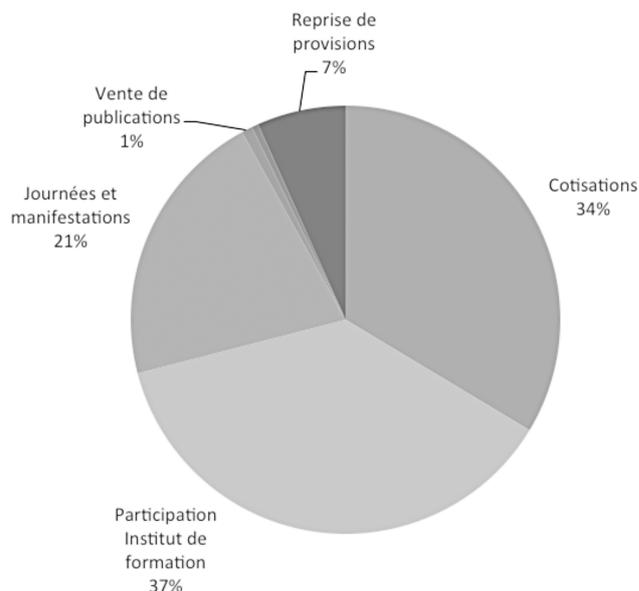
Comptes de l'exercice clos au 31 décembre 2013

Dans sa globalité le budget de 2013 est donc en équilibre à plus de 280 000 €, exactement 283 294 €. Et s'il apparaît inférieur au prévisionnel d'à peu près 6 000 € c'est le fruit d'une erreur qui avait anticipé la tenue d'Entretiens en décembre 2013, erreur gravée dans le marbre des écrits comptables mais dont les effets ont été circonscrits.

	Année 2013	
	Budget prévisionnel	Réalisé
Total des PRODUITS	289 565 €	283 294 €
Total des CHARGES	288 902 €	283 294 €
RESULTAT de l'exercice	663 €	0 €

1 - Les produits

Les ressources économiques de l'APF reposent sur un triptyque composé de la contribution de chacun, des bénéfices générés par les activités scientifiques - publications comprises - et des produits financiers liés à l'épargne.



Structure des produits de l'exercice 2013

1. Les cotisations et participations à l'Institut de formation

En ce qui concerne les cotisations et participations à l'Institut de formation qui sont - et de loin - les principales ressources financières de l'Association, soit presque les $\frac{3}{4}$ des produits pour cette année, elles ont fait l'objet d'un meilleur recouvrement malgré un nombre inférieur de « redevants » (291 en 2013 contre 296 en 2012). Ce recouvrement n'a cependant pas été plus rapide qu'à l'ordinaire contrairement aux préconisations de l'an passé lorsque le Conseil réfléchissait à l'acquisition éventuelle

d'un local, projet qui a été abandonné. En effet une étude mettant en perspective les finances de l'APF et le coût de l'immobilier parisien, mais également le statut particulier de « personne morale » qu'est une association aux yeux de la loi sur les conséquences duquel nos collègues belge - qui eux ont acheté un local - nous ont éclairés, et dissuadés de poursuivre ce projet.

Par ailleurs dans la continuité de ce qui avait été décidé sous la présidence de Laurence Kahn et maintenu depuis, les cotisations font l'objet d'une majoration modeste mais annuelle, indexée à l'inflation qui a été de 0,7 % en 2013. Cette année le Conseil vous propose de porter les participations des analystes en formation ou ayant validé leur cursus à 555 €, et donc à 1 110 € les cotisations pour les membres, les membres honoraires auront pour leur part à s'acquitter de 110 €.

On peut rappeler que l'écart entre ces différentes contributions financières tient à l'histoire même de l'APF. Sa reconnaissance par l'IPA - l'Association internationale de psychanalyse fondée par Freud lui-même sur une proposition de Ferenczi au congrès de Nuremberg en 1910 - fait partie de son processus de création. Plus tard elle deviendra également société composante de la FEP fondée en 1966. Le choix politique constamment réaffirmé par l'APF de l'appartenance à ces deux sociétés a une conséquence financière. Là comme ailleurs l'argent étant le nerf de la guerre, devenir membre de l'APF implique de devenir en même temps membre de l'IPA et de la FEP et entraîne le règlement de cotisations. C'est ainsi que tous les ans l'APF verse pour chacun de ses membres 95 € à la Fédération européenne et 231 € à l'Association internationale, soit un total de 326 €. Par ailleurs ce sont les membres de l'APF qui assurent majoritairement le fonctionnement institutionnel de l'Association à travers les différents comités, conseils et autres réunions ou activités de représentation qui entraînent des frais qui sont assumés en partie par la majoration des cotisations des membres par rapport aux participations des analystes en formation (229 € d'écart).

1. Produits des journées scientifiques

Le deuxième pôle des produits de notre budget, soit plus de 20 % du global est lié aux excédents de trésorerie générés par les manifestations scientifiques qui toutes ont été bénéficiaires en 2013. Plus de 2 000 € pour la journée Laplanche, plus de 3 000 € pour la journée ouverte qui

vient d'avoir lieu. Les Entretiens de juin qui ont connu une grande affluence ont également généré plus de 3 000 € de bénéfice. Par ailleurs nous avons pris la précaution de réduire leur coût de 3 000 € en choisissant un lieu moins onéreux qu'habituellement pour la soirée dansante. L'économie ainsi réalisée sera au service de l'organisation de la prochaine soirée des Entretiens de juin dédiée aux 50 ans de l'APF qui se déroulera au musée Cernuschi que nous allons privatiser pour l'occasion.

La vente des publications fait également partie des bénéfices liés à l'activité scientifique. Laurence Kahn nous parlera de l'*Annuel*.

2. Produits financiers

Dernier pôle des recettes, l'APF possède un actif, une cassette dirait l'avare, d'une valeur avoisinant les 250 000 €. C'est une économie importante, un aspect non négligeable de ce que nous ont transmis les différentes générations qui ont fondé puis développé l'Association, le « reflet d'une gestion saine et prudente » comme le dit l'instruction fiscale de 2006 relative aux finances des Associations loi 1901 à but non lucratif, qui légitime ainsi la possibilité de constituer une épargne, - je cite - de « thésauriser à condition que ce ne soit pas une fin en soi » mais la conséquence d'une gestion favorable. Et si une petite part de cette réserve est immobilisée dans le stock de publications dont l'APF gère la vente, (un peu plus de 2 000 €) le reste l'est sous forme de placements de faible rapport. Monsieur Gayet, notre expert-comptable, avait attiré mon attention l'an passé sur ce peu de rapport et ce d'autant que le Conseil, réfléchissant à l'époque à la possibilité d'acheter un local, lui demandait une analyse de faisabilité. Après vérification il s'avère - je cite à nouveau l'instruction fiscale de 2006 - que s'« il est légitime qu'un organisme non lucratif dégage, dans le cadre de son activité, des excédents, il ne doit pas les accumuler dans le seul but de les placer. » La déclinaison pratique de cette annonce de principe est très claire : les excédents réalisés, qu'ils soient temporaires ou définitifs, doivent être destinés à faire face à des besoins ultérieurs (pour les excédents annuels de trésorerie) ou à des projets (avec constitution de réserves). Les excédents de trésorerie doivent être placés sur - je cite - « un produit totalement liquide, le livret ou à la rigueur des OPCVM monétaires » (bouquet d'actions bancaires sans risque pour le capital). Les économies de l'APF sont donc placées sur un livret ou

dans des SICAV, sorte de bouquet d'actions bancaires qui facilitent la gestion de la trésorerie quotidienne. Le livret d'un peu moins de 80 000 € - soit le plafond autorisé - a rapporté 1700 € en 2013, les SICAV dont le montant avoisine les 140 000 € ont généré seulement 300 € d'intérêts. Mais la banque a bien confirmé qu'il n'existe aucun placement susceptible de produire des intérêts libres de fiscalisation. Par ailleurs une réserve avait été constituée depuis plusieurs années en vue d'un éventuel changement de local, elle s'élevait jusqu'alors à 29 000 €. Nous en avons utilisé une partie pour la réalisation de projets qui n'avaient pas été budgétisés à l'avance. Dans les documents comptables ils apparaissent comme « reprise de provisions ».

2. Les charges Structure des charges de l'exercice 2013

Les différentes charges auxquelles nous devons faire face ont été sensiblement à hauteur de ce qui avait été anticipé dans le budget prévisionnel, sauf sur deux points. Le premier est relatif à l'erreur liée à la prise en compte d'Entretiens en décembre 2013 qui laissent apparaître des dépenses de location de salle et de manifestations plus élevées que ce qu'elles n'ont réellement été. Le deuxième point est lié à l'activité du Conseil qui a généré des frais non budgétisés, dont le rachat des invendus de l'Annuel aux PUF (à peu près 3 000 €) et surtout la restructuration du site pour un budget de 12 000 €.

La souplesse de notre comptabilité a permis, suite à l'abandon du projet d'achat d'un local, de consacrer une partie de la ligne budgétaire qui avait été mise en réserve dans cette optique aux frais ainsi nouvellement occasionnés. Frais que l'on retrouve principalement dans la rubrique *Honoraires et droits d'auteurs* mais qui ont également été supportés par l'enveloppe consacrée aux *Missions et déplacements*. Il a fallu faire venir plusieurs fois notre *Webmaster* Fabrice Perrinel, initialement pour construire le projet avec le petit groupe, puis au fur et à mesure de la réalisation pour harmoniser notre travail et enfin pour former Madame Mamane à l'utilisation de ce nouveau site. Nous avons donc opéré un transfert d'un montant de 15 000 € pour cette année et de 10 000 € pour 2014 de cette réserve vers les produits. Nous gardons 4 000 € sur cette provision baptisée « déménagement ».

L'an passé nous vous avons informés du doublement du montant du loyer de 500 € mensuels à 1 000 € mais il restait un problème avec les charges qui étaient fluctuantes et faisaient l'objet de négociations complexes. Nous avons trouvé un accord avec notre propriétaire à laquelle nous réglons désormais une somme mensuelle de 1 900 € couvrant le loyer et les charges, ce qui notons-le est encore un « prix d'ami » qui nous incite à rester et ce d'autant plus que notre propriétaire nous a laissé comprendre à quel point notre éventuel départ lui serait préjudiciable. Juste retour des choses.



Compte de fonctionnement et de résultat 2013

	2012	2013			2014	
	Réel	Budget	Réel	Ecart au budget	Budget	Ecart au réel 2013
PRODUITS						
Produits de l'activité principale	255 738 €	287 265 €	262 763 €	-24 502 €	294 676 €	31 913 €
Cotisations	91 356 €	95 590 €	96 050 €	460 €	96 348 €	298 €
Participation Institut de formation	104 180 €	105 050 €	106 650 €	1 600 €	103 785 €	-2 865 €
Journées et manifestations	58 481 €	84 800 €	60 063 €	-24 737 €	94 543 €	34 480 €
Vente de publications	1 721 €	1 825 €	2 311 €	486 €	400 €	-1 911 €
Produits financiers	2 072 €	2 200 €	1 439 €	-761 €	900 €	-539 €
Reprise de provisions	102 €	100 €	19 092 €	18 992 €	4 457 €	-14 635 €
TOTAL PRODUITS	257 913 €	289 565 €	283 294 €	-6 271 €	300 033 €	16 739 €
CHARGES						
Secrétariat	63 730 €	65 232 €	65 202 €	-30 €	65 643 €	441 €
Loyer et charges locatives	22 790 €	24 900 €	22 800 €	-2 100 €	23 000 €	200 €
Location de salles	24 451 €	41 650 €	28 704 €	-12 946 €	44 200 €	15 496 €
Manifestations	42 393 €	35 400 €	32 181 €	-3 219 €	56 870 €	24 689 €
Missions et déplacements	24 210 €	26 400 €	29 898 €	3 498 €	29 550 €	-348 €
Cotisations	26 103 €	27 000 €	26 473 €	-527 €	26 800 €	327 €
Honoraires et droits d'auteurs	11 063 €	13 300 €	25 353 €	12 053 €	18 600 €	-6 753 €
Autres charges	26 527 €	47 420 €	39 887 €	-7 533 €	32 890 €	-6 997 €
Dotations aux amortissements et provisions	12 739 €	7 600 €	4 076 €	-3 525 €	2 480 €	-1 596 €
TOTAL CHARGES de FONCTIONNEMENT	254 005 €	288 902 €	274 574 €	-14 328 €	300 033 €	25 459 €
Pertes sur redevances	3 760 €	- €	8 720,00 €	8 720 €	- €	-8 720 €
TOTAL des CHARGES	257 765 €	288 902 €	283 294 €	-5 608 €	300 033 €	16 739 €
RESULTAT DE L'EXERCICE						
RESULTAT DE L'EXERCICE	148 €	663 €	0 €	-663 €	0 €	0 €

3. Budget prévisionnel 2014

Le montant de l'exercice 2014 est anticipé à un niveau plus élevé que le réel de 2013 essentiellement en raison de l'organisation des Entretiens de décembre et d'une nouvelle journée de travail autour d'une œuvre dédiée à Rosolato. Nous avons également prévu une hausse relative à la location de salles en raison de ces journées mais également pour permettre si besoin est de louer des salles pour la tenue des activités de formation dont l'ampleur témoigne de la vitalité de l'Association mais nécessite la location de lieux. Nous avons également budgétisé la poursuite du travail sur le site et la soirée des 50 ans de l'APF. Pour conclure et vous laisser éventuellement le temps de questionner cet exposé, je voudrais remercier non pas seulement le Président pour m'avoir confié cette tâche,

je l'ai déjà fait l'an passé et je maintiens mes remerciements, mais mes collègues du Conseil avec lesquels le travail est tout aussi exigeant que dynamique et agréable. Face à l'allongement probable du temps de travail auquel nous sommes confrontés, quelques trimestres de plus peuvent donc s'envisager encore avec enthousiasme.

Assemblée générale du 7 février 2014

Rapport du Secrétaire du Comité de formation

Felipe Votadoro

Chers collègues, chers amis,

Tous les ans le Secrétaire du Comité de formation vous propose un certain nombre de tableaux, censés vous donner un aperçu :

1. Des tâches du Comité de formation, surtout en ce qui concerne les admissions des nouveaux analystes en formation et les validations de contrôle.
2. Également un aperçu de la composition de l'Institut de formation : le nombre d'analystes en formation et leur situation par rapport au cursus et le nombre des analystes en exercice à l'Institut de formation et la distribution des contrôles parmi eux.

Les chiffres de l'année 2013-2014 ne révèlent tout leur intérêt qu'en les comparant à ceux des années précédentes pour ainsi répondre à une question : la configuration de l'Institut de formation tel que nous le connaissons, son évolution, son dynamisme, restent-ils stables ? Y a-t-il des données susceptibles de dessiner de nouvelles tendances ?

Nous examinerons d'abord les activités du Comité de formation.

Le Comité de formation s'est réuni 8 fois cette année.

I - Les admissions

Par rapport aux deux années précédentes il y a une légère augmentation du nombre de candidatures examinées : 17 (au lieu de 13-14 auparavant) et une augmentation du nombre d'admis : 10 (au lieu de 8 précédemment) ;

Quant à la répartition des candidatures acceptées la prédominance des femmes (8 sur 10) et des psychologues (6 sur 10) est nette. (Nous n'avons pas de données sur l'âge des candidats admis.)

La même prédominance pour les candidatures refusées se retrouve quant au sexe et aux diplômes.

Divans d'origine : sur les 17 candidatures examinées 8 étaient de divan APF, parmi lesquelles 4 ont été admises et 4 refusées.

TABLEAU DES DEMANDES D'ADMISSION À L'INSTITUT DE FORMATION

A partir de mars 2009	2013/2014n	2012/2013	2011/2012
Demandes par téléphone	9 (au 3/02/14)	9 (24 janvier 2013)	17 (1er mars 2012)
Demandes par courrier	39 (au 3 février 2014)	45 (4 février 2013)	40 (1er mars 2012)
Demandes ayant abouti à un envoi de la liste du CF	19 (23 janvier 2014)	19	22
Candidatures examinées par le CF	17	13	14
Candidats refusés	7	5	9
Candidats admis	10	8	8

RÉPARTITION DES CANDIDATURES ACCEPTÉES

CANDIDATS	10	HOMMES	2	FEMMES	8
MÉDECINS	2		1		2
PSYCHOLOGUES	6		1		6
DIVANS APF	4		1		4
DIVANS SPP	2		1		1
LACANIENS					
AUTRES (IVème Groupe) autres	2				3

RÉPARTITION DES CANDIDATURES REFUSÉES

CANDIDATS	7	HOMMES	1	FEMMES	6
MÉDECINS	1				1
PSYCHOLOGUES	6		1		5
AUTRES					
DIVANS APF	4		1		3
AUTRES	3				3

II - Les contrôles

- Validations de 1^{er} contrôle
6 contrôles ont été validés, aucun refusé
- Validation de 2^{ème} contrôle
3 validés et 1 refusé

Donc, sur 10 procédures de validation : 9 ont abouti à la validation ; en 2013 sur le même chiffre de 10, 7 ont été validés et en 2012 sur 10, 8 ont été validés.

- Homologations de cursus : 4 cursus homologués plus une demande d'homologation qui attend d'être examinée.

Il y a donc une stabilité en ce qui concerne les validations de contrôle et les homologations de cursus et il est à remarquer

que, malgré la diversité des comités de formation successifs, les résultats quantitatifs restent presque identiques.

Ces chiffres, bien entendu, ne reflètent ni la qualité ni l'intensité des discussions ayant animé le travail du Comité de formation.

À la différence des comités de formation des années précédentes, celui de cette année a rencontré plus de difficulté à trouver un consensus à propos de certaines admissions.

Alors que les validations de contrôle ont été moins problématiques. Se pourrait-il qu'aux critères d'ordre analytique s'ajoute également, pour les admissions, une dimension de cooptation ? Les dissensions au sein du

Comité de formation, vives parfois, ont pu se traduire par des clivages, posés exclusivement sur le plan des idées. Dans ce contexte il n'a pas été possible dans un premier temps de trouver un accord sur un thème pour la Journée de l'Institut de formation. Les discussions en se poursuivant, ont abouti enfin à une proposition sur « des considérations d'ordre éthique soulevées par la demande d'admission à l'Institut de formation » (sic).

VALIDATIONS DE PREMIERS CONTRÔLES

Demandes de validations	Contrôles validés	Contrôles refusés	Ajournés
2013/2014	7	1	
2012/2013	1	1	1
2011/2012	5	1	

VALIDATIONS DE SECONDS CONTRÔLES

Demandes de Validation	Contrôles validés	Contrôles refusés	Reports
2013/2014	3	1	
2012/2013	6	1	
2011/2012	3	1	

HOMOLOGATIONS DE CURSUS

Demandes d'homologations	Cursus homologués	Demandes non examinées par le CT
2013/2014	4	1
2012/2013	4	2
2011/2012	1	2

DISTRIBUTION DES CONTRÔLES

Contrôles	2012	2013	2014
Aucun contrôle	12	15	12
5 contrôles et +	3 = 20	4 = 27	4 = 26 3 = 21
Total	33	34	32
AF en contrôle	63	61	63

- Sur un total de 187 analystes en formation le tiers, soit 63 est en contrôle.
- Sur 32 analystes en exercice à l'Institut de formation
 - 4 assurent 26 supervisions
 - 12 n'ont aucun AF en supervision

Ces chiffres sont presque identiques à ceux des deux années précédentes. Mais ils sont commentés différemment par mes deux prédécesseurs. Pour l'un, je cite : « Cette situation, dont nous avons parlé à diverses reprises, perdue pour des raisons difficiles à élucider ». Pour l'autre, je cite : « La répartition des contrôles continue à se diversifier ».

Il m'a semblé pour ma part que le chiffre le plus intéressant à observer, était celui des membres en exercice à l'Institut de formation qui n'ont aucune supervision en cours, car le partage de cette expérience me semble très important. En y regardant de près, parmi les 12 qui sont dans le cas de 0 supervision, 9 se trouvent dans les situations particulières suivantes : 2 habitent à l'étranger, 4 en province, 2 ne prennent plus de nouvelles supervisions, et un membre n'est titulaire que depuis quelques mois.

III - Tableau récapitulatif des cursus :

Nombre d'analystes en formation Années d'admissions		Analystes n'ayant rien entrepris	Premiers contrôles			Seconds contrôles			Cursus homologués	Refus sociétariat
			En cours	validés	refusés	En cours	validés	Refusés		
Admis entre 1964 et 1973	5						2	1	2	
Admis entre 1974 et 1983	11	1		3	2			2	3	
Admis entre 1984 et 1993	32	6		2	1	3	1	2	16	2
Admis entre 1994 et 2003	64	11	3	10	2	16	5		16	
Admis entre 2004 et 2013	73	21	29	10	2	11				
Admis depuis 2014	2	2								
Totaux	187	41	32	25	7	30	8	5	37	2

Sur ce tableau chaque analyste n'apparaît qu'une seule fois en fonction du statut qu'il occupe avant l'Assemblée générale (les attentes de passage de validation, les demandes d'homologations ou celles de sociétariat ne sont pas prises en compte).

Ce tableau est en quelque sorte une photographie, un instantané, de l'ensemble des analystes en formation, quant à leur position vis-à-vis du cursus.

Le nombre d'analystes en formation est de 187, il y a une diminution par rapport aux années précédentes (192 en 2012, et 191 en 2013).

Actuellement, sur ces 187 analystes en formation :

- 41 n'ont rien entrepris
- 32 sont en cours de 1^{er} contrôle
- 25 sont validés leur 1^{er} contrôle sans entreprendre le second
- 7 ont eu leur 1^{er} contrôle refusé
- 30 sont en cours de second contrôle

- 8 ont validé leur second contrôle sans demander leur homologation de cursus
- 5 ont eu leur second contrôle refusé et n'ont rien ré-entrepris
- 37 ont homologué leur cursus.

Notre secrétaire m'a informé que 9 analystes en formation avaient démissionné, ce chiffre m'a paru important, mais il n'établit pas à lui seul une tendance. Il serait peut-être intéressant de relever tous les ans le nombre de démissions, donnée qui ne figure pas dans le tableau récapitulatif que nous examinons. Les données de ce tableau - très complexe - ne sont pas aisées à interpréter. En l'absence de données concernant les sortants, par le haut ou par le bas, il ne m'a pas paru possible d'établir une durée du cursus, ni de comparer les décades successives, et encore moins d'avoir un aperçu du « cheminement analytique » de nos analystes en formation. La stabilité des données concernant l'Institut de formation, en dehors de quelques variations peu significatives, semble cette fois-ci encore, se confirmer.

Felipe Votadoro

Pour conclure, le Comité de formation ayant souhaité qu'un mécanisme de rotation s'applique à la désignation du Secrétaire du Comité de formation, je remercie mes collègues du Comité de formation de m'avoir permis d'exercer cette fonction pendant l'année qui se termine. Je remercie également Madame Sylvia Mamane pour son indispensable collaboration.

Rapport d'activité - Annuel de l'APF

Laurence Kahn

Chers collègues,

Je vais faire en sorte d'être le plus rapide possible dans la présentation de l'activité de l'*Annuel* au cours de cette année. J'aborderai trois points :

- ce qui a été fait et est à faire ;
- la situation éditoriale de l'*Annuel de l'APF* au sein de la gestion des PUF ;
- et les problèmes soulevés par l'organisation actuelle du Comité de publication.

1) Ce qui a été fait l'a été par un comité de publication qu'il convient avant tout de remercier vivement pour sa générosité et son efficacité. Aussi bien les membres présents depuis plusieurs années - Dominique Blin, Odile Bombarde, Caroline Giros Israël et Jean-Michel Lévy - que ceux nouvellement entrés - Sophie Bouchet, Solange Carton, Dominique Clerc et Sylvie Ferry - n'ont jamais ménagé leur peine, leur attention et leur temps. Or l'*Annuel* est grandement « chronophage ».

Comme vous avez pu le voir lors de la Journée ouverte, le résultat de ce travail est la publication de l'*Annuel 2014, Le langage malgré tout*, dont la réalisation s'est effectuée pour partie grâce à une passation en biseau entre mai et septembre avec les membres sortants du précédent Comité. Ce volume de l'*Annuel* répond pleinement à la vocation de cette publication puisque, outre les textes très retravaillés de 4 conférences présentées lors de sessions scientifiques, paraissent les 3 exposés prononcés en présence de J.-B. Pontalis lors de la journée consacrée à la *Nouvelle revue de psychanalyse*, ainsi que la totalité des débats qui se sont tenus avec lui. En l'occurrence, l'aide apportée par Corinne Ehrenberg, Gilberte Gensel, Mathilde Girard, Jocelyne Malosto et Sylvia Mamane, pour décrypter les bandes sonores de cette Journée, a été plus que précieuse. Et c'est à Odile Bombarde que nous devons la transformation de cette transcription littérale en une forme rédigée et publiable. Ce volume me semble répondre pleinement à la vocation de

l'*Annuel* dans la mesure où, à l'édition de cette rencontre, a été adjoint un dossier sur le *Signifiant* que nous avons voulu, là aussi, au carrefour du legs de nos pères et de l'activité scientifique actuelle. Didier Anzieu, Jean Laplanche et Guy Rosolato furent trois contributeurs majeurs au débat qui, issu de l'enseignement de Lacan, a fait profondément bouger la notion de signifiant. Mais s'ils furent à l'origine de confrontations fécondes, qui animèrent fortement la vie de l'APF, c'est qu'on mesure rétrospectivement combien, de par leurs positions, ils ne concédèrent rien à l'illusion d'une pensée unique. C'est de cet esprit de la psychanalyse que l'équipe de l'*Annuel* a essayé de témoigner pour un public « hors les murs ».

Nous espérons que cet *Annuel* bénéficiera d'un grand nombre de comptes rendus. Sophie Bouchet et Sylvie Ferry se sont attelées à cette tâche en se mettant en quête d'une ouverture plus large du champ des recensions. De ce volume, qui semble intéresser, il sera rendu compte dans *Carnet psy*, la *Revue française de psychanalyse*, *Le Coq héron*, la *Revue espagnole de psychanalyse*, la *Revue belge de psychanalyse*. À quoi s'ajoutent le *Psychoanalytic Quarterly*, le *Journal de l'Association psychanalytique américaine* et l'*International Journal of Psychoanalysis* qui ont également accepté de faire des « notes de lectures ». Nous attendons les réponses de *Philo magazine*, du *Journal des psychologues* et de l'*Évolution psychiatrique*, ainsi que du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*. Par ailleurs Sophie Bouchet en tandem avec Dominique Clerc, et l'aide de Leo Bleger, sont en train de procéder à un repérage systématique des revues latino-américaines susceptibles de faire connaître l'*Annuel*. Parallèlement, Solange Carton et Odile Bombarde se sont, elles, attelées à la tâche de répertorier les bibliothèques universitaires qui ne disposent pas de l'*Annuel* dans leurs catalogues - le but étant de fournir une collection, prélevée sur les rachats effectués par l'APF lors de la mise au pilon des premiers volumes, et d'espérer que cette première diffusion fasse des petits.

« Chronophage », vous ai-je dit : la suite ne le démentira pas, puisque nous sommes actuellement dans la préparation du volume 2015 qui - et la vocation propre de l'*Annuel* continue de s'y manifester - publiera les conférences de la Journée consacrée à Jean Laplanche, *Le primat de l'autre*, ainsi que les Actes de la Journée ouverte sur la Conviction. Et il en sera de même pour la publication ultérieure des Actes de la Journée Rosolato.

Si j'insiste sur la mission propre de l'*Annuel*, c'est pour souligner à nouveau la différence profonde qui distingue cet ouvrage de *Documents & Débats*.

Documents & Débats est un périodique interne et confidentiel (enfin nous l'espérons, en dépit de la mise en vente intempestive de numéros d'occasion, qui soudain émergent sur Amazon¹). Confidentiel signifie que, outre sa fonction de mémoire de l'APF, les documents publiés sont très souvent des écrits qui ne sauraient être rendus publics ; et tout particulièrement certaines conférences dont le caractère de *confidentialité* interdit toute diffusion. C'est là une difficulté à laquelle l'*Annuel* se heurte régulièrement, et qui ne va que s'aggravant, dans la mesure où le veilleur alerte, c'est-à-dire intrusif, qu'est Google ne manque pas de faire monter en ligne, sans qu'il soit nécessaire de passer par le site d'origine, toutes les informations concernant les auteurs et leurs textes. Le référencement systématique est devenu le fer de lance de cet organisme mondial. Assurément, la recherche s'en trouve grandement simplifiée ; mais hélas, les difficultés pour protéger le secret de nos cures s'en sont aussi grandement accrues.

2) Ceci m'amène directement au deuxième point, à savoir la situation éditoriale de l'*Annuel* de l'APF dans le cadre des Presses universitaires de France.

Depuis un bon moment, j'étais alertée par des indices indiquant régulièrement la réduction de la voilure des PUF. Si, lors de notre rencontre fin 2012, Monique Labrune, Présidente du Directoire des PUF, et Paul Garapon, notre responsable éditorial, n'avaient pas explicitement mentionné de réels embarras dans la gestion de cette maison d'édition, le recentrement des équipes techniques, l'augmentation des délais de fabrication - qui indiquait que le temps du « sport en flux tendu » était révolu, et qu'il fallait tenir

avec des plannings soumis à la surcharge -, l'attention immédiatement portée par Paul Garapon à l'état technique du tapuscrit que nous lui remettons le 13 juillet de chaque année, enfin la disparition de l'édition papier de revues qui, aussi prestigieuses et anciennes soient-elles, ne se vendaient presque plus, tout montrait depuis un moment que l'équilibrage des comptes de cette maison n'était pas aisé.

C'est dans ce sens qu'est allée la signature en février dernier par Patrick Merot et moi-même du protocole qui va conduire à la mise en ligne de tous les volumes de l'*Annuel* sur le site Cairn, dans un délai très bref. Cela aurait dû être fait en septembre dernier, mais les responsables des PUF avaient de leur côté fort à faire.

Ce que j'en avais retenu, durant les trois dernières années, c'est-à-dire jusqu'au mois de janvier 2014, c'est que, alors que les chiffres de ventes nettes de l'*Annuel* continuent à baisser inexorablement - 530 en 2007, 470 en 2008, 410 en 2009, 300 en 2010, 270 en 2011 et en 2012, 200 en 2013 - et alors que les PUF ont parallèlement baissé le chiffre de tirage pour demeurer dans une rentabilité relative (chiffre qui est passé de 1100 exemplaires en 2007 à 550 en 2013) - ce que j'en avais retenu, donc, était que l'*Annuel* ne survivait que parce que nous transmettons aux PUF un tapuscrit quasiment prêt pour l'impression - ce qui n'était pas nécessaire dans les premières années de l'*Annuel*.

Juste cette incise supplémentaire : je dois préciser que le principe de la souscription, votée par l'Assemblée générale l'an passé, s'est révélé une véritable usine à gaz : il fallait, après concertation avec le service commercial, fixer approximativement un montant un peu promotionnel du futur volume, puis dresser la liste des futurs acquéreurs à partir des paiements qui nous seraient adressés (en même temps que les personnes s'inscriraient aux Entretiens) - liste et transferts de fond que nous transmettrions aux PUF. Bref une gestion financière suffisamment lourde pour que le projet n'ait pas de suite.

Et puis est venue l'annonce du rachat des PUF par la SCOR, société de réassurance d'envergure mondiale, qui avec 51% du capital prend de *facto* les rênes de l'entreprise. Si on lit attentivement les déclarations des directeurs de SCOR France et de *SCOR Global Investments*, il s'agit d'une opération de sauvetage de l'une des « icônes des sciences humaines »... mais, précise le directeur de *SCOR Global Investments*, « d'un investissement responsable, pas d'une

¹ Le vendeur Bob Morane n'a toujours pas retiré de la vente les quatre numéros proposés par Amazon.

entreprise de mécénat ». Et d'ajouter que la SCOR « souhaite avoir le contrôle de la gouvernance des PUF », même s'il est indiqué que « le comité éditorial reste garant de la pluralité et de l'indépendance des titres publiés ».

Une opération de restructuration de grande ampleur, en vérité, qui va passer par une translation massive sur le numérique des collections qui ne sont pas vraiment rentables dans leurs éditions papier². Est-il nécessaire de préciser que l'*Annuel de l'APF* tombe assez précisément dans ce créneau ?

Le mouvement est donc en train de s'accélérer, et j'entre actuellement en contact avec le responsable des revues/PUF et du lien avec Cairn, Charles Ruelle, qui va préparer très rapidement la mise en ligne de la série.

Mais l'enjeu évidemment, *ou hélas*, ne s'arrête pas là. La menace que représente le transfert de gouvernance des PUF porte, à mes yeux, sur le maintien ou non de l'édition papier de l'*Annuel*. Problème d'arrière-garde, commentent les scientifiques à qui on soumet ce genre de tourment - eux qui travaillent avec des documents qui sont majoritairement publiés *online*. Mais problème crucial selon moi, car l'*Annuel de l'APF* est à chaque fois un ensemble auquel nous cherchons à donner une cohérence - cohérence qui doit être aussi en mesure de témoigner de notre conception de la psychanalyse. Rien à voir donc avec des publications qui peuvent se fragmenter en mini parcelles ou des raisonnements par équations. D'où la relance des recensions dont je faisais précédemment état.

D'où également le retour de notre serpent de mer préféré : le changement de l'intitulé de l'*Annuel*. De nombreux côtés et depuis un long moment, nous est revenu le commentaire selon lequel l'*Annuel de l'APF* était un titre peu vendable, peu attractif car « non parlant ». Lors de notre dernière réunion, pour la première fois, l'idée, impulsée par Solange Carton et Caroline Giros Israël, a pris forme : ce pourrait être *Les conférences de l'APF*. Une forme, une première forme ? Nous allons voir : peut-être faut-il encore améliorer la proposition.

2 *Le Monde* du 21 janvier 2014 : « Si nous prolongions nos "courbes", nous courrions à la catastrophe. Nous avons préféré devancer l'appel », dit le philosophe Dominique Lecourt, actuel président du conseil de surveillance des PUF. Monique Labrune, ancienne responsable des sciences humaines au Seuil, directrice éditoriale des PUF depuis 2011, reste présidente du directoire. C'est sur elle que reposera le chantier de la rénovation des PUF et de sa mutation numérique. La maison d'édition publie 450 nouveautés par an et possède 170 collections dont quatre « Que sais-je ? », « Quadrige », « Major » et « Thémis » - font 80 % de son chiffre d'affaires.

Mais une chose est certaine : ce changement d'intitulé devrait, selon notre équipe, être réalisé très rapidement, de telle sorte que l'*Annuel de l'APF* apparaisse clairement comme une collection de livres - ce qui nous amène à tourner le dos définitivement à toute velléité de nous apparenter à une revue.

Et d'ailleurs, il serait nécessaire que l'ensemble du chantier (mise en ligne, intitulé, collection, etc) aboutisse d'ici un an. Il faut donc, durant ce passage, parvenir à tenir le cap.

3) ce qui m'amène au troisième et dernier point de ce rapport : l'organisation actuelle du Comité de publication.

Je vais poser le problème frontalement : il est impossible de fonctionner avec une équipe qui se renouvelle pour moitié chaque année (ce qui est le principe édicté par la charte de départ). Non seulement le travail de correction exige une forme de compétence technique que les membres du Comité de publication s'approprient progressivement - ce qui fait qu'une personne est tenue de partir à peu près au moment où elle est en mesure de mettre au point un texte selon les normes strictes requises par les PUF (et je vous rappelle que nous remettons un manuscrit qui ne réclame quasiment aucune intervention de la part des correcteurs des PUF, autrement dit qui ne leur coûte pratiquement rien).

Mais, qui plus est, le suivi des contacts se trouve rompu par un *turnover* qui alourdit bigrement la tâche. Les exemples sont multiples : que ce soit dans le travail de secrétariat (par exemple la négociation très épineuse des droits de reproduction du texte de Didier Anzieu avec les éditions Dunod... je ne rentre pas le détail du roman) ; que ce soit à propos des procédures d'achat des droits de reproduction de l'illustration qui figure dans le cartouche de couverture de l'*Annuel* (c'est Dominique Blin qui chaque fois s'en occupe ; tout comme elle prend en charge les contacts avec le graphiste des PUF pour la mise au point de ladite couverture ; tout comme elle va mettre sur pied un système de contact avec les libraires, car la diffusion de l'*Annuel* est devenue extrêmement défectueuse ; tout comme elle assure les contacts avec Jocelyne Malosto autour de la présence de l'*Annuel* sur le site de l'APF ; etc..)

Bref, je ne vais pas revenir sur le détail de la répartition de ces multiples tâches... sauf pour présenter une requête à l'Assemblée générale : que le renouvellement de l'équipe de l'*Annuel* puisse être un peu ralenti.

En l'occurrence, Caroline Giros Israël et Jean-Michel Levy vont quitter le Comité de publication en septembre prochain - et là aussi, leur remplacement, avec l'aval du Conseil d'administration, se fera en biseau entre avril et septembre. Mais, normalement, Dominique Blin devrait également quitter le Comité de publication ainsi qu'Odile Bombarde. Dans l'état actuel des choses, ces départs rendraient notre travail très rude. Je demande donc l'autorisation d'une prolongation des mandats de Dominique Blin et d'Odile Bombarde.

De facto, Odile Bombarde remplit les fonctions d'assistante de rédaction. Non seulement elle repasse au peigne fin l'ensemble des textes une fois qu'ils ont été mis au point par les auteurs et leurs correcteurs. Mais, depuis trois ans, nous consacrons, elle et moi, notre dernier week-end de juin et les deux premiers week-end de juillet à l'homogénéisation de l'ensemble du tapuscrit et à sa mise sur pied globale. Il me semblerait exact, compte tenu de la fonction essentielle qu'elle occupe, qu'elle apparaisse en tant qu'assistante de rédaction en page de garde du volume.

Je sais parfaitement que la menace d'une professionnalisation de l'équipe est à l'horizon de tous les esprits. Mais, outre qu'Odile Bombarde a été fort claire à ce sujet (elle « ne souhaite pas occuper cette place pour l'éternité » et nous savons qu'elle a beaucoup à faire), il faut avoir en tête que la compétence technique qu'elle nous offre ne s'improvise pas et que, dans la situation actuelle, il sera absolument nécessaire de prévoir dans chaque Comité de publication une personne en mesure d'assurer, avec le Directeur de la publication, un office de cet ordre.

Quant à mon propre mandat : j'ai été nommée par le Conseil que présidait Felipe Votadoro en mai 2010. Nous avons, André Beetschen et moi, fonctionné en binôme durant les sept premiers mois (de juin à décembre : le temps qu'il me passe les clés), et je suis pleinement en charge de l'*Annuel de l'APF* depuis janvier 2011. Je sollicite donc de l'Assemblée générale la prolongation de mon mandat pour un an.

Voilà, chers collègues, j'espère avoir présenté clairement la situation de notre publication dans ce rapport d'activité. Avant de finir, je veux simplement redire au nom de l'équipe de l'*Annuel* l'intérêt, l'attention, le souci de chacun pour répondre de la charge qui nous est confiée.

Je vous remercie.

Intervention de Martin Reca

Je me permets de prendre spontanément la parole, à l'invitation de notre Président, en me disant qu'à un homme aussi international que vous, il fallait dire quelques mots, sinon en langue étrangère, au moins avec beaucoup d'accent !

Quelques mots qui viendraient se joindre à ceux de vos collègues et amis rassemblés aujourd'hui autour de vous, Daniel Widlöcher, pour exprimer aussi la profonde émotion personnelle mais aussi générationnelle, si je peux m'autoriser à parler au nom des analystes en formation, et dire ainsi la joie, dans cette émotion, de vous voir intégrer le panel des illustres membres d'honneur. C'est comme si désormais les noms de son premier statut étaient réinscrits par l'APF, à la fois à une place plus restreinte mais chapeautant toutes les autres.

Dire aussi un peu, alors, la tristesse qui est dans cette émotion d'aujourd'hui, celle qui correspond à ce que la vie nous impose sans nous consulter.

Mais, l'enthousiasme reprend le dessus en nous, un peu à votre manière, - vous, toujours si enthousiaste ! - à l'idée, à l'idée certaine, à la conviction (titre de notre dernière journée scientifique) que nous allons continuer ensemble à travailler et à faire travailler - en débats plus qu'en polémique, comme ce fut votre enseignement permanent - non seulement vos concepts majeurs sur la théorie de la pratique analytique, mais aussi toutes ces traces somato-psychiques que nous portons en nous grâce à votre implication si généreuse, si authentiquement engagée dans la formation d'analystes, aussi bien dans différents pays que dans votre maison, l'APF, habitée aujourd'hui par une grande famille de disciples (on dit ce mot plus facilement à l'étranger qu'en France) et de psychanalystes d'envergure et à laquelle il nous honorera un jour d'appartenir pleinement.

Merci beaucoup, Daniel Widlöcher.

Intervention d'Évelyne Sechaud

Cher Daniel,

C'est avec une grande émotion mais aussi un grand plaisir que je m'adresse à vous à l'occasion de votre élection comme membre d'honneur de l'A.P.F. Cette élection m'a permis de repenser à votre parcours, impressionnant, il faut bien le dire ! Alors permettez-moi de recourir à une image un peu cavalière : je vous vois, comme les héros romains lors de la cérémonie du triomphe, conduisant un quadrigé, tenant fermement les rênes de ces chevaux que vous dirigez dans la direction que vous avez choisie sans laisser aucun vous dominer... Ces quatre chevaux, fringants, exigeant chacun d'être nourri et soigné, évidemment au détriment des autres, ce sont dans ma métaphore : la psychiatrie, la psychanalyse, la recherche, l'enseignement et l'écriture scientifique et *at last but not the least*, les institutions. Le maintien de votre intérêt pour ces différents domaines manifeste votre ouverture d'esprit, votre curiosité pour comprendre tous les aspects du fonctionnement mental. Quand j'étais enfant, on me disait que la curiosité était un vilain défaut, sans doute parce que je m'intéressais trop à ce que faisaient les grandes personnes ! Vous, cher Daniel, vous avez élevé la curiosité dans tous les domaines au rang de qualité épistémologique essentielle.

La psychiatrie a précédé de peu votre engagement dans la psychanalyse. Mais contrairement à beaucoup qui s'en sont plus ou moins dégagés au fur et à mesure de la progression de leur formation et de leur pratique analytique, vous avez toujours maintenu un vif intérêt pour la psychiatrie et pas seulement pour répondre aux exigences de votre carrière de Chef de service. Votre service à La Salpêtrière était un exemple de pluridisciplinarité où se pratiquaient des recherches biologiques pointues comme une approche psycho-dynamique inspirée par la psychanalyse. Vous aviez le souci d'articuler le médicament et la psychothérapie alors que bien souvent les tenants de l'un et de l'autre étaient opposés. Et cette approche vous a permis des travaux de recherche passionnants, sur la dépression

notamment ou la schizophrénie. Vous m'avez invitée à participer dans votre service, en tant que psychanalyste, après Annie Anzieu, et en même temps qu'Hélène, à la formation des jeunes internes et des psychologues, sous la forme de supervisions de psychothérapies ou encore en pratiquant un entretien avec un patient devant l'équipe. Cette expérience a été pour moi très riche et m'a permis de constater le retour d'intérêt des jeunes psychiatres pour la psychanalyse en complément de leur formation médicale. C'est ainsi qu'au début du semestre, ils venaient voir « Sechaud faire son show », puis souvent, quelques temps plus tard, posaient des questions très pertinentes témoignant de leur écoute attentive. Je vous suis très reconnaissante de m'avoir ouvert l'esprit, moi qui ne suis pas médecin, aux différentes approches psychiatriques et à la possibilité de travailler ensemble dans des perspectives différentes.

Votre formation analytique a été marquée par votre analyse avec Lacan, comme la plupart des fondateurs de l'APF. Vous avez relaté notamment dans votre livre de mémoires *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste* votre rencontre avec Lacan, sous le signe d'une séduction réciproque, vos années d'analyse, votre éloignement lorsque Lacan est devenu plus politique qu'analyste. Mais vous témoignez aussi de ce qu'il vous a apporté, même si l'écart s'est creusé entre votre pratique analytique et celle de Lacan. Avec les lacaniens vous avez gardé le goût de la rencontre et de la confrontation, sans doute au sens de la « *disputatio* », même si les divergences étaient avec certains abyssales !

Vous avez gardé de Lacan certaines positions théoriques, par exemple la remise en cause de la perspective biologisante de la pulsion (dans un mouvement analogue à celui de Jean Laplanche bien que dans une perspective différente). Cela vous a permis de mettre l'accent sur la dimension de l'action et de proposer dans votre livre *Métapsychologie du sens* (1986) une véritable métapsychologie de l'action,

dans laquelle vous substituez à la représentation de chose l'idée d'une présentation d'action. La même démarche vous a conduit à revisiter la sexualité infantile.

Mais psychanalyste, donc, vous êtes devenu au début des années 60 et psychanalyste, vous êtes resté, pratiquant analyses et supervisions dont beaucoup ici ont pu bénéficier. Si vous êtes très freudien, vous l'êtes surtout dans une fidélité à la démarche, démarche qui vise à permettre de penser l'inattendu et l'inconnu. Mais vous avez été très ouvert aussi bien à la psychanalyse anglaise, avec une relation privilégiée avec Anna Freud, qu'à la psychanalyse américaine pourtant fort critiquée en France. À partir de votre pratique analytique, vous avez élaboré une véritable métapsychologie de l'écoute avec la notion de co-pensée, que vous définissez comme « l'effet d'induction de l'associativité du patient dans les associations de l'analyste... travail d'association libre des deux côtés. », notion plus large que celle de transfert et de contre-transfert et qui met l'accent sur le fonctionnement psychique de l'analyste en relation avec l'analysant.

Je viens d'évoquer certains aspects originaux de votre pensée qui ont donné lieu à de nombreuses publications que je ne vais pas détailler mais qui témoignent de la vigueur, de la créativité d'une pensée toujours au travail. Le travail : le travail ne vous a jamais fait peur ! et vous me l'avez même conseillé à certaines occasions comme thérapeutique très efficace ! Le travail encore, et toujours, vous a mobilisé dans vos différents engagements institutionnels. Je ne citerai que pour mémoire les institutions universitaires et de recherche : vos fonctions enseignantes à Paris V en psychologie et en psychiatrie à l'Université Pierre et Marie Curie. Le plaisir d'enseigner dites-vous dans vos mémoires, était moins de transmettre des connaissances que de transmettre le plaisir de la découverte toujours en éveil.

Vous avez même été appelé à participer à la vie politique dans les années 82-83 en tant que Chargé de mission d'Edmond Hervé sous le gouvernement de Pierre Mauroy, alors que Pierre Bérégovoy était Ministre de la santé et des affaires sociales. Détour politique sans doute fort intéressant mais l'appel de l'analyse était le plus fort !

J'oublie sûrement certains de vos postes de responsabilité dans différentes institutions de recherche. Mais puisque nous sommes à l'APF, revenons à la place très importante qui a été la vôtre dans notre Association. Vous faites parti

des fondateurs, réunis, il y a bientôt 50 ans, pour constituer ce nouveau groupe issu de la fameuse scission d'abord avec la SPP de Nacht puis de la séparation d'avec Lacan. Jean-Claude Lavie présent aujourd'hui était avec vous pour déposer les statuts qui donnaient acte de naissance officielle à l'APF. Vous en êtes devenu le Président en 1974. Mais, vos qualités de diplomate, votre pratique de la langue anglaise, votre connaissance des publications internationales, ont amené vos collègues à vous solliciter pour intervenir au niveau des institutions internationales. Vous êtes ainsi devenu en 1971 d'abord Secrétaire général de la FEP (créée en 1966) sous la présidence de Wilhelm Solmes, puis quelques années plus tard, Président de la FEP en 1979. Mais, entre temps, vous aviez commencé à œuvrer pour l'IPA en étant le Secrétaire général de Serge Lebovici de 1973 à 1978 ! Et vous y avez pris goût puisque vous avez été élu Président de l'IPA de 2000 à 2004. En 2001 a eu lieu à Nice le Congrès de l'IPA, que j'ai contribué à organiser, avec la conférence d'ouverture de Jorge Semprun intitulée *L'illusion d'un avenir*, moment très fort dont les participants se souviennent. La dernière année de votre mandat à l'IPA a coïncidé avec la première année de mon mandat de Président de la FEP. Nous nous sommes trouvés ainsi dans cette situation très singulière et assez drôle où la présidence de ces deux importantes institutions internationales était exercée par deux membres de l'APF, cette petite société française, souvent assez indifférente au fonctionnement des institutions internationales ! De cette place, j'ai pu apprécier les effets de la grande réforme que vous avez réussie à l'IPA, je veux parler de la reconnaissance officielle du modèle français de formation, mettant un terme à l'hégémonie du modèle Eitingon. Depuis lors, les différences des modèles de formation qui existent dans les sociétés de l'IPA, peuvent s'exprimer ouvertement et être travaillées. Durant votre présidence à l'IPA vous avez aussi contribué à l'extension de la psychanalyse dans le monde en créant les « *allied centers* », ces centres alliés pas encore en mesure d'être des *Study groups* mais reconnus dans leur intérêt pour la psychanalyse.

Au terme de ce parcours international, de ce « beau voyage » vous êtes revenu, tel Ulysse « plein d'usage et raison » comme écrit Du Bellay, vivre auprès des vôtres le reste de votre âge, en acceptant de prendre de nouveau la présidence de l'APF en 2006. De ce dernier mandat vous nous avez laissé une création qui perdure, celle des ARCC.

Évelyne Sechaud

Cher Daniel, je veux terminer ces quelques mots en vous disant la grande reconnaissance qui est la nôtre pour tout ce que vous avez apporté à la psychanalyse dans toutes ses dimensions, théorique, pratique et institutionnelle, et dont essaie de témoigner ce titre de membre d'honneur de l'APF.

Intervention de Daniel Widlöcher

Chère Évelyne j'ai consulté il y a quelques mois un certain nombre de documents que j'avais et je suis tombé sur un rapport que j'avais fait sur vous. Je me suis demandé si je devais le regarder ou le jeter. C'est horrible je l'ai lu ! Je ne sais plus quel en était le sujet mais vous étiez déjà quelqu'un de connu, et le rapport était bien, mais je l'ai détruit. Cela fait des années que nous sommes ensemble, que nous sommes des amis de l'APF, c'est-à-dire que dans l'APF nous sommes des amis.

Je suis très ému d'être là ce soir, parce qu'il y a beaucoup d'autres amis, Jean-Claude (Lavie) qui est là, et il y a aussi des absents. Notre ami Jean Laplanche avec qui nous avons fondé l'APF et puis ces débats un peu confus avec Favez, Lagache... Nous discutons pour savoir si nous devions faire une société à part ou si nous retournions avec Lacan, mais comment ? être avec Lacan ou pas trop loin de lui... Tous cela était d'un compliqué ! Jusqu'au moment où Jean Laplanche, Jean-Claude et moi avons été envoyés, parce que nous étions les trois plus jeunes, pour aller fonder la nouvelle association. Le choix était habile ! Nous avons été choisis avec une finalité politique à la hauteur des mérites de nos fondateurs. Ils savaient admirablement choisir pour que nous soyons une société en paix. Société en paix cela voulait dire que toutes les rivalités, tous les conflits, toutes les médisances qui pouvaient se dire de l'un à l'autre restaient très doucement modulés pour que nous ayons et que nous donnions une image, que nous avons toujours, d'une belle société analytique, pacifique, ouverte, sans rivalités (rires dans l'auditoire).

Je ne vais pas en dire plus, je suis extrêmement heureux de tous mes amis qui sont là, j'ai pensé à eux dans les heures qui ont précédé. Jean-Claude, spécialement à toi, puisque nous sommes quand même un petit peu les deux séniors de notre Association et je suis très touché que vous soyez là. Je vais vous faire une petite leçon avec un court texte qui n'est pas de moi, mais d'un collègue qui vivait il y a 3 ou 400 ans à peu près. « Le plus fructueux et naturel exercice

de notre esprit c'est à mon gré la conférence. J'ai trouvé l'usage plus doux que d'aucune autre action de notre vie et c'est la raison pour quoi, si j'étais forcé de choisir, je consentirais plutôt, ce crois-je, perdre la vue que l'ouïe ou le parler. Les athéniens et encore les romains conservaient en grand honneur cet exercice en leurs académies. De notre temps les italiens en retiennent quelques vestiges (vous voyez que ça date un peu quand même !) et leur grand profit comme il se voit par la comparaison de nos entendements. L'étude des livres c'est un mouvement languissant et faible qui n'échauffe point là où la conférence apprend et exerce en un coup. Si je confère avec une âme forte et un rude joueur, il me presse les flancs, me pique à gauche, à droite ses imaginations, élance les miennes, la jalousie, la gloire, la contention me poussent et rehaussent au dessus de moi-même et l'unisson est qualité du tout ennuyeuse en la conférence. »

Eh bien je crois que l'APF est une belle image de ce texte. Quand on a lu cela, on s'en rend compte absolument, ligne par ligne. Je n'en dirai pas plus et je vous remercie tous d'être là ce soir, si tant est que vous êtes venus uniquement pour moi, mais je vous rassure vous avez d'autres occasions que ce soir de jouir de la vie et de notre Association. Merci Jean-Claude.

Questions de style

Olivia Todisco

Mon exposé sera un peu décalé par rapport au titre de cette journée qui nous a été communiqué deux ou trois mois après que Patrick Merot m'a proposé de parler. Il était alors question de réfléchir, de manière générale, à la place de la clinique, à ses modes de présentation et aux échanges collectifs auxquels elle donne lieu dans notre Association. Je précise « collectifs » car je n'ai pas pris en compte, dans ma réflexion, les analyses ni les contrôles, ceux-ci n'entrant pas pour moi dans la catégorie « échange ». Sans doute notre Président m'a-t-il proposé d'intervenir car il avait été question (entre autre) de clinique lors de mes entretiens pour le titulariat. J'avais dit, en m'appuyant sur mon expérience, Mardis autour de la pratique, ARCC et Lecture d'un texte de Freud, qu'il me semblait que les analystes en formation « avaient faim de clinique » et que je m'interrogeais sur l'écart entre leur capacité à naviguer dans la théorie et la métapsychologie et leur difficulté à en saisir les implications cliniques.

Cette notation était toute subjective, comme le sera une partie de mon exposé : je parlerai en fonction de mon parcours, de ce que j'ai cru noter au fil du temps, sachant qu'il n'existe pas d'objectivité en la matière ; certains parmi nous pensent que la clinique tient une grande place dans notre Association, que l'on en parle beaucoup, ce sont d'ailleurs en général ceux qui font des conférences dites « cliniques », d'autres pensent que ce n'est pas suffisant. Idem en ce qui concerne la formation. Notons au passage le mélange auquel oblige une réflexion sur « l'échange clinique », puisqu'il a lieu ou devrait avoir lieu à la fois lors des activités scientifiques et lors des réunions consacrées à la formation et à l'enseignement. Je remarque en tout cas que les activités ayant pour objet la clinique s'étendent ces dernières années ; présentations faites par des membres, mardis autour de l'enfant et la psychanalyse, et m'en réjouis.

Je me suis tout de suite heurtée à une question, comment parler des échanges cliniques sans interroger auparavant

les orientations de notre Association et ses infléchissements éventuels sur la clinique ? J'imagine, car je n'ai pas relu *Documents & débats* et que je n'y étais pas, que dès l'origine, l'accent a été mis sur la théorie et la métapsychologie, par refus, entre autre, d'une clinique empirique, vouée au « vécu » et au fantasme d'une communication directe d'inconscient à inconscient.

En ce qui nous concerne aujourd'hui, il me semble que l'on peut dire sans se tromper que notre Association a (toujours) une orientation théorique et métapsychologique avec laquelle je me trouve en accord, car elle nous préserve d'être des « mécaniciens de l'âme », comme cela s'entend dans d'autres sociétés. Qu'on le veuille ou pas, la psychanalyse s'articule en certains de ces endroits à d'autres disciplines dont la philosophie, car en plus d'être une méthode, elle est tentative de penser l'humain et le deshumain. Certains analystes viennent de l'horizon philosophique, d'autres le rejoignent, partiellement, à force d'approfondir le *corpus* freudien, d'en chercher les références et sans doute que pour faire une analyse, il faut un *background* culturel et/ou un intérêt pour la chose intellectuelle. Je ne pense que pas que cet intérêt dépende de la classe sociale à laquelle on appartient, ni des études poursuivies ; je travaille à temps partiel dans un CMPP à Vitry sur Seine et j'y entends la même curiosité à propos de ce qui compose un monde intérieur, des mécanismes psychiques et de la singularité d'une relation au monde, qu'ailleurs. En accord, donc, avec une orientation qui soutient l'ambition de continuer à penser la psychanalyse tout en mettant en même temps en son centre la pratique, l'unité entre théorie et pratique, posée comme une exigence de **principe** dès la création de la psychanalyse, ayant été reprise par les fondateurs de notre Association et ceux qui les ont suivis. J'en veux pour preuve la direction donnée aux conférences, leurs thèmes se veulent en lien avec la clinique, plus rarement avec les parties les plus spéculatives de l'œuvre de Freud.

Cela ne va pas de soi car, on le sait, il en va autrement dans d'autres groupes analytiques, en particulier Lacaniens qui, s'appliquant à penser le monde et les faits de société à la lumière de la psychanalyse, en oublient ou ne savent plus comment penser la cure et, surtout, le transfert. Que les conférences partent et parlent de la pratique, une pratique qui interroge la théorie, lui demande secours, me paraît donc toujours indispensable, ce qui n'est pas forcément le cas de tous les analystes de notre Association qui y voient parfois une manière inactuelle d'être analyste, de rester, comme ils disent, « dans notre tour d'ivoire ».

« Que les conférences partent et parlent de la pratique ». Est-ce bien toujours le cas ? N'observe-t-on pas un glissement entre l'idéal dialectique des débuts, le fameux « aller-retour » et la voie, plus univoque, qui tend à s'affirmer ces dernières années ? Peut-on considérer que la clinique, dans son lien, certes, organique d'avec la théorie et la métapsychologie, soit au cœur des activités scientifiques, donc de nos échanges ? Notre tendance se serait-elle radicalisée, générant un style, pour ne pas dire un moule, qui ferait que les « grandes » conférences cliniques, car il y en a, se feraient plus rares, étant moins valorisées ? Un style qui, pour le dire clairement, favoriserait l'idéalisation de la théorie et de la métapsychologie et pourrait faire accroître que la formation clinique se cantonne aux expériences singulières, analyse, si tant est qu'elle soit une formation, contrôlée ; comme le laisse à penser le fait que des analystes en formation fassent leur cursus sans fréquenter un seul séminaire animé par un membre. Et que d'autres, contactés pour présenter un cas aux Mardis autour de la pratique, demandent pourquoi ils devraient assister aux présentations de leurs collègues. Certes, ils sont peu nombreux, mais nous prêtons attention aux signes. Autre piste, qui s'entrecroisera avec la précédente. Après que Patrick Merot m'ait appelée, le premier mot qui m'est venu à l'esprit est le mot « passion ». Cette fameuse passion qui aurait disparu de nos échanges. J'ai pensé d'abord, de manière générale, aux grands débats d'idées, puis aux grands « débatteurs-fondateurs » de notre Association, aux conceptualisations si différentes, à ceux, parmi eux, qui avaient édifié un édifice théorique : Granoff, Laplanche, Widlöcher, Rosolato, Anzieu, à celui qui ne voulait pas en édifier mais l'avait édifié quand même : J.-B. Pontalis, et à ceux qui sont venus par la suite et pour lesquels je suis entrée à l'APF : entre autres Pierre Fédida et François

Gantheret. Et tout à coup, je me suis revue, alors que je venais d'entrer à l'APF, lors d'Entretiens se déroulant à Vaucluse ; et j'ai ré-entendu trois hommes, Didier Anzieu, Wladimir Granoff et J.-B. Pontalis, évoquant chacun, lors de la discussion, « leur » hystérique ; pour Didier Anzieu « elle recherchait la tendresse mais recevait de la sexualité », pour Granoff « seul le fait d'avoir un enfant pouvait l'arrimer à la réalité » et pour Pontalis « elle était déçue et décevante, car trop prise dans le réseau de ses insatisfactions ». J'ai été surprise de la précision avec laquelle s'étaient inscrites ces notations cliniques et le ton de la discussion, libre et vif. Je ne sais pas quelles ont été leurs amitiés, inimitiés, rapprochements ou querelles, mais quels qu'ils aient été, ils pouvaient échanger. Décidément, ce mot « d'échange » me gêne, mais j'y reviendrai par la suite. J'ai alors pensé que j'avais fait fausse route, sans doute parce que je survalorise moi-même le concept, et que la passion, toujours présente ou bien évanouie, avait peut-être plus encore partie liée avec la clinique qu'avec la théorie (les idées). Une passion qui se trouve au cœur même de l'objet de la psychanalyse, le transfert, et qui nous meut dès que nous écoutons un psychanalyste exposer sa clinique. Mais avant de dégager brièvement à quels mouvements transférentiels et identificatoires nous sommes soumis quand l'un d'entre nous expose sa clinique, aussi articulée soit-elle, implicitement ou explicitement à la théorie, j'aimerais revenir à notre style ; qui, en effet, n'a pas entendu : « c'était une conférence de pur style APF ! » Mon hypothèse étant que du fait de la nécessité où nous sommes de défendre la théorie freudienne, de continuer à mettre à l'épreuve son opérativité, mais aussi d'étendre et d'intensifier les apports et imports d'ordre biologique, littéraire ou philosophique qui l'ont constituée dès sa création, nous avons fini par faire une part trop large à l'idée, aux dépens de la clinique, plus liée à la sensation. Et que ces apports et imports prenant une place grandissante dans nos théories, ont contribué et contribuent à la fois à la richesse et la solidité de notre Association et à la perte de vue, parfois, de la visée de ces dernières (les théories) : être opératoires dans le champ de la pratique. Ou encore, dit dans les mots très simples de Ferenczi : « Les idées sont toujours liées aux vicissitudes du traitement des malades et trouvent en elles leur récusation ou leur confirmation. »¹

1 S. Ferenczi, « Lettre à Freud du 10 octobre 1931 », *Journal Clinique*, col. « Science de l'Homme », Ed. Payot.

Pour nous, donc, comme le rappelle J.-B. Pontalis dans « Fonction de la théorie en psychanalyse »², « une théorie qui ne serait pas opératoire est nulle, même si elle doit enrichir l'histoire des idées ». Et je me demande, à propos d'histoire des idées, si nous nous ne participons pas, à notre insu, de l'impérialisme du concept qui sévit ; il n'y a qu'à regarder du côté du monde de l'art ; une certaine lecture de Freud comme « promoteur de la vie de l'esprit » pouvant nous y aider.

Une dernière remarque concernant l'opérativité, il me semble que Freud nous a donné l'exemple en abandonnant ou modifiant certaines de ses théories, quand il estimait qu'elles « ne marchaient pas ».

L'on pourrait m'objecter que cette prime, donnée à l'abstraction, est intrinsèquement liée aux activités scientifiques qui nous encouragent tout à la fois à interroger, dé-construire et, si l'on peut, prolonger la théorie. D'autres activités, dont les Mardis autour de la pratique, se chargeant de faire toute sa place à la clinique, sous sa forme la plus crue et la plus nue. Je dois dire que ce dispositif m'a semblé faciliter les échanges, du moins entre les membres, ou plutôt a permis de faire entendre la pluralité de leurs voix, qui, dans leurs différences, ont suscité de vrais débats. Je ne pense pas pour autant que l'exposé psychanalytique, je reprends ici à dessein les termes de Freud dans une lettre à Pfister³ où il désigne ce que nous appellerions aujourd'hui l'exposé clinique, doive se cantonner à une présentation orale dont les développements théoriques seraient volontairement absents ou réduits et dont la forme, à peine écrite, se voudrait une transcription, au plus près, des processus inconscients. Il me semble au contraire que nous devons poursuivre la réflexion à propos de l'écrit psychanalytique ou clinique, car s'il est bon, en ce qui concerne les conférences scientifiques, que chacun s'y livre à ses penchants, y fasse entendre son mode de sollicitation électif, il me semble que la balance penche d'un côté et non pas seulement en fonction de préférences intimes, mais du fait que l'objet qui nous occupe, dans son intraduisibilité et intransmissibilité, pose problème, au sens de question, à l'écrit :

- l'une ayant à voir avec ce que je viens d'énoncer : l'écrit peut-il, doit-il rendre compte du caractère de déliaison et

discontinu des séances et des événements qui les peuplent : rêve, lapsus, acte manqué, idée incidente ; etc...

- l'autre (mais la séparation est artificielle) ayant partie liée avec l'objet qui a mu et meut le psychanalyste qui s'engage à écrire : l'étrangèreté du transfert au sens du transfert de l'étranger de l'analysant en lui. Car cette « étrangèreté du transfert », de même que ce en quoi il a constitué un événement **réel**, d'où a émergé sa question, exige du psychanalyste qui souhaite en transmettre l'expérience un franchissement de ses limites intérieures ou encore, selon le mot de Freud, exige qu'il commette des « actions criminelles »⁴. Mais ces « questions de morale », je reprends ici les termes de Michel Gribinski, par exemple : jusqu'où dire ? intimement liées à la passion du transfert, ou encore à un transfert qui agit ses passions, à bas bruit ou sous forme de clameur, ne constituent pas, à elles seules, les difficultés spécifiques de l'écrit clinique. Il pose en plus, à chaque fois, la question de sa temporalité ainsi, qu'à chaque fois, celle de son mode d'expression. Nous voici revenus aux questions formelles.

Si j'insiste sur « à chaque fois », c'est que je ne suis pas sûre que les modalités adoptées (je parle toujours des conférences) procèdent uniquement d'un lien intime avec l'objet à transmettre. Il me semble au contraire que certains types d'énoncés sont élus, presque implicitement recommandés, le fragment, voire la vignette, au détriment d'un autre, le récit. Certes, le fragment a tout son intérêt quand il introduit du jeu par rapport aux développements théoriques antérieurs ou postérieurs et qu'il oblige l'auditeur à se demander pourquoi le conférencier l'a choisi. Mais du fait de la place et du temps accordés à la réflexion théorico-métapsychologique (j'ai l'air de calculer, mais l'inconscient calcule) et au caractère parfois illustratif du fragment, ce dernier obéit-il toujours à cette exigence psychanalytique ? Beaucoup d'entre nous ne le choisissent-ils pas pour exposer leur partie clinique parce qu'il fut considéré et est considéré, pas seulement en psychanalyse, comme étant mieux à même de traduire, voire d'imiter le caractère discontinu des processus inconscients ? D'imiter les évocations de faits, de lieux, de personnes, vite interrompus en séance du fait du régime associatif ? Il appellerait alors, de la même manière et comme naturellement, l'association d'ordre théorique et

2 J.-B. Pontalis, « Pour introduire à une réflexion sur la fonction de la théorie en psychanalyse », *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard 1977.

3 S. Freud, *Correspondance avec le pasteur Pfister 1909/1939*, Ed. Gallimard.

4 cf. note 3.

métapsychologique tandis que le récit, dans sa temporalité longue, servirait lui, l'ambition du moi du narrateur, un moi avide de synthèse et qui voudrait « tout » dire, au sens de dire le « tout ». Je vois au contraire dans le récit ou lente construction transférentielle du psychanalyste, un gage d'approfondissement de la clinique, la possibilité, comme le recommande Freud, d'aller dans les détails, de « prêter attention à la note personnelle du patient »⁵, ce que nous nommons aujourd'hui sa singularité. Le « jusqu'au bout » dont le récit peut donner l'impression n'étant pas lié à mes yeux à sa visée totalisante, englobante, aucun récit, nous le savons bien, n'épuisera l'événement muet qu'a constitué un transfert, fut-ce à travers l'exposition exhaustive de la série d'images qu'il a engendrées et produites, comme autant de copies, de masques, d'imitations, de même la construction de l'analyste est sa construction à ce moment, valable un temps, sinon nos patients ne continueraient pas à nous hanter et nous ne découvririons pas, quelquefois des années plus tard, à qui était en fait dédiée leur analyse. Je pense plutôt que ce sentiment de « jusqu'au bout » est lié au fait que le récit prend en charge la pulsion. Mais autant il est aisé de qualifier la pulsion que la réflexion théorico-métapsychologique prend en charge, une pulsion d'investigation issue du désir sexuel de savoir et du désir de savoir sexuel infantiles ; autant il est plus difficile de qualifier la ou plutôt les pulsions que le récit clinique prend en charge, dans la mesure où cette qualification dépend de la théorie que l'on a de l'analyse. Je proposerais et peut-être que je me trompe car après tout, on ne trouve pas toujours quand on cherche, qu'il s'agit d'un mixte ; désir de savoir en ce qui concerne les parties théoriques et désir de retrouver, en se penchant à nouveau sur ce qui a été, ce que fut le lien au patient et non pas avec le patient, ce désir pouvant être pensé comme la sublimation d'une motion érotique infantile, au sens d'Eros, le dieu du lien. Le psychanalyste, dans son travail de mémoire en absence, tentant de se rapprocher au plus près de ce qui l'a lié à ce patient dont le, les transferts l'ont, séance après séance, affecté et de ce en quoi ces transferts, en agissant sur sa psyché, ont modifié son régime de pensée et son être. Seule cette remémoration revisitante, procédant de la régression, peut, me semble-t-il, engendrer les interrogations du

psychanalyste, lui faire préciser sa question, par exemple quelle était la nature de ces agissements, comment ont-ils agi sur moi ? Quelles étaient les significations de ce mensonge d'enfant, pourquoi l'ai-je pris au pied de la lettre ? L'une des acceptions de la pulsion de mort est-elle « se donner la mort ? » Je fais ici allusion aux conférences, récentes ou anciennes de Michel Gribinski, Viviane Abel Prot et André Beetschen.

Et si j'ai dit plus haut que la qualification des pulsions que l'écrit psychanalytique prend en charge me semblait dépendre de la théorie analytique de l'analyste, c'est parce que certains, comme Ferenczi, pense le lien de l'analyste à son patient en terme d'amour objectal, que d'autres, comme J.-B. Pontalis, pense la cure comme une rencontre, rencontre de l'étranger du patient et de l'étranger du psychanalyste et que pour d'autres encore, comme Pierre Fédida, il est au contraire impératif qu'il n'y ait pas de rencontre, fut-ce d'étrangèreté, entre le fils meurtrier et le père déjà mort, mais dont le meurtre est toujours à venir. (Je vous prie de m'excuser de la condensation de ces formules, me contentant de vous renvoyer au « Site de l'étranger », dans lequel Pierre Fédida transpose le mythe du meurtre du père originaire à la cure, en en faisant à la fois son point d'origine et son horizon). Pourquoi ce long détour ? J'espère qu'on l'aura deviné, parce qu'il me semble que le fragment, fragmentant comme son nom l'indique la force de pulsion qui anime le récit transférentiel, en épargne en partie les effets et l'impact aussi bien au psychanalyste exposant qu'à ses auditeurs. Et parce qu'il me semble que le débat, certes implicite autour de ces questions formelles, alimente une certaine prévention contre les conférences à dominante clinique, disons, pour être claire, une conférence qui prend une question clinique à bras-le-corps et la déroule dans le temps.

Mais, pour compliquer encore la question de « l'échange » à propos d'une discipline qui n'est pas d'ordre relationnel ni communicationnel, ceci faisant difficulté en soi, il me faut encore relever, mais ce ne sera pas long, les différents types de transferts que mobilise l'exposé psychanalytique, chez l'écritant.

- Transfert à l'absent : le patient de l'analyste exposant-transfert au psychanalyste qui expose, frère ou père et je m'empresse de dire que les sœurs et mères sont des frères et pères ; - transfert à nos pères analystes, présents ou

5 Cf. note 3.

absents, vivants ou disparus, auxquels nous nous identifions de manière conflictuelle, ils vivent en nous avec des hauts et des bas, mais avec lesquels, dans cette circonstance, nous ne faisons souvent tout à coup plus qu'un. Suivant la formule connue de Jean-Claude Lavie, cela donne : « ma mère est meilleure que la tienne », j'ajouterais mon père est plus fort que le tien et donc moi, je suis meilleure que toi. Il y aurait beaucoup à dire mais ce serait l'objet d'un autre exposé, sur cette pluralité de transferts, idéalisants, meurtriers mais parfois aussi de nature analogique (le plus favorable à l'échange), qui coexistent en chacun et rend l'écoute puis les échanges bienveillants ou conflictuels, suivant celui qui domine. Beaucoup à dire aussi sur nos théories, élues en fonction de ce que Pierre Fédida a nommé « la théorie occulte que le sujet a de soi » et donc marquées du sceau de la conviction. Mais, pour conclure, je préfère vous rapporter un rêve certes banal, mais qui, ayant été fait alors que je réfléchissais au grondement des transferts qui peuple une assemblée d'analystes, m'apporta une sorte de solution. Une nuit, je rêvais plusieurs fois que j'avais perdu mon sac et mes papiers d'identité. En dehors du désir que ce rêve réalisait : ne pas avoir à faire cet exposé puisque j'avais perdu mes papiers, il me révéla, à cause de ses affects à la fois angoissés et incroyables, la force de mon attachement à mon association. Comme il n'était pas évident pour moi qu'elle constituât mon identité d'analyste, je voulus en savoir plus mais abandonnais très vite, sentant que je ne comprendrais jamais vraiment pourquoi j'étais si fortement attachée à ma communauté analytique, au point, par exemple, de ne pouvoir supporter l'idée que l'on me refuse au sociétariat, puis au titulariat. Et je me dis alors que c'était bien ainsi ; qu'il ne serait pas bon de trop personnifier, ni de rabattre ma question en la pensant en terme de famille. Ce rêve me confirma aussi combien mon identification était conflictuelle, mais cela, je crois que vous l'aurez entendu.

L'échange clinique

Jean-Michel Lévy

« L'échange clinique » est une expression plutôt rare à l'APF, quand en revanche, « la clinique », « parler de la clinique » sont des locutions très usitées et qui d'ailleurs peuvent être souvent porteuses de la sourde plainte qui déplore que la clinique ne soit pas assez présente institutionnellement, une idée à laquelle il est souvent fait référence dans une antienne qui rend difficile de savoir de qui elle émane vraiment, ni de quoi elle est porteuse. « L'échange clinique » immédiatement lié dans l'intitulé de notre Journée à la question de ses effets peut nous permettre de mettre ces questions au travail. Mais avant de considérer les incidences de l'échange, il convient de s'arrêter sur la notion même de « l'échange clinique ». Je disais que c'est une expression qui est peu employée ; ainsi, lors de la récente Journée des membres « Où, quand et comment parler de la clinique ? », lorsqu'Anne Robert Pariset nous proposa une petite recension des utilisations de « clinique », « échange clinique » ne figurait pas dans sa liste. « Clinique », un adjectif dont elle nous disait qu'il est toujours suspecté de maintenir quelque chose de la tradition médicale. Je me suis alors interrogé sur le statut de cette expression. S'agit-il d'une notion conceptuelle, est-elle descriptive, topique, dynamique ? Ne pouvant situer de mémoire aucune occurrence de cette expression dans l'œuvre freudienne, je consultai les index des OCF et en ressortis bredouille, encore que... en effet, dans la plupart des tomes je fus frappé par l'absence non seulement d'« échange clinique », mais aussi bien de « clinique » et d'« échange », au lieu de quoi revenaient inmanquablement sous mes yeux d'autres mots, d'un côté « clitoris » et « clivage » et de l'autre « écondution ». Voilà donc que sexuel, coupure et décharge me faisaient signe pour réfléchir à l'échange clinique et ses incidences ! En une seule occurrence répertoriée pour la *Traumdeutung* apparut « échange », et ce pour évoquer l'échange d'expression, précisément langagière, échange effectué dans le rêve sous l'action de la condensation et du déplacement. Un changement

d'expression qui renvoie à la question de l'expression possible de la clinique, de sa transmission possible à un tiers ; s'ouvre ici le champ des controverses actuelles sur les conditions d'expression de la clinique, questions portant sur la narrativité ou bien encore le *verbatim*, celui-ci s'offrant comme restitution censément *ad integrum* quand on sait la gageure impossible à laquelle on est tenu de par la nature même de la situation analytique : celle de ne jamais pouvoir restituer une copie fidèle et exhaustive d'une séance, compte tenu des différents niveaux y compris non langagiers que convoque la situation analytique¹. Néanmoins tenons fermement le fil d'une communication possible de la clinique, avec cette hypothèse que dans notre réflexion ce ne sont pas seulement les modalités de son expression qui sont en question mais que nombre des enjeux de cette communication se trouvent liés au lieu d'écoute de cette clinique. Il est évident que tous les lieux n'offrent pas le même traitement à ce qui vient se manifester dans la présentation de l'analyste qui s'expose à l'écoute de ses collègues ? Quelle est la visée de l'échange qui suit une conférence ? De bénéficier d'un riche échange théorico-clinique ? Sûrement, mais reste à évaluer qualitativement la part de l'échange clinique en travail, que je nommerai déjà ici analytique. Car la visée de celui qui parle et également de ceux qui lui répondent est inévitablement associée au lieu institutionnel et se trouve donc menée, voire malmenée, par une représentation-but très contraignante qui éprouve le moi dans sa quête de l'objet idéal et le confronte rudement au surmoi. Il s'agit d'une visée qui est toujours plus ou moins portée, quelque soit la position institutionnelle que l'on occupe, par un désir de reconnaissance : si l'intime de la clinique peut y être mis au service de la séduction de ceux qui écoutent, il n'en reste pas moins à traverser cette épreuve de la mise à jour, en public, de la dimension inconsciente

1 Je renvoie ici aux nombreuses réflexions de Laurence Apfelbaum sur ce sujet, et au texte de Jean-Yves Tamet, « D'où viennent nos notes de séance ? », *Annuel APF 2014, Langage, malgré tout*.

de l'exposition. Ce risque narcissique se mesure à l'aune de l'idéalisation et de ses incidences surmoïques. Pour se dégager de ce poids de l'institution il me semble nécessaire de délimiter un certain espace institutionnel, je dirais ici encore plus précisément une situation : l'exposition clinique dans une volonté d'échange clinique entre analystes doit s'effectuer dans une certaine intimité et ainsi permettre à ceux-ci d'échanger spontanément leurs idées incidentes et par là même favoriser une situation d'écoute et d'échange plus proche de celle de la situation analytique. Reste à savoir quelles conditions sont nécessaires à l'établissement d'une telle situation d'échange clinique ? Et devant les particularités d'une telle situation on peut alors se demander : pourquoi parler encore d'échange clinique et pas d'échange analytique ? Ou encore d'échanges inter-analytiques ?

Réfléchir au pourquoi « clinique » et pas « analytique » peut ainsi nous éclairer sur les incidences, ce terme qui laisse pressentir une part de risque encouru, ou redouté, dans l'échange, et nous interroger sur la nature de ces risques, pour ceux qui y participent, mais aussi pour l'institution qui accueille l'échange.

Pour réfléchir à cette notion d'« échange clinique », je me suis tourné vers le premier lieu d'échanges cliniques de l'histoire psychanalytique, à savoir les Mercredis de la Société psychanalytique de Vienne, et j'ai consulté dans les *Minutes* l'ensemble des sommaires des Mercredis. Ceux-ci nous montrent que, lors des premières années, lorsque l'on parlait clinique entre analystes, cette activité était intitulée « présentations de cas » : l'échange clinique entre collègues y paraît encore calqué sur le modèle médical. C'est également ce que l'on perçoit en lisant les comptes rendus des séances de travail, où l'on voit qu'effectivement on parlait régulièrement des cas et on théorisait, mais que l'on semblait échanger en demeurant dans la position issue de la tradition médicale où l'on parle d'un cas, on échange sur, autour, on théorise le cas. Au bout de quatre années, en 1912, l'appellation générique va changer et devenir « communications cliniques », et nous pouvons nous demander si cette modification de nomination n'est pas déjà l'indice d'un certain dégagement du cas médico-pathologique et ce au profit de la considération d'une dimension analytique essentielle dont l'importance ne cesse alors de croître dans la théorie de Freud : à savoir, la place du transfert dans la cure. Et cette importance,

par nous tous reconnue, implique que si l'on évoque des échanges cliniques entre analystes, cela y inclut alors nécessairement la question de la prise en compte - et comment, et jusqu'où ? - des transferts qui se présentent dans l'échange entre collègues.

Pour chercher à mesurer l'incidence institutionnelle de l'échange clinique, tournons-nous alors, une fois de plus, vers l'histoire Freud-Ferenczi et vers ce moment particulier où Ferenczi exprime sa déception d'avoir été écarté de la présidence de l'IPA, ce qu'il ressent comme résultant d'une baisse de l'estime de Freud à son égard et ce qui va réactualiser des enjeux transférentiels restés en suspens. Les échanges épistolaires qui s'en suivent traduisent cette actualisation transférentielle à laquelle Freud ne veut pas répondre d'une position d'analyste. Il exprime là une forte résistance, à laquelle se mêle une vive préoccupation face aux enjeux institutionnels qui peuvent menacer l'avenir de la, de « sa » psychanalyse : il doit se soucier (échaudé par des précédents fâcheux, Adler, Jung...) de qui pourra garantir la pérennité et la transmission de ce qu'est la psychanalyse pour son créateur. Freud essaie de contenir, et de se contenir - c'est l'effet du transfert en jeu - la plainte de Ferenczi jusqu'au moment où justement la pratique de celui-ci en vient à menacer la psychanalyse en risquant de la déconsidérer publiquement. Il est à noter que le désaccord de Freud peut enfin s'exprimer quand Ferenczi réclame la liberté de pouvoir publier toute la clinique, et même, quand il revendique « le devoir de le faire, au nom de la science ». Si le tout publier nous apparaît évidemment frappé du sceau de l'impossible, il est intéressant de penser que dans le refus du « tout publier », se manifeste une attaque, ou pour le moins une réserve à propos du « tout dire » comme acte potentiellement dangereux suivant le lieu où il survient. Ainsi, au-delà de la situation clinique ferenczienne, de ses éventuels errements, il convient de mesurer l'incidence du *tout dire* dans le lieu de son écoute. Freud avertissait ainsi Ferenczi : « Et si vous parlez il faudra tout dire ». L'incidence de la libre association est de favoriser l'expressivité des transferts, mais aussi, du même coup, l'expression publique de son contre-transfert - on sait le plaidoyer freudien bien raisonnant pour justifier sa non-reconnaissance du transfert négatif dans l'analyse de Ferenczi.

Aujourd'hui, sur le plan institutionnel, nous n'avons plus de Freud pour veiller à la « légitimité analytique », mais nous

pouvons éprouver cette légitimité à travers l'exposition aux collègues, celle-ci étant nourrie de transferts qui vont de l'idéalisation de la reconnaissance de ceux-ci à la crainte de leur jugement, de leur rejet, voire éventuellement de leur persécution, le tout pouvant se condenser dans une figure, celle du surmoi institutionnel. Nous retrouvons d'ailleurs ici la confusion que le surmoi institue entre « rendre compte » et « rendre des comptes » et aussi entre « exposer » et « s'exposer », quand, pour ce qui concerne l'analyse, l'objet même de l'exposition en passe nécessairement par la subjectivation de celui qui ne peut que s'exposer en exposant, incluant ainsi ce qui est pour lui le plus problématique, exposer aussi ce qui résiste à sa subjectivation. Comme le fait remarquer Smirnoff, « Ce qui fait obstacle à de tels exposés ce n'est pas la crainte de trahir le secret de l'analyse... La gêne est toujours causée... par ce qui se joue pour l'analyste ; ce qui est chez lui touché, blessé, réactivé, mobilisé et dont il n'a aucune raison de rendre compte publiquement »².

Autrement dit, c'est le refus de la mise en jeu du contre-transfert qui peut s'avérer un obstacle majeur, non seulement à l'existence des échanges cliniques, mais aussi à leur qualité. Qualité, j'entends par là qualité analytique, quand c'est justement la nature de l'échange qui peut révéler cette qualité. La « fameuse sentence » - ce n'est pas analytique ! - peut ainsi parfois se révéler être l'indice d'une impossibilité à prendre en compte, à pouvoir mettre au travail dans la cure le contre-transfert qui se manifeste justement ici dans *l'échange qui n'a pas eu lieu*. Et ainsi, le fameux « on ne parle pas assez clinique » tire peut-être sa source d'une insatisfaction quantitative et qualitative, au sens que j'ai indiqué précédemment, mais il peut aussi être l'expression d'une plainte destinée à satisfaire l'instance surmoïque, quand justement, *parler clinique*, est bien la dernière chose que l'on voudrait faire : « Il n'y a rien d'étonnant qu'un analyste ne se sente pas de goût à s'exposer en parlant de son contre-transfert : pourquoi se donnerait-il en pâture à ses collègues (dont la bienveillance est pour le moins tempérée) et pour quel bénéfice s'exhiberait-il ainsi ? »³. En pâture, bienveillance douteuse, et pour quel bénéfice ? Il est notable que le danger à mettre en jeu son contre-transfert soit immédiatement situé par Smirnoff dans le

champ transférentiel de la dévoration et de la haine et pas sous l'égide de la castration. Il désigne ainsi cette zone pulsionnelle haineuse archaïque dont la non-reconnaissance a été si influente dans la relation analytique Freud/Ferenczi et dans sa butée.

Alors peut-on penser institutionnellement un dispositif tenant compte de ces niveaux régressifs que convoque l'échange analytique et dont résulterait la possibilité d'un bénéfice, non pas à s'exhiber, ce qui est encore autre chose, mais à s'exposer ?

Au-delà des résonances singulières et des mouvements de résistance qu'elles provoquent dans l'écoute et dans l'échange, ou mieux, pour les prendre en compte dynamiquement, revient alors la question de ce qui permet, favorise ou inhibe l'échange, à savoir - la situation dans laquelle celui-ci se déroule.

Dans « l'échange inter-analytique, le récit et l'écoute », J.-L. Donnet⁴ souligne la fréquence avec laquelle les échanges cliniques s'avèrent souvent ennuyeux ou stériles et il se demande ce qui pourrait « les rendre dynamiques, stimulants et pour tout dire jouissifs ». Un reproche que formule également Victor Smirnoff évoquant quant à lui l'absence de plaisir dans ces échanges. Considérant la distinction nécessaire entre jouissance et plaisir, je dirai aussi plaisir, et je dirai que dans le cas qui nous occupe c'est justement le plaisir partagé qui peut être l'objet du refoulement institutionnel. Et le plaisir sublimatoire que favorise l'analyse peut, du même coup, lui aussi devenir suspect. Il convient donc de tenter de préciser la nature de l'échange dans le cadre d'un échange clinique analytique. L'échange débute par un don, celui qu'effectue l'analyste exposant et pour lequel il ne peut pas ne pas attendre d'être payé en retour. Mais quand ? C'est là une question de première importance. En effet ce peut être dans l'immédiateté, dans le tout de suite de l'expression des *satisfecit* ou des coups de bâton, et où l'on peut d'ailleurs en rester là, figés dans le temps d'une réciprocité où l'échange se trouve pris dans le leurre mortifère d'une relation sur un mode spéculaire et potentiellement le lieu, justement, d'une certaine jouissance : et ce quand nous, analystes, savons bien que le temps de l'analyse, comme celui de la psyché, comprend toujours le temps de l'après-coup.

2 V. Smirnoff, « Le contre-transfert, maladie infantile de l'analyste », *Un promeneur analytique*, Calmann-Lévy, p.201.

3 *Ibid.*, p. 201.

4 J.-L. Donnet, « L'échange inter-analytique : le récit et l'écoute », *Topique*, n°103, 2008, pp. 17-29.

D'ailleurs, à considérer ainsi la question du don et de l'échange, je peux ici reprendre ce propos de Jean Baudrillard lorsqu'il dit : « Un don doit être rendu, mais pas tout de suite, car ce serait une insulte : les deux moments de l'échange symbolique doivent être séparés par un temps. »⁵ Ce qui est « à moi » devient « à toi » et peut ensuite enrichir ce « à moi » modifié et repris après-coup. Accepter ce jeu de transformation qui suppose l'acceptation d'une dépossession est évidemment le lieu d'une résistance massive, comme peut le manifester l'expression bien-pensante qui conclut, avec toute son ambivalence, « c'est votre patient, donc vous avez sûrement *raison*, vous vivez le transfert, vous en savez plus que nous de par votre position d'analyste dans cette cure ».

Il me vient à ce propos, de l'échange et de la dépossession, la formule, célèbre à l'APF, de J.-C. Lavie - « C'est ta mère contre la mienne ! » - entendue ici comme signifiant que l'échange a atteint sa limite ultime, sans plus de compromis ni de modification possibles; mais devant ce point ultime, cet indépassable où se jouerait la dépossession narcissique, cette façon d'engager sa mère a aussi valeur de bluff et vise évidemment la victoire. Pourtant, disons-le lourdement, est-ce que l'acceptation du troc d'un tel objet n'est pas ce qui rendrait possible et féconde la poursuite de l'échange? Cet énoncé, « ta mère contre la mienne », peut évidemment s'appliquer à l'échange clinique, et d'ailleurs si cette formule est plutôt usitée en référence à la théorie, aux théories, nous savons bien que l'inconscient se niche toujours en celles-ci, mieux, qu'il en est le puissant instigateur. On sait aussi qu'il convient de se méfier d'une distinction trop marquée clinique/théorie car pour la psychanalyse, comme le dit bien Laurence Apfelbaum : « la clinique s'inscrit dans le dévoilement des structures inconscientes qui sont la matière même de la théorie »⁶. La force de cette formule, « ta mère contre la mienne », est de laisser entendre non seulement la crispation défensive pour assurer-rassurer son narcissisme, mais aussi tout le sexuel activé dans l'échange et face auquel se manifeste « l'excellence paradigmatique de la scène primitive » exprimée ici sous la forme d'une représentation homosexuelle de la dite scène. Institutionnellement un certain échange des mères est pourtant rendu possible, tolérable, grâce à l'existence

de liens dont on sait bien depuis Freud qu'ils sont tissés par la nature socialisante du lien homosexuel désésexualisé. L'excitation de l'échange clinique œuvre naturellement en sens inverse, et la mise en jeu de la déliaison dans le cadre de la poursuite d'un travail analytique au sein d'un échange clinique entre analystes peut en venir à constituer une menace ; on peut se demander si un trop d'associations libres ne représente pas un danger pour une association psychanalytique : les associations, les idées incidentes, contre l'association institutionnelle ? Il se pose ici la question d'une topique de l'écoute, pour que l'échange n'oscille pas seulement entre l'ennui et la violence de l'interprétation, sur fond de la mise en jeu de l'affirmation narcissique devant témoins, devant toute l'institution. Car évidemment la déliaison au sein de l'échange peut favoriser l'émergence de la violence, de jouissances perverses activées par ce qui se présente dans le transfert que transmet l'analyste exposant. Parler institutionnellement de sa clinique n'engage pas seulement tel transfert en jeu dans telle cure, c'est toujours parler de sa pratique et cela engage immédiatement les transferts plus ou moins surmoïques vis-à-vis des collègues, le transfert du moment envers l'institution : serait-ce ce qui rend plus facile l'échange clinique avec des « étrangers », dans un lieu étranger ?

L'effacement de la personne de l'analyste est nécessaire au processus analytique et peut-être aussi à sa poursuite au sein de l'échange clinique, où en l'occurrence cet effacement, même s'il n'est que momentané, peut se trouver trop contradictoire avec la mise en jeu de son narcissisme dans l'institution, avec son désir de reconnaissance, les deux étant très impliqués dans l'exposition de l'analyste. À ceci se rajoute en termes variables pour chacun, mais qui ne saurait être tenu pour quantité négligeable, la question que pose la disparité entre membres du fait de leurs positions institutionnelles différentes - titulaires ou sociétaires. Cette disparité peut en effet exacerber les effets redoutés d'une exposition possible de son contre-transfert en les reliant à des enjeux institutionnels d'appartenance à une catégorie, enjeux qui, disons-le pour les deux cas, pourraient porter sur une « maîtrise théorico-clinique » associée à la question de la formation : cela peut évidemment tempérer l'ardeur à échanger sa clinique.

Dans l'atelier de recherche clinique et conceptuelle, « la spécificité du traitement analytique aujourd'hui », j'ai pu vivre une expérience d'échanges cliniques s'effectuant sur

5 J. Baudrillard, *Le crime parfait*, Galilée, 1995, p.55.

6 L. Apfelbaum, « Histoires de cas », *Clinique de la psychanalyse, Livres cahiers pour la psychanalyse*, n° 20, p.9.

une durée de trois ans et qui souleva un certain nombre de questions, idées, problèmes qui participent de ma réflexion sur notre thème de l'échange clinique. Ces différents points que convoque tout échange clinique - confidentialité, narrabilité, référence à un tiers - nous les avons éprouvés et interrogés dans l'ARCC. Cette aventure reprenait les modalités de l'expérience initiée par Évelyne Sechaud au sein de la FEP, une expérience se soutenant des méthodes de travail de Johan Norman et Bjorn Salomonsson, mais aussi de Jean-Luc Donnet. L'idée princeps du fonctionnement du groupe était de confronter les participants à un bref récit clinique (plus ou moins *verbatim* de trois séances) et d'écouter son impact, son incidence sur eux. L'hypothèse, non formulée explicitement aux participants, est que les réactions spontanées des collègues vont constituer par leur dispersion et leur enchaînement une sorte de *diffraction* expérimentale du contre-transfert de l'analyste aussi bien que du transfert du patient évoqué. On peut alors dans un temps second considérer cette diffraction dans ce qu'elle figure, met en scène de tel ou tel aspect transférentiel ou contre-transférentiel méconnu de l'analyste exposant : charge à lui de pouvoir l'entendre, mais il s'agit bien là de ce qui lui revient dans l'échange, son éventuel bénéfique. À un moment de nos échanges de l'ARCC, j'ai ainsi été particulièrement sensible à la question de la confidentialité. Une préoccupation que je reliai consciemment à ma participation à un atelier de la FEP où j'avais senti la confidentialité menacée par l'analyste exposant. Mais cette question prit pour moi au sein de notre ARCC une importance que je finis par sentir exagérée mais sans comprendre pourquoi. Ce n'est qu'après avoir moi-même exposé cliniquement et bénéficié des réactions des collègues, c'est seulement après cette diffraction de leurs retours, reprise après-coup en moi, que je pus réaliser la dimension transférentielle qui me titillait singulièrement à travers cette question si taraudante : cette question de la confidentialité concernait au premier chef la cure que j'avais « choisi » d'exposer, à savoir l'analyse d'un patient avec qui je partageais un trait distinctif ! Et la confidentialité contenait encore, sans que je le sache, l'expression très crue des fantasmes sexuels de cet analysant que je ne pouvais alors jusque-là écouter sans garder secrète leur adresse percutante dans le transfert paternel. D'où cette grande préoccupation initiale qui traduisait la résistance me poussant à nommer la paille du collègue pour ne pas voir

la poutre du transfert du patient et de mon contre-transfert ! Il est évident qu'en ce qui concerne la clinique, le dispositif groupal (un mot proche parfois du tabou pour certains analystes !) contraste grandement avec ce qui a constitué le vif de notre *Bildung* - *formation* - clinique, de notre analyse jusqu'aux cures supervisées, c'est-à-dire une fréquentation de lieux en tête à tête favorisant une concentration transférentielle. J'ai déjà évoqué la question de l'effacement nécessaire de l'analyste : elle peut aussi se poser par rapport au récit que celui-ci transmet. Toutes les expériences qui tentent de favoriser la teneur analytique des échanges cliniques (l'expérience du centre Favereau avec Donnet, ou les *working parties* de la FEP), en arrivent à promouvoir un accroissement de cet effacement, y compris méthodologiquement : il est donné comme consigne à l'analyste exposant de s'en tenir à quelques séances, de ne pas donner d'éléments biographiques ni d'histoire de l'analyse, de rester au plus près d'un récit bref et « brut » et ensuite de ne pas intervenir dans l'échange avant un certain temps. Il s'agit là de permettre à l'analyste exposant de lâcher un moment son patient, ce qui n'est pas une mince affaire, car le faisant il s'abandonne aussi, et sa maîtrise ou supposée telle avec... En effet, cette façon de faire se veut être une façon de parer à l'écueil qui surgit fréquemment lors de l'échange clinique, celui du monopole du savoir : l'analyste parle d'une cure qu'il mène, et de ce fait il bénéficie effectivement d'un certain monopole mais celui-ci peut bloquer un échange véritable sur l'insu de cette cure, si, restant trop au centre de l'échange, l'analyste répond tout de suite, encore et toujours de sa vision propre, à des interlocuteurs qui, d'ailleurs, pensent « savoir » mieux que lui sans forcément le dire, mais qui finissent parfois par l'exprimer quand même dans un renversement plein de bienveillance : « c'est l'analyste qui en dernier ressort a toujours raison... » Selon Donnet l'acceptation d'un désaisissement de sa position - dont on saisit aisément combien il peut mobiliser les résistances contre-transférentielles - est ce qui permet de se situer en position de passeur, nous pourrions aussi dire ce qui permet un transfert de transfert.

Un autre point important est à souligner dans ce que cette écoute et ses modalités rendent possible : ainsi Donnet pense que « l'écoute des collègues doit en passer par une identification qui ne rabatte pas la perturbation contre-transférentielle sur la subjectivité de l'analyste mais

s'efforce de la relier à la difficulté clinique qui peut se révéler difficulté à assumer dans certains cas la fonction même d'analyste. Et c'est donc à partir des manifestations plurielles de cette identification que l'analyste exposant lui-même tirera directement, ou plus souvent indirectement, profit de l'échange : c'est donc la diffraction même du contre-transfert qui constitue l'élément régulateur de l'échange »⁷. Dans un texte coécrit par Serge Frisch, Leopoldo Bleger et Évelyne Sechaud, est ainsi donné l'exemple d'un groupe clinique où les échanges entre les participants étaient devenus progressivement si incompréhensibles pour les modérateurs qu'ils eurent alors l'impression d'avoir affaire à un groupe « fou » : mais ils purent ensuite « se formuler l'hypothèse, avant de la proposer aux participants, qu'ils mettaient en scène par cette « folie », un processus fou qui se déroulait dans la cure entre patient et analyste » et dont ceux-ci « étaient totalement inconscients »⁸.

Mais à ce travail, de figuration, de qualification, participent aussi des objets tiers, comme les comptes rendus qui suivent chaque échange clinique, comme les exposés ou conférences qui soumettent à une nouvelle écoute en second. Un rendre compte qui s'institue comme une nécessité pour la plupart des groupes d'échange clinique (centre Favereau avec colloque SPP, FEP réunions plénières, ARCC Journées scientifiques, groupe de travail de la Société belge avec publication, etc...) On sait le refoulement que la conceptualisation opère nécessairement, ainsi, à la suite de la présentation de notre ARCC. L'expression en retour d'un ennui ou encore de critiques dénonçant des problèmes de dynamique de groupe montre bien la difficulté : la volonté de témoigner d'une expérience et de vite la conceptualiser a participé du refoulement de ce qui était l'essence de ces échanges cliniques, à savoir le vif du contre-transfert dans l'exposition de la clinique et la possibilité de sa mise au travail. De ce fait la dimension analytique qui s'y produisit, même si elle ne peut toujours être rendue que de façon fragmentaire, fut peu restituée directement dans la clinique lors de la présentation de l'ARCC, et ainsi le plaisir analytique qui fut pris lors de ces échanges ne put évidemment être transmis.

Mais avoir pu ainsi éprouver à l'APF la réalité d'un échange analytique en groupe m'a montré combien cette expérience

toujours traumatique de l'exposition de son contre-transfert a pu se révéler, pour moi et je crois pour nombre de ses participants, analytiquement riche. Enfin, je soulignerai encore une fois le rôle tenu dans cette expérience au long cours par l'après-coup et la perlaboration, comme éléments essentiels de la dynamique qui permet aux transferts des cures exposées de bénéficier d'une qualification nouvelle et à tous les participants de l'échange de profiter d'un élargissement psychique.

En vous remerciant de votre attention, j'espère que ces quelques réflexions à propos de l'échange clinique pourront constituer une invitation à l'échange.

7 J.-L. Donnet, « L'échange inter-analytique : le récit et l'écoute », op.cit.

8 S. Frisch, L. Bleger, É. Sechaud, « Spécificité de la clinique psychanalytique actuelle : modèle d'une recherche », *Carnet Psy*, n° 171, mai 2013, p.24.

Jean-Claude Lavie

Cher Patrick Merot, chère Danielle, chère Claire, et vous tous qui êtes ici cet après-midi.

Je suis quelque peu ému et embarrassé pour donner un écho à ce sympathique cérémonial, parce que si je me sens vivement porté à vous remercier, c'est sans trop savoir de quoi.

Pour en décider, je vais partir de la confiance, quelque peu éventée, que mon divan d'origine se situait rue de Lille. J'ajoute à cette précision que, de tout ce que j'ai pu entendre dire de ce divan, rien n'a eu de rapport avec ce qui s'y est joué pour moi. De quoi parle-t-on, quand on parle d'un divan ? Sur quoi se fonde-t-on, si on n'est pas passé sur ce divan, et si on y est passé, comment discerner ce qu'on y a projeté ?

Nous, psychanalystes, sommes condamnés à ne rien pouvoir donner à saisir d'objectif concernant ce que nous faisons. Nous sommes réduits à n'offrir que du discours. Nous n'avons aucun objet à présenter, rien à montrer. Imaginez des peintres ou des chirurgiens qui se donneraient à juger uniquement par ce qu'ils disent de ce qu'ils font. À nous s'applique la morale de l'histoire bien connue du quidam qui entre dans une boutique pour faire régler sa montre. À sa demande, le boutiquier répond : « Je suis désolé, je ne suis pas horloger, je suis circonciseur ». Contrarié, le quidam lui demande : « Mais alors pourquoi mettez-vous une horloge comme enseigne ? » Et l'autre de répondre : « Que voulez vous que je mette ? » Cela nous fait rire, parce que nous ne nous reconnaissons pas. Pourtant nous nous astreignons à composer avec le plus grand soin une enseigne faite de logique et de rationnel, faute de pouvoir présenter notre univers complexe, irrationnel et inconscient de surcroît.

Vers la fin de ma fréquentation du divan de Lacan, je fréquentais aussi son séminaire. De ce double lien, je garde la mémoire encore vive de la scène suivante : un jour, après une de mes séances, pour aller de la rue de Lille jusqu'à Sainte-Anne, Lacan m'a proposé de m'y

emmener dans sa voiture. À peine Lacan installé au volant de sa 15 cv Citroën, une des voitures les plus puissantes à l'époque, que nous voilà partis, et d'emblée à vive allure. Croyez-en mon souvenir : une épreuve plus angoissante que celle du divan. Quasiment au terme de mon analyse, d'être sans ambages affronté aux capacités conductrices de mon analyste n'a pas manqué d'avoir sa part d'effet résolutif.

Peut-on considérer que cet épisode constituait une interprétation ? Un acte peut-il ne pas avoir de portée significative ? Est-il pensable que mon analyste ait pu ne pas envisager l'effet sur moi de cette séquence ? Mais, même si cela ne lui était pas venu à l'esprit, cela m'aurait-il, pour autant, moins donné à penser ? Le sens d'un acte se prend chez qui le lui donne. En l'espèce, moi, sur le champ, mais pas moins vous, aujourd'hui, à la simple écoute de mon récit.

Pour être honnête avec ce souvenir, je dois vous avouer qu'il n'y a pas très très longtemps, je me suis sérieusement demandé si ce souvenir n'était pas celui d'un rêve. Cette éventualité ne changerait rien à la question du sens et de la portée d'un acte qui sont donnés par qui perçoit l'acte. Ce qui nous ramène à ce qui se joue pour moi ici aujourd'hui.

La fréquentation du séminaire, suscitait en moi le sentiment que Lacan ne visait rien moins que la maîtrise du langage. C'était pour moi enthousiasmant à l'extrême. Ça l'est resté depuis, même après avoir réalisé que c'était moi qui lui prêtais cette visée utopique. Devenu moins ambitieux, mon intérêt pour le langage s'est néanmoins maintenu. Va savoir si c'est une empreinte du divan ou du séminaire, qui me fait rester aussi sensible à tout ce que mobilise et met en œuvre une parole dans son écoute, davantage que dans sa profération. Il n'est pas évident d'apercevoir que l'intérêt que l'auditeur porte à une parole fait partie de la parole. Tout le contre-transfert est là. Quand il arrive qu'on me demande pourquoi je répète

souvent cette même chose, la réponse qui me vient est que c'est dans l'espoir de me convaincre que, dans ma perception du monde, c'est moi qui donne sens aux actes ou aux paroles que je perçois. Malheureusement, cette pleine évidence est aussi fuyante que de vouloir atteindre l'horizon.

Je reviens au remerciement que je me sens porté à vous adresser. L'acte que constitue le cérémonial d'aujourd'hui, jusque dans son déroulement, je l'entends comme venant d'un groupe, qui, grâce à un registre quelque peu administratif, peut se permettre d'exprimer des sentiments qui seraient impensables autrement.

Sachez donc que cette élection, je la reçois comme le message d'une APF qui, pendant cinquante ans, a accueilli cette incessante approche de l'horizon. C'est de ce message éminemment chaleureux dont je vous remercie tous.

Danielle Margueritat

Cher Jean Claude,

C'est un grand honneur que me font notre Président et son Conseil en me demandant de participer à votre élection en tant que membre d'honneur de cette Association dont, avec deux autres, (Jean Laplanche et Daniel Widlöcher) vous avez été un des fondateurs.

Mais c'est également avec beaucoup d'émotion que j'ai accepté de remplir ce rôle, car, du jour de mon admission à l'APF, à ce jour, vous avez été et vous êtes pour moi, et pour beaucoup d'autres, une sorte de phare.

Vous êtes également mon ami le plus cher.

Les choses ont pourtant mal commencé. Allant vous voir pour mon premier contrôle, j'étais confiante dans le fait, qu'étant, à cette époque, le meilleur ami de mon analyste, vous ne pouviez que penser et travailler comme lui. J'allais donc pouvoir appliquer ce que j'avais cru percevoir de son fonctionnement, avec, pensais-je, toute votre approbation. Je me suis fait bel et bien ramassée. Quel cauchemar ! Quand je parlais il fallait se taire, quand je me taisais j'aurais dû parler, et quand je parlais, ce n'était jamais ce qu'il fallait dire. Quand je sortais de chez vous, j'étais une épave. D'autant que vous me gardiez des heures, pris que nous étions dans des discussions passionnantes. Je trouve maintenant, *a posteriori*, que c'était tout même fantastique d'avoir à faire à un superviseur qui prenait la peine de discuter.

Moyennant quoi, ce que vous m'avez alors *dit et appris* est resté gravé en moi pour toujours, comme ce qui m'a le plus servi tout au long de ma vie d'analyste.

Lorsque Patrick Merot m'a demandé de dire quelques mots, il s'en souvient sûrement, le qualificatif qui m'est venu **tout de suite** vous concernant est : **décoiffant**. Car vous êtes toujours là où on ne vous attend pas. C'est d'ailleurs très amusant ce qu'il se passe lorsque vous demandez la parole lors des conférences des uns ou des autres. Habituellement quand le micro est passé à tel ou tel de l'assistance, les

visages se tournent vers l'intervenant et les gens écoutent sérieusement. Lorsque c'est à vous que l'on donne la parole, *immédiatement* un sourire de plaisir teinté d'interrogation éclaire tous les visages. « Que va-t-il encore nous dire ? » On sait d'avance qu'on va être décoiffé. Et en général, on en a pour notre argent.

Vous nous manquez, Jean Claude, en vous faisant si rare. Vous avez écrit une œuvre considérable, et vous lire est toujours un vrai régal. Tous ici peuvent le dire, et **pourtant**, ce dont vous parlez est tout sauf drôle. Je n'ai pas l'intention de développer vos théories écrites ou parlées, sinon pour dire que, précisément, elles décoiffent. Comment peut-on encore parler *après* vous avoir lu ? Comment, *vous-même*, pouvez encore soutenir une idée quand vous nous dites que tout ce que nous disons n'a d'autre valeur que celle de nous protéger de notre angoisse. En fait c'est beaucoup plus subtil que ça, mais je n'ai pas ici l'espace de le déployer. Qui, parmi les analystes peut se vanter d'avoir écrit un *bestseller* ? Avec *L'amour est un crime parfait*, vous avez défrayé la chronique. Tout le monde s'est jeté sur ce livre. Succès de librairie resté jusqu'à ce jour inégalé pour un analyste. Même Bernard Pivot, le pape de ce qu'il fallait lire, vous a invité à son émission. Malheureusement pour nous il y eut grève ce jour-là, et l'affaire a capoté. Évidemment, la plupart des gens n'y ont pas trouvé ce qu'ils pensaient. Mais pour nous, les analystes, quelle bousculade ! Que ceux qui ne l'auraient pas lu, s'y précipitent ! Vos textes sont, en apparence, à la portée de tous, et pourtant vous êtes le plus **révolutionnaire** de nous tous.

Au sein de votre production écrite, un tout petit texte fait exception. Il s'agit d'un petit écrit, quelques pages - la postface au recueil des textes de Granoff - postface que peut-être tous n'ont pas lue - et que je considère être un chef-d'œuvre de finesse et de délicatesse.

Il est temps ici de dire que les deux personnes qui ont le plus compté pour vous - dans votre vie analytique - sont, Lacan, évidemment, votre analyste, et Wladimir Granoff,

dont vous avez été longtemps un très proche ami, au point d'avoir acheté deux terrains voisins pour aller pique-niquer le dimanche. Vous partagiez la passion des voitures. Et c'est là, précisément, le nez penché à l'intérieur du capot d'une des voitures mythiques de Granoff, lui s'occupant de la mécanique, et vous de l'électricité - l'électronique fut votre premier métier avant que Lagache ne vous envoie à la fac de médecine - c'est là qu'ont eu lieu ces échanges *formidables*, au cours desquels toute la théorie et toute la pratique analytiques ont été par vous deux, remises en chantier. Et sans doute est-ce, pour l'un comme pour l'autre, le lieu où c'est affiné ce que l'un et l'autre pensaient, dans la **divergence** la plus totale. Divergence telle qu'un jour vous avez pu me dire, en plaisantant bien sûr, « Quand je ne sais pas quoi penser, je me demande ce qu'en penserait Granoff, et je sais alors que je pense le contraire ».

Mais il y avait un point sur lequel vous vous rencontriez, c'est l'importance et l'investissement de la chose analytique. Et c'est de cela dont vous rendez compte dans la postface en question, à la fois - avec beaucoup de délicatesse - le récit de vos divergences, de vos discussions - chacun étayant son point de vue - mais vous rendez compte aussi de l'esprit **pionner** qui vous animait alors. Vous ajoutez d'ailleurs avec regret, que cet esprit vous semble avoir disparu de nos jours. C'est la transmission - dites-vous - qui occupe maintenant toute la place.

Au moment où les analystes de votre génération commençaient à trouver que monter les trois étages de la place Dauphine était bien fatigant, qu'est-ce qu'on apprend ? Monsieur Lavie s'est mis au trapèze ! Et, pardonnez du peu, au trapèze volant ! Et non seulement il fait du trapèze en salle, mais il a installé un trapèze sur sa terrasse ! Et comble du comble, Monsieur Lavie va participer au Gala des médecins pour présenter un numéro de trapèze ! J'y étais, je peux en témoigner ! Qui l'eut cru !

Et puis, le temps passant, l'eau a remplacé l'air. Pas pour faire trempette, non non ! Pas plus tard que **l'année dernière** il s'agissait d'un kilomètre de crawl par jour ! Il faut le faire ! Il a fallu que la piscine ferme ses portes, au grand dam de Jean Claude Lavie pour que cela s'arrête.

Comment ne pas évoquer enfin, sans s'y attarder, que vous fûtes un grand résistant pendant la guerre ?

À quoi n'avez vous pas touché, Jean Claude ? La richesse de votre vie, la multiplicité de vos investissements ne sont-ils pas en rapport étroit avec le non sectarisme de votre pensée ?

Impossible pour terminer de ne pas parler de votre séminaire, véritable institution au sein de l'APF. C'est le **seul** séminaire qui n'a jamais cessé ! Et de plus, vous êtes celui qu'on ne peut pas quitter. Je ne vais pas m'étendre sur la question puisque Claire Tremoulet va le faire. Mais tout de même un souvenir. Je le relate parce qu'il me paraît d'une extrême importance. Je venais d'arriver à la fois à l'APF et à votre séminaire. Tout était nouveau pour moi. Je crois que Michel Gribinski était présent ce jour là.

Un des participants parle d'un de ses patients qui disait avoir été battu par son père pendant toute son enfance. Et le jeune analysant étayait son écoute et ses interventions sur ce fait là. Vous intervenez alors : « Mais qu'en savez-vous s'il a été battu ou non ? » Le jeune analysant, interloqué et déconcerté ne savait plus que répondre. Jamais il ne s'était posé la question d'une plainte véridique ou non de la part de son patient. Mais le pire, pour nous, restait à venir. « Et de toute façon, (sous-entendu pour l'analyse) qu'est-ce que ça peut vous faire qu'il ait été battu ou non ? » Premier choc. Nous, en chœur : « Mais enfin, quand même, ce n'est pas pareil ! Un enfant battu par son père ce n'est pas pareil qu'un enfant qui n'est pas battu ! » Et vous alors : « Ah bon ! Et en quoi ce n'est pas pareil ? » Silence effondré au sein des participants. Le ton était donné.

Le mot de la fin sera pour votre épouse, Marie-Josée, femme de charme et de qualité, artiste peintre, qui a fait entre autre un portrait de vous absolument magnifique. Icônes, Venise, scènes de Pathmos, toute une palette. Ses tableaux émaillent les murs de certains d'entre nous.

Merci, Jean-Claude pour tout ce que vous avez été et êtes pour nous et pour tout ce que vous nous avez donné.

Très cher Monsieur Lavie, Claire Tremoulet

Voilà plusieurs années maintenant que je viens à votre séminaire. Celui-ci s'est transformé depuis deux ans en « rencontres » qui ne sont plus placées sous l'égide du cursus : il est devenu d'une certaine manière un « fan club », le vôtre, celui du mardi, un club en quelque sorte privé ! Avec le plaisir de se retrouver tous, parisiens et provinciaux, autour de vous.

Vous ne serez pas surpris d'apprendre que ceux qui le peuvent se donnent rendez-vous avant dans un café proche de chez vous. Premiers échanges avant de nous retrouver avec vous pour le séminaire proprement dit. Et nous poursuivons nos échanges sur le trottoir après vous avoir quitté, sous le soleil ou sous la pluie, dans une complicité fraternelle où l'on revisite ce séminaire. Étonnant séminaire, où l'on apprend à se connaître, à s'accepter les uns les autres, entre nous tous, et chacun avec lui-même.

Mais pourquoi venons-nous ? Plus encore pourquoi restons-nous ? Que venons-nous chercher auprès de vous, dans ce groupe, depuis si longtemps pour certains, depuis si loin pour d'autres ?

Venons-nous chercher des cours de trapèze ou de funambulisme ? Car vous marchez sur le fil, jouant avec nous, soutenu par une théorie implicite, jamais abordée de front, bien que toujours remise en question, comme nous remettons nos théories en question depuis l'enfance, de façon parfois douloureuse et angoissante. Vous avez confiance et sautez de bras en bras, de trapèze en trapèze, un filet en dessous, celui de votre rigueur analytique, sécurisante et contenante. Paradoxe fertile que ce jeu de cirque mêlé à l'extrême sérieux de la situation, toujours dans le respect des personnes, toujours dans le respect des diversités, et des intimités.

Nous venons rencontrer une parole libre, pour ensuite nous y essayer nous-mêmes, avec plus ou moins d'aisance... Facile à dire, plus difficile à émettre.

Nous venons aussi pour poursuivre avec vous le chantier des transformations silencieuses qui opèrent en nous, depuis

nos premiers pas dans l'univers analytique. Et il en faut, du temps...

Un jour, vous nous avez dit : « Comprendre, c'est restreindre. » J'aime beaucoup cette phrase qui ouvre la pensée, déploie et apaise en laissant les transferts se développer.

Vous nous permettez de jouer avec vous, de poser nos questions avec naïveté et spontanéité, en nous essayant à quitter l'apparence d'être logiques ou intelligents. Pour vous en effet, en analyse, les certitudes n'ont pas de valeur. J'apprécie votre humour et vos exemples cliniques, qui incarnent souvent la transgression, voire la mise en pièces de l'analyste « parfait ». Lente entreprise de désidéologie, de désillusion. Peut-être devenons-nous ainsi plus tolérants avec nos pensées transgressives, moins méchants avec nous-mêmes.

Pour ma part, j'accepte certainement mieux de ne pas savoir ce que je fais (comme en ce moment précis, ici, devant vous tous) en tentant de vous faire entendre l'impossible travail intime en chacun des participants, en moi, alors que dans le séminaire, vous laissez entendre combien l'usage des mots est problématique.

Ce séminaire est réjouissant, bousculant ; la réflexion y est libre, sans jugement des personnes, accueillant à tout ce qui vient, sautant d'idée en idée. Et si vous venez dans ce groupe avec l'espoir de comprendre un peu plus, vous serez vite déçus : comprendre, c'est restreindre le champ, dites-vous... Par contre, être ouvert, être là, c'est une large part de l'essentiel, dites-vous encore.

Evidemment, chacun d'entre nous attache beaucoup d'importance à ce qu'il dit, sans trop percevoir l'importance que cela peut avoir pour lui, sinon dans l'après-coup. En vous fréquentant, je crois, et je ne suis pas la seule dans ce cas, je crois que j'ai moins peur de mes pensées, moins peur d'affronter le pouvoir que je prête aux supposées critiques des autres. J'ose plus penser, j'ose plus parler, j'essaie de faire ami-ami avec mon inconscient, avec ce qu'il me manifeste.

Se développe dans ce séminaire, de mon point de vue, une réelle tentative de parler vrai, en essayant de dompter quelques peurs, d'ouvrir nos oreilles et nos pensées, en profitant au mieux du moment présent. Finalement : accepter d'être menés par le bout du nez dans notre rapport au plaisir, pourrait constituer un but possible.

Autre élément remarquable : votre sympathique et affectueuse audace n'hésite pas à secouer les fondements de notre métier, voire de votre statut. Et il est fréquent pour nous tous de nous retrouver sur le trottoir après le séminaire, chahutés, remués, excités ou déprimés, toujours en mouvement, tête en haut ou tête en bas. (Mais que peuvent bien penser de moi mes patients le mardi après-midi ?)

Vous posez régulièrement des questions récurrentes : Qu'est-ce qui nous pousse à parler ? Qu'est-ce qui nous pousse à nous taire ? Qu'est-ce que la pensée ? D'où nous vient-elle ? Vous n'avez pas de réponse, heureusement... ! Tant et tant de questions évoquées dans ce lieu nous entraînent dans le jeu de la cure, sans récuser aucune de nos pensées, même les plus folles, les plus gamines, les plus naïves, les plus illogiques, les plus stupides... Qui n'espère pas de réponses rassurantes, du savoir, prêt à sacrifier sa liberté contre une tranquille conformité ? Non, rien ne viendra, au contraire, vous nous encouragez à prendre le risque de la solitude, de l'affrontement aux feux de l'amour. Et c'est un exercice bien acrobatique qui demande souplesse et entraînement régulier !

La psychanalyse ? Une maladie qui se prend pour un traitement ! « Aide-toi, le ciel ne t'aidera pas. » La psychanalyse, dites-vous encore, c'est décevant, et c'est tant mieux !

Ces rencontres du mardi sont aussi des moments rassurants. Votre salon et sa terrasse (où, dites-vous, vous avez dressé vos fleurs à s'arroser toutes seules !), les tableaux de votre femme, encadrent ces moments où nous essayons de jouer tous ensemble, sans trop nous défendre sans bien savoir de quoi, sinon de nous-mêmes. Vous nous autorisez de la même parole authentique que celle que vous énoncez vous-même, déjouant sans cesse la tournure toujours « déplacée » de ce qui se dit. Et sans jugement, ce dont nous nous chargeons chacun pour nous-mêmes !

Pour terminer je me dois de constater que ce lieu irradie sur l'ensemble de ma pratique clinique et sur les échanges dans les autres lieux de rencontre que propose l'Institution tels que séminaires, supervision, discussions avec les collègues.

Et bien au-delà : mais ici s'ouvre le domaine de l'intime sur lequel je m'impose le silence.

À mardi pour la suite de nos rencontres !

Introduction

François Royer

Mesdames, Messieurs, bonjour à tous et bienvenue au Château de Montchat. Je vais prendre la parole quelques instants pour introduire notre journée de travail. Puis, nous écouterons trois interventions : celles de Patricia Attigui, de Martine Serres et d'André Beetschen.

Pour commencer, je tiens à vous remercier tous de votre présence nombreuse et vous dire, au nom du groupe d'organisation de cette journée, que nous sommes très heureux de vous accueillir aujourd'hui à Montchat pour cette 10^e Journée des analystes de l'APF à Lyon. Je voudrais aussi remercier particulièrement Patrick Merot, le Président de l'APF et Claude Barazer, son Secrétaire scientifique, pour leur présence aujourd'hui qui stimulera nos débats, ainsi que pour leur soutien et leur contribution à l'élaboration de cette journée.

Je tiens également à saluer et à remercier pour leur présence avec nous Robert Mancini, Président du Groupe lyonnais de la SPP, et Michèle Petitcolin Girardon, Secrétaire scientifique du Groupe lyonnais de la SPP, ainsi que Jean-Louis Serverin et Eric Julian, Secrétaires scientifiques du 4^e Groupe.

Le sujet qui nous réunit cet après-midi est « la décision ». Ce sujet avait été évoqué l'an dernier par Nicole Oury dans sa communication ici-même, à Montchat, intitulée « Sonner à plein souffle du cor ! ». Nicole Oury proposait l'idée selon laquelle « être dans une position d'analyste, c'est prendre la ferme décision d'être à l'écoute des motions refoulées (...) ». Elle rappelait le point de vue de Freud dans *L'homme Moïse...* présentant la décision comme un choix qui s'impose un jour à l'homme pour progresser dans la vie de l'esprit. Elle citait également le travail de Vladimir Granoff, dans son séminaire *Filiations*, pour qui la décision consisterait à quitter le monde sensoriel des mères. Cette année, nous avons choisi de remettre au travail cette question de la décision dans le processus analytique.

Le terme « décision » n'appartient pas en propre au vocabulaire psychanalytique. Il est généralement associé au champ philosophique ou, plus récemment, à des modèles cognitifs ou mathématiques. On le rencontre dans le texte freudien mais Freud n'en n'a fait ni un concept ni un article spécifique. Pourtant, si l'on considère que décider suppose à la fois d'agir et de penser, il paraît évident que cette question traverse toute son œuvre. Et inversement, on peut dire que Freud, en découvrant l'inconscient, a profondément bouleversé la façon de comprendre les processus décisionnels puisque ceux-ci sont désormais envisagés dans leur assujettissement aux forces inconscientes.

Mais qu'est-ce qu'une décision ? En latin, le verbe *decidere* a plusieurs significations. Tout d'abord, il signifie « détacher en coupant, couper ou retrancher ». Il désigne donc une action. *Capite deciso* veut dire : « la tête étant coupée ». Le deuxième sens du verbe *decidere* est « régler une affaire ». *Post decisa negocia* se traduit par : « une fois les affaires tranchées ». Et enfin, troisième signification, *decidere* peut désigner aussi un arrangement, un compromis. *Cum aliquo decidere* : « s'arranger avec quelqu'un ». Donc, *decidere* peut signifier aussi bien une action, trancher, qu'une négociation, qu'un arrangement. On voit l'amplitude des significations possibles. Le champ sémantique de la décision s'étend de l'acte au processus. Pour le psychanalyste, les occurrences de la décision sont multiples. D'un côté se trouve l'acte, éventuellement l'acte le plus brutal, le meurtre (à ce propos, notons que *decidere* contient lui-même le verbe *caedere* qui veut dire « tuer ») ; de l'autre se trouve le processus qui préside à la prise de décision. Et entre ces deux pôles, toute la gamme du doute, de l'hésitation, de l'ambivalence est possible. Il faudra peut-être parler de la décision au pluriel et s'attendre à ce que la métapsychologie de la décision dépende de celle dont il est question.

Nous aurons également à examiner ce qui se passe du côté de l'analyste. Là aussi, les questions seront nombreuses. Par exemple : l'interprétation est-elle une décision ? Comment et pourquoi se prend la décision de prendre tel patient en analyse ? Où, comment se décide le terme d'une cure ?

Cet après-midi, 3 interventions nous permettront d'aborder ces différentes questions.

Tout d'abord, Patricia Attigui posera la question de savoir « si décider c'est s'affranchir ». Elle montrera comment une de ses patientes a pu remettre au travail dans son analyse le deuil non fait d'une mère. Plusieurs figures de la décision seront relevées par Patricia Attigui et notamment ce que la décision d'arrêter la cure a fait ressurgir chez sa patiente. Martine Serres abordera ensuite très directement la question de savoir quand et comment se prend la décision d'arrêter la cure.

Enfin, après la pause, nous écouterons André Beetschen. Il nous fera part de sa réflexion métapsychologique sur ce qui sous-tend le processus décisionnel.

Chaque exposé sera suivi d'une discussion de 15 minutes et en fin de journée, nous aurons une discussion générale. Pour clôturer cette 10^e Journée de Montchat, vous serez conviés à un apéritif musical avec Georges Gasquy et Éric Vigneron.

Si décider c'est s'affranchir ?

Patricia Attigui

Préambule

L'idée même de décision pourrait passer pour un paradoxe dans le champ de la métapsychologie freudienne. Concept clé de la philosophie - j'entends : la philosophie de l'action -, le terme de décision pourrait nous faire dériver vers les errements d'une rationalité, d'un logocentrisme qui n'aurait plus rien d'analytique, sauf à l'assortir du terme de "processus" cher à l'esprit qui préside à notre art. Pourtant Freud, montrant toute la complexité de la question, ne disait-il pas que « l'analyse (...) n'a pas à rendre les réactions morbides impossibles, mais à procurer au moi du malade la liberté de se décider pour ceci ou pour cela. »¹ La psychanalyse est cet outil, comme il le précise ensuite, « qui doit rendre possible au moi la conquête progressive du ça² ». Dans la même optique il ajoutera, dix ans plus tard, qu'il s'agit « en effet, de fortifier le moi, de le rendre plus indépendant du sur-moi, d'élargir son champ de perception et d'étendre son organisation, de sorte qu'il puisse s'approprier de nouveaux morceaux du ça³. ». Et de conclure que c'est là un *travail de civilisation* ou *culturel* (selon les traductions) qui doit s'accomplir « à peu près (ajoutait-il) comme l'assèchement du Zuyderzee. »⁴ Cette « œuvre de civilisation » qui n'est jamais définitivement acquise, ne nous protège pourtant pas de notre propre destructivité. Dans cette perspective, je souhaiterais présenter quelques réflexions cliniques issues de la cure d'une patiente de 25 ans, minée par le deuil de sa mère alors qu'elle n'a que 9 ans quand cette dernière vient à disparaître, à l'âge de 44 ans des suites d'un cancer généralisé. Ce deuil resté en suspens pendant toutes ces années viendra révéler sa difficulté à établir des liens amoureux, et se réactualisera

via les enjeux de vie et de mort dans le transfert et le contre-transfert à certains moments clé, et tout particulièrement au moment du dénouement de la cure.

Convoqués à ce travail d'humanisation, révélant qu'on ne devient humain que par la reconnaissance de nos défaillances progressives, l'analyste et son patient pourraient bel et bien se trouver aux prises avec le *processus sauvage du transfert*⁵ que Freud avait présenté comme étant *notre croix*.⁶

Y passer tout entier ?

Bram Van Velde, à qui l'on faisait remarquer qu'il se dégageait, de deux grandes gouaches qu'il venait d'achever, une impression de force et de tragique, répondit simplement : « *J'ai essayé de passer dedans tout entier* »⁷, et il ajouta qu'il s'agissait pour lui de « *tenter d'atteindre un point où l'on ne peut se tenir* »⁸. Cette évocation sensible me paraît rendre compte des enjeux inconscients mobilisés dans le transfert. Je vais essayer de les rendre palpables.

La décision, un « objet trouvé-créé » ?

Y « passer tout entier », ou plutôt maintenir le récit au plus près du vif de l'expérience pour préciser comment, dans la singularité du processus, il est crucial de reconnaître en quoi l'on a été modifié, affecté par la matière inconsciente du patient. Ce mouvement de reconnaissance est décisif car il peut en certains cas entraîner la décision conjointe, sorte d'*objet trouvé-créé* aurait dit Winnicott, afin d'envisager une issue à la cure. Celle-ci aura duré près de six ans. Bien que déjà ancien, c'est ce travail clinique qui m'est revenu en mémoire pour la préparation de cette journée.

Pendant quelques années après la mort de leur mère, Brigitte et son frère, de deux ans son aîné, ont vécu avec leur père jusqu'à son remariage avec une femme de 15 ans

1 S. Freud, (1923 - fin 1922), « Le Moi et le Ça, Das Ich und das Es », *Essais de psychanalyse*, 1915-1922, Trad. Coll. Paris, PBP Payot, 1981, p. 265.

2 Ibid., p. 271.

3 S. Freud, 1931, « XXXI^{ème} Leçon, La décomposition de la personnalité psychique », *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse, OC Psychanalyse XIX, 1931-1936, Nouvelle suite des leçons - Autres textes*, Paris, PUF, 1995, p. 162-163.

4 Ibid., p. 163.

5 P. Fédida, 2007, « Humain / Déshumain », *Pierre Fédida, la parole de l'œuvre*, Paris, PUF, p. 61

6 S. Freud, *Lettre à Pfister*, 05/06/1910.

7 C. Juliet, *Rencontres avec Bram Van Velde*, Paris, Fata Morgana, 1978, p. 95.

8 Ibid., p. 82.

plus jeune que lui, remariage très modérément accepté par Brigitte et son frère. Brigitte a fait des études supérieures en sciences politiques et vit seule au moment où elle entreprend cette cure, d'abord dans un face à face qui, au bout de quelques mois, évoluera vers une analyse à raison de 3 séances par semaine.

Quelques fragments cliniques signifiants viendront ici éclairer mon propos.

Au lieu de dire : « Après la mort de maman, nous étions trois », elle trébuche et dit « nous étions quatre ». C'est par ce lapsus que débute la première séance, moment liminaire, point zéro. Elle va tenter de trouver en moi, sur mon corps ou mon visage, telle une prothèse, le support maternel qui semble lui faire alors défaut. Que pouvait-elle bien chercher au-delà du repère identificatoire si ce n'est d'aborder transférentiellement, *in vivo*, d'une part la mort réelle de la mère, et d'autre part, de manière dialectique, la vivante réalité maternelle. Je signale au passage que j'ai à ce moment-là le même âge que la mère au moment de sa mort. Mais si ces mouvements aidaient à la constitution d'une sorte d'organisateur psychique, permettant par ma présence de soulager la douleur du deuil, ne risquaient-ils pas d'obturer en même temps ce qui avait pu se jouer pour elle en tant que survivante à la mère ? Dès le début, elle tentera sur un mode très affectif de me faire participer à son histoire, sollicitant chez moi une implication maternelle très forte, bien évidemment renforcée par le face à face et dont je dus m'extraire au prix de grands efforts. Progressivement, ses perceptions internes deviennent accessibles à sa conscience et lui permettent de reconnaître qu'à la suite du décès de sa mère, elle eut à se tenir à l'abri de tout sentiment, pour ne pas souffrir et surtout pour venir en aide à son père profondément affecté par la perte. Elle ajoutera que toutes ses relations amoureuses ont jusqu'ici été vécues comme autant de menaces, jusqu'à risquer de provoquer un sentiment d'effondrement. C'est à l'issue de cette période que je lui propose de s'allonger et d'intensifier le rythme des séances.

Je m'arrêterai ici sur quelques extraits d'une séance où Brigitte, dans une grande tension, et tout en évoquant l'aménagement de son nouvel appartement, me dit : « Je n'ai pas d'image de lit conjugal agréable... (sous-entendu : liée à la rencontre amoureuse). Ce que je vois c'est un lit de souffrance où ma mère alitée recevait ses perfusions. Mon père, après la mort de ma mère, a fait de

sa chambre un bureau, encombré de papiers, du téléphone et en plus il y avait des tapis, c'est monstrueux ! » Mot qui sonne étrangement à mes oreilles et me fait reprendre : « Monstrueux ? » - « Oui, j'ai horreur des tapis. C'est fait pour assourdir les bruits ! »

Retour sur la scène primitive

Je me suis parfois demandée ce qui m'avait fait relever, ou plus exactement décider de relever ce mot : « monstrueux »... Même si sur le moment Brigitte ne s'en saisit pas davantage, la puissance du mot a laissé en moi une impression suffisamment indélébile pour que je ne puisse être tentée d'en minimiser le poids. En soulignant cet adjectif, je suis alors obligée d'entendre les bruits *assourdissants* des ébats amoureux dans la chambre parentale. Je note, de même, que le lit dans lequel la mère est morte sera celui dans lequel le père va coucher avec sa seconde femme, et la façon dont elle en parle tendrait à suggérer qu'avant cette mort, le père n'aurait jamais couché dans ce lit avec sa première femme, la mère de Brigitte. Or, bien des mois plus tard, elle reconnaîtra que le bruit qu'elle faisait, à quatre/cinq ans, en frappant contre la porte, était tel qu'il avait fini par entraîner des plaintes de voisins.

Tout ce qui vient se cristalliser autour de ce qui se passe derrière la porte de la chambre parentale permet ainsi de stigmatiser la scène primitive qu'elle avait soigneusement tenue à l'écart durant les deux premières années de la cure. Tous les sentiments de rage, de fureur typiques de la perversion polymorphe du *petit d'homme* étaient ici réunis : « Je frappais si fort que je faisais des trous dans la porte. Je ne ménageais ni mes forces, ni ma colère. »

La vigueur et l'insistance de ces propos tout au long de la cure, m'ont bel et bien obligée à entendre ce qu'il en était de cette question du primitif, et pour elle, et pour moi. J'ajouterai à ce nouage contre-transférentiel l'évidence de la dimension inconsciente de mon investissement affectif, qui contribuait à la perpétuation d'un certain asservissement névrotique dont il fallut s'affranchir afin de laisser se développer progressivement l'espoir réaliste d'une « guérison » de la patiente.

Quelques mois plus tard, elle rencontre un homme marié, avec lequel elle nouera une liaison amoureuse suffisamment forte pour provoquer en elle des bouleversements que l'analyse lui permet d'élucider. Le signifiant « homme marié », en l'aidant à délier tous les fils de son écheveau oedipien, va lui faire toucher du doigt toute la dimension

ambivalente du rapport à sa mère. À partir de références largement empruntées à la Bible, et dans une tonalité saint-sulpicienne (car très imprégnée d'une culture religieuse qui tendra à s'estomper), elle va se remémorer cette enfant qui tambourine à la porte de la chambre des parents qui font, lui disaient-ils, "la sieste"... Alors que j'avais longtemps buté sur l'absence de souvenirs concernant la mère, comme si tout ce qui se trouvait en deçà de sa mort était voué à l'oubli, je l'entends me dire ce qui restait jusqu'alors pénible à penser, ouvrant la voie à une série inconsciente qui fut un des moments clé de la cure.

Par les détours bibliques⁹ que j'ai indiqués, elle en vient à se demander si comme Salomé, fille d'Hérodiade, elle n'aurait pas aimé, elle aussi, réclamer la tête de Jean Baptiste.

Reste à savoir ce que cette demande représente exactement. Dans l'après-coup du récit, il devint évident que cette tête représentait bien, à un premier niveau de lecture, celle de la mère dont il faudrait se venger pour en avoir été abandonnée. Mais aussi, à un second niveau d'interprétation, ce sacrifice demandé par Salomé ouvrait implicitement la voie au fantasme œdipien de séduction. « Aurais-je aussi aimé pouvoir dire à mon père que je voulais la tête de ma mère, pour en être débarrassée une bonne fois pour toutes ? » Nous voici donc ramenés à la souffrance de l'hystérique aux prises avec de puissants fantasmes de séduction, tels que ceux décrits par Freud dans ses *Études sur l'hystérie*, fantasmes qui hors du champ de l'analyse, risqueraient de concourir à l'impossibilité pour le sujet de liquider son complexe d'Œdipe et d'éviter l'angoisse de castration.

Avec ses évocations persistantes d'une mère mourante, rivée à son lit autour duquel se succédaient médecins, infirmières, parents et amis, j'avais fini par penser jusque-là que pour Brigitte sa mère avait été, de tout temps, mourante.

Et derrière sa grande loquacité, ne cherchait-elle pas à me réduire au silence ? D'ailleurs, ceci se traduisait bien souvent par une réelle difficulté pour moi de faire la morte. J'avais tendance à vouloir lui faire entendre à quel point j'étais vivante, en intervenant parfois bien inutilement, comme si je voulais revendiquer un écart dans le transfert qui viendrait soulager en quelque sorte mon angoisse. Pourtant, accepter dans le transfert d'être la mère morte, pour mieux laisser se déployer les rancœurs accumulées à son égard, telle était la perspective que je voyais peu à peu se dessiner. Ainsi, je comprenais de mieux en mieux la signification de cette mise au tombeau que l'absence de souvenir traduisait et qui, à mesure que le processus analytique et l'introjection s'accomplissaient, permettait à sa mère fantasmatique de revenir à la vie. Ce que nous ramènent les coups infligés à la porte, c'est le corps libidinalisé, érotisé de la mère. Une mère vivante que dans le cours de l'analyse, par le truchement de petits films visionnés dans sa famille, elle finira par retrouver : faisant du vélo le long de la plage, jouant à lui acheter des coquillages, dévalant les dunes en courant après elle et son frère, ou s'élançant à skis sur les pistes. Avec ces souvenirs d'une mère qui avant de mourir était bel et bien vivante, Brigitte va aussi retrouver ses interrogations concernant le décès : « serait-elle morte à cause de moi ? Ma naissance aurait-elle pu précipiter sa maladie ? » C'est au fil de ces questions qu'apparaîtra tout le cortège des vœux de mort inconscients proférés à l'époque des coups de pieds dans la porte. C'est aussi à ce moment-là que le corps, en tant que lien plus archaïque à la mère, se présente comme le lieu même de sa souffrance. « J'étais comme une petite vieille toute ridée à la naissance, j'étais très laide bébé... » Sa *peau-carapace* est alors décrite à la fois comme un obstacle au contact, mais aussi comme l'occasion de susciter, chez une mère soupçonnée d'indifférence, les soins répétés à *la petite fille à la peau de crocodile*. Et ces évocations m'ont permis d'entendre quelque chose de plus authentique, de moins fabriqué, que ce qui tissait parfois l'ordinaire des séances. Comme si cette peau, dont elle était elle-même captive, permettait d'ériger les murs d'une forteresse où, en son for intérieur, se tiendrait soigneusement celé un objet à jamais enfoui.

Revenons un instant sur ce chiffre *quatre* du lapsus de la première séance, que j'avais d'ailleurs souligné et qu'elle reconnut comme étant en effet la marque d'un attachement à sa mère morte, plus profond qu'elle ne le pensait en réalité.

⁹ « Hérode avait fait arrêter, enchaîner et emprisonner Jean, à cause d'Hérodiade, la femme de Philippe son frère. Car Jean lui disait : 'Il ne t'est pas permis de l'avoir'. Il avait même voulu le tuer, mais avait craint la foule, parce qu'on le tenait pour un prophète. Or, comme Hérode célébrait son anniversaire de naissance, la fille d'Hérodiade dansa en public et plut à Hérode au point qu'il s'engagea par serment à lui donner ce qu'elle demanderait. Manipulée par sa mère, elle lui dit : 'Donne-moi ici, sur un plat, la tête de Jean le Baptiste'... Sa tête fut apportée sur un plat et donnée à la jeune fille, qui la porta à sa mère ». *L'Évangile selon Saint Mathieu*, XIV, 3-10. (J'ajoute à cet épisode, pour une meilleure compréhension de la référence, qu'Hérodiade avait eu une liaison avec son oncle et beau-frère, ce qui scandalisa les Juifs. Cette dénonciation publique de l'inceste valut à Jean-Baptiste cette fin tragique, car il est dans L'Évangile celui qui dit la Loi et nomme l'interdit de l'inceste.)

Avec ce chiffre surnuméraire de la configuration familiale au lendemain de la mort de la mère, c'est cette réalité actuelle que Brigitte refuse encore qui s'exprime là. Par ce lapsus elle traduit aussi la précieuse déposition du corps mort de la mère dans son inconscient. C'est elle-même qui nommera ce lieu « la crypte », comme si durant toutes ces années de cure, elle avait tourné, cherché le chemin qui la mènerait jusqu'à la tombe où gît le problème refoulé. Les travaux de M. Torok et N. Abraham concernant la maladie du deuil sont ici des plus éclairants. L'absence réelle de souvenirs chez Brigitte traduit bien ce refoulement qui, non seulement sépare, mais aussi conserve dans l'inconscient « ce que le Moi ne saurait figurer que comme un cadavre exquis, gisant quelque part en lui et dont il n'aura cessé de rechercher la trace dans l'espoir de le faire revivre un jour »¹⁰. Mais ceci ne peut s'entendre que si l'on s'arrête un instant sur le rôle que jouait l'objet, ici la mère, au moment de la perte. Rappelons à ce propos que la mère était à la fois vénérée comme une icône et enviée, même mourante, car au centre de toutes les préoccupations. C'est donc dans une rivalité œdipienne à tonalité profondément mélancolique que s'exprime la plainte douloureuse de Brigitte. Dans *Deuil et mélancolie*, Freud nous rappelle que son choix du mot allemand : *Anklage*, terme juridique signifiant : plainte portée contre quelqu'un, mise en accusation, grief, met en évidence toute l'ambiguïté, l'ambivalence dont il est porteur. Si je voulais mener mon raisonnement à son terme, je dirais que mon évitement du transfert trouve ici sa source. Peut-être a-t-il été longtemps difficile pour moi d'occuper cette place transférentielle dans laquelle la patiente m'avait inscrite, où haine et amour se côtoient intimement.

Retrouver dans le transfert un moment de volupté illégitime ?

L'ambivalence au cœur même du lien s'alimente aux mêmes sources que le deuil qui ne peut s'accomplir. C'est ainsi que dans sa confrontation à la mort réelle de sa mère, Brigitte, dans le *hic et nunc* du transfert, s'est retrouvée face au « souvenir enfoui d'un moment de volupté illégitime »¹¹ précieusement refoulé afin de conserver ce cadavre exquis. Reste à savoir si ce cadavre n'est rien d'autre que la dépouille de la mère, ou bien s'il lui permet, dans le

silence absolu de la crypte, de retrouver les traces d'une jouissance interdite qui est, tout à la fois, jouissance libidinale et jouissance enfin du corps mort de la mère que l'on peut éventuellement profaner, comme le suggère si bien Proust dans un bref passage de son grand livre, tentation dont il entend ou prétend se détourner : « Mais laissons ici ce qui mériterait un chapitre à part : les mères profanées. »¹² En tout cas, il me fallut bien remarquer qu'à chacune de ses arrivées en séance, j'avais vraiment la sensation de son plaisir à me retrouver, à me voir, dans l'espace même de la cure, lequel risquait à son tour de se trouver lui-même encrypté. Jean-Claude Lavie n'écrivait-il pas : *L'Amour est un crime parfait ?*¹³ Si cet ouvrage fut un véritable point d'appui pour penser cliniquement, mais aussi personnellement, ce qui restait impensable et pour elle, et pour moi, c'est bien parce qu'il me permit de penser à quel point cette scène primitive dérange, tout autant qu'elle éclaire.

C'est dans le vif de l'expérience que j'ai pu saisir que si la résistance de la patiente existait bel et bien, c'est qu'elle se nouait inconsciemment à la mienne. Derrière cette réticence à entendre ce qu'il se passait derrière la porte de la chambre, se cachait le désir d'éviter la sexualité des parents, singulièrement celle de la mère, bien sûr. La plupart de mes réactions à ce transfert ont surtout été motivées inconsciemment, dans un premier temps, par le désir de survivre à cette figure morte, d'intervenir pour me maintenir en vie.

Mais ensuite, dans ces moments où la dissymétrie pouvait enfin se déployer, favorisant le surgissement de l'inconscient, j'ai pu observer que, plus sa mère fantasmatique revenait à la vie dans ses souvenirs, plus s'imposait à moi tout naturellement la décision de pouvoir « faire le mort ». Un balancement dialectique s'instaurait, qui du même coup lui permettait réellement de faire son deuil et de déposer, grâce au cadre même de l'analyse, le corps mort de la mère auquel elle était identifiée, tout en investissant peu à peu libidinalement son propre corps.

Certaines périodes de l'analyse furent marquées par des reprises défensives, voire régressives qu'il fallait se contenter d'accompagner et qui souvent témoignaient d'un retour à l'archaïque par le biais d'évocations concernant le corps,

10 N. Abraham et M. Torok, *L'écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 1987, p. 242.

11 Ibid.

12 M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, Tome 3, *Sodome et Gomorrhe II*, Paris, Gallimard, (Bibliothèque de la Pléiade), 1988. (cf. « Mais laissons ici ce qui mériterait un chapitre à part : les mères profanées. »)

13 J.-C. Lavie, *L'amour est un crime parfait*, Paris, Gallimard, 1997.

la peau, et par la découverte de l'indifférence et de la dépression maternelles au cours de la maladie. À cette époque, elle se mit à élaborer sa « théorie » concernant la mort de sa mère : « J'ai pensé petite fille que mon père était à l'origine de sa maladie. Comme si dans un conte maléfique, l'homme, mon père, viendrait pour empoisonner la femme, ma mère ? » Elle ajoutera que sa mère continuerait alors « de vivre, mais d'une vie transfigurée, purifiée, immaculée... » et de me confier que : « c'est avec cette mère-là que je suis restée en lien ». Cette vision du décès de la mère, tout en traduisant la perception angoissée de la scène primitive, met alors en scène une dialectique contrastée de la chasteté maternelle s'ouvrant sur la limpidité d'un ciel immaculé, et de l'obscurité de la chambre parentale, du silence de la crypte et du tapage des ébats amoureux. La crypte devient ainsi la caisse de résonance des bruits que Brigitte veut occulter, voie sur laquelle une obscure intuition m'avait conduite à décider de relever l'adjectif « monstrueux ». C'est sur cette trace-là que la décision est venue révéler toute sa part inconsciente permettant à « *la vivacité de l'infantile du sexuel* »¹⁴ de se faire entendre. Mais cette projection idéalisée, d'une mère restée vierge, traduit la conception archaïque de l'enfant s'imaginant sa mère « avant le sexe », uni à elle et par parthénogenèse engendré par elle. En laissant se déployer ces mouvements, j'ai alors pu traverser avec elle des moments de négativité qui ont mobilisé le transfert, à interpréter comme moments de décision à prendre, pour qu'à son tour elle s'en saisisse et puisse se séparer de l'objet à travers moi, pour me quitter. Les rêves furent nombreux dans cette cure et, bien souvent, soit référencés à la mère, soit à moi-même, ou encore à d'autres figures féminines avec lesquelles elle entrait de plus en plus clairement en rivalité. Parmi ceux-ci il en est un qui dit bien toute la violence de la crainte de la séparation, « c'est un rêve que je voulais oublier », dit-elle : « Je suis poursuivie par une femme et un homme. Cette femme est une furie, grande, avec de longs cheveux. Je me débats et veux leur échapper. J'active alors toute mon imagination et décide de les jeter, de les dissoudre dans une cuvette de WC. » Outre la vengeance œdipienne s'exprimant de façon scatologique, la perversion polymorphe s'y déploie avec détermination, et ce rêve lui permettra de dire que ce couple a fait alliance pour lui nuire. Plusieurs séances seront

consacrées au mot *alliance*, car quelques mois auparavant le père lui avait offert l'alliance portée par la mère et dont elle tenait à *faire transformer la monture*. S'interroger sur la nature de cette transformation et la polysémie du mot *monture* n'empêche pas de remarquer que selon ses modalités défensives, il reste encore préférable, au moment du rêve, de faire disparaître l'objet plutôt que de reconnaître que l'on puisse s'en sentir abandonnée, voire castrée. Les interruptions de séances lors des vacances ont souvent été vécues comme la répétition de précipités de deuil. J'ai à cet égard longtemps cherché à esquiver le transfert contenu dans ces moments, jusqu'à me rendre compte que, quoique j'en dise, celui-ci m'attrapait là où je ne m'y attendais pas, pour constater, dans l'après-coup, que le jour où elle vint me trouver pour la première fois, coïncidait avec la date de l'anniversaire de ma fille. Puis, j'ai également remarqué que les notes prises au long de ces six années, s'étaient accumulées dans 15 cahiers, chiffre qui correspondait exactement à l'âge de ma fille à cette époque. Ce qui pourrait passer pour anecdotique mérite cependant d'être mentionné afin que nous portions notre attention sur ces indices précieux, apparemment anodins, qui en tout cas ne retiennent pas consciemment notre attention, non pour vouloir les maîtriser mais parce qu'ils engagent et l'analyste, et sa technique.

« L'analyse n'est pas une partie de plaisir ! »

Cette phrase qui au début de la cure m'échappa lorsqu'elle voulut mettre à mal le cadre en ne réglant pas une séance qu'elle avait manquée, Brigitte me l'a rappelée un an avant la fin de la cure alors qu'elle même tentait d'échapper au plaisir de vivre une relation amoureuse qui, bien que difficile à ses débuts du fait de sa crainte fantasmatique de voir se répéter l'abandon maternel, n'a cessé d'évoluer de manière heureuse, en relation avec l'évolution même de la cure. Cette même phrase, reprenant celle que ma première analyste avait énoncée (alors que de façon extrêmement défensive, je passais du temps dans mes séances à rire), fixait en quelque sorte le programme, non seulement de la cure, mais de la vie. Brigitte s'en était saisie pour nourrir ses résistances. Comme si l'occasion de retourner régressivement à une sorte de passivité originariaire était trop belle.

Elle dira : « J'y ai retrouvé l'idée de sacrifice, j'ai saisi la perche que vous me tendiez pour me prendre au piège de l'analyse, de l'analyste. » Et d'ajouter que : « La vie est trop

14 P. Fédida, 2001, « Le passé d'un vu – la castration instauratrice », *Les divisions de l'être*, Paris, In Press, n° 4, automne 2001, p. 15.

sérieuse pour en faire un jeu... ! » Pourtant elle associera à cette déclaration défensive les parties de tennis de la mère qui, elle, vraisemblablement, aimait jouer avant de tomber malade. À cet égard, je me suis entendue lui dire que je me demandais si j'avais eu raison d'énoncer cette phrase, qui dupliquait, me reprochais-je, celle de ma première analyste. Cette interrogation me concernant à la fois hic et nunc dans l'actualité de cette cure, mais aussi dans ce qui s'était joué pour moi dans ma première analyse, se remettait en perspective et eut un effet d'interprétation. Ce qui se joue dans les cures que nous menons avec nos patients reflète aussi, nous le savons, toute notre histoire analytique. Il s'y joue et s'y rejoue ce qui souvent n'avait pas été suffisamment analysé. Ce qui fait retour peut parfois prendre la dimension d'un passage à l'acte qui, s'il ne retient pas notre attention, s'il ne provoque pas, notamment pour nous-mêmes, notre interprétation, peut avoir des conséquences fâcheuses. Ce serait là un des autres destins de la décision et du travail de perlaboration qu'elle implique nécessairement.

Analuein¹⁵

Précipiter la fin de l'analyse ou la laisser arriver à son terme ? La fin se joue-t-elle comme le reste de la cure ? En un moment conclusif, la décision à prendre quant à ce qui définit la fin d'une cure, que nous espérons toujours voir s'imposer d'elle-même, conduit aussi l'analyste à réexaminer sa propre capacité à supporter d'être, en quelque sorte, « castré » de son patient. Et pour reprendre cette assertion de Fédida : « *Si la parole n'a pas froid aux yeux pour dire ce qu'elle pense, elle peut en venir à méconnaître l'obstacle qui n'est autre que la résistance du sujet à entendre* »¹⁶. Même si la fin d'une cure n'exclut en rien la continuation d'un processus analytique qui a, quant à lui, un avenir plus large, pour Brigitte la perspective de cette fin ne pouvait, sans surprise pour moi, que résonner douloureusement. C'est alors qu'elle fut obligée de remarquer qu'elle n'avait jamais été malade depuis la mort de sa mère. Cette déchirure avait provoqué une stupeur immense venue alimenter une sorte de peur rétrospective. Pourtant les dernières séances furent ponctuées de petites décompensations somatiques sans

gravité, sortes d'assauts du soma qui n'étaient plus vécus de manière catastrophique. Elle devenait progressivement capable de *faire l'épreuve de la chose redoutée*¹⁷. Le dénouement qui s'annonçait peu à peu fit réapparaître en un mouvement certes cathartique, mais résolutif, tout ce qui dans le corps était resté en attente de traduction, *des lambeaux de temporalité gelée*,¹⁸ zones restées trop longtemps muettes, qui avaient laissé Brigitte comme une enfant traumatisée, dans l'impossibilité presque absolue de penser ce qui se passait dans son corps. Un dénouement paradoxal permit cette séparation alors même que physiquement je ne l'avais jamais vue aussi mal en point. Pourtant, peu de temps avant, elle pouvait encore dire : « Ma façon de concevoir la fin de l'analyse, ou bien aussi les interruptions, reflète ce que j'ai vécu avec ma mère : s'il n'y a plus de séances, c'est que je suis mauvaise, s'il n'y a plus de lait, c'est que j'ai rendu la vache mauvaise... » Dans cette version quelque peu mélancolique, c'est-à-dire profondément ambivalente, où la fin de l'analyse se confondrait avec la mort de la mère appelée de ses vœux d'enfant, elle ajoutera : « Interrompre les séances c'est comme retirer un enfant à sa mère. Je me sens punie aujourd'hui, comme il y a 20 ans ! », puis « En tout cas, ce genre de relation se joue à deux, c'est comme au tennis, mais moi les balles que je renvoie sont des balles archaïques, des boulets, je joue mais à des jeux de guerre ! » Tout en réouvrant la question sur l'agressivité clairement dirigée vers la mère à travers moi, Brigitte cherche encore le coupable. Est-elle cette coupable, ou était-ce son père, lui le grand contaminateur de la mère ? En reconnaissant que cette façon de vouloir expliquer le monde lui permet de continuer à faire jouer, dans son scénario, les différents personnages de son histoire, elle rend concevable l'idée même de la mort. Est-ce à dire que dans ce dénouement, agressivité et castration ont ici trouvé ensemble et dans le transfert leur point de résolution, autre figure de la décision ?

Faire appel à la « Sorcière métapsychologie » !

« *Notre effort thérapeutique oscille constamment pendant le traitement entre un petit fragment d'analyse du ça et un petit fragment d'analyse du moi... Cela aboutit au résultat*

15 Homère employait le terme *analuein* pour désigner l'action sans cesse reprise chaque nuit par Pénélope dénouant les fils de sa tapisserie. L'analyse trouve ici son fondement étymologique qui nous mène à délier, dénouer, dissoudre les pièges illusoire des mécaniques symptomatiques dans lesquels patient et analyste peuvent se trouver pris.

16 P. Fédida, 2001, « Le passé d'un vu – la castration instauratrice », *Les divisions de l'être*, Paris, in Press, n° 4, automne 2001, p. 19.

17 D. W. Winnicott, *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, 1989, traduit de l'anglais, *Psycho-Analytic Explorations* par J. Kalmanovitch et M. Gribinski, Paris, Gallimard, 2000, p. 211.

18 F. Davoine, J-M. Gaudillière, *Histoire et trauma, La folie des guerres*, Paris, Stock, 2006.

que la guérison elle-même est traitée par le moi comme un nouveau danger. »¹⁹

Tourner autour de ce qui se mobilise dans cette période finale d'une analyse peut nous permettre de réfléchir à ce que Freud appelait le « *domptage* » de la pulsion, précisant ainsi la nature de « *la résolution durable d'une exigence pulsionnelle* » comme devant déboucher sur le fait qu'elle soit « *totale et intégrée dans l'harmonie du moi, ... accessible à toutes les influences exercées par les autres tendances dans le moi, qu'elle ne... (suive) plus ses propres voies vers la satisfaction.* »²⁰ Sur le « comment y parvenir ? » Freud reconnaît la difficulté à répondre à une telle question, si ce n'est en faisant appel à la « *sorcière métapsychologie* »²¹ ! Parvenir à ne pas trop focaliser notre attention et ne pas fermer les yeux sur le degré d'inachèvement de certains résultats thérapeutiques n'est pas chose facile, il faut d'ailleurs se dire aussi que les modifications observées peuvent n'être parfois que partielles. Pourtant, le récit et l'écriture de quelques fragments de la fin d'une cure viennent préciser les souvenirs, présenter les mouvements pulsionnels au plus près de leur réalité psychique, et restituer dans ses ajustements multiples la recherche de distance, « *mesure extrême de la différence quand on est au plus près* »²². Le mode de connaissance du psychisme que mobilise l'analyse, ne se situe pas, à mon sens, exactement du côté de l'intellect, mais plutôt du côté des processus d'identification/désidentification, de *co-pensée*²³ et « *doit être aussi pour ceux qui l'exercent une expérience vécue au sens le plus plein du terme et non en un sens limité et partiel. La profondeur d'une connaissance n'est pas indépendante de la voie par laquelle on y est arrivé.* »²⁴ Cette connaissance que nous offre le travail analytique est, nous le savons, de l'ordre de la traduction, celle des messages énigmatiques²⁵

délivrés en cours d'analyse, bordant ainsi cette expérience singulière de l'infantile dont nous devons nous affranchir et qui ne cesse de se réactualiser dans le transfert.

Même s'il ne se présente pas à visage découvert, le désir de l'analyste est sans cesse mis à l'épreuve et se voit continuellement confronté à la répétition cyclique du même, à tel point que reprenant le texte de Freud « Remémoration, répétition, perlaboration », l'analyste pourrait finir par penser, aveuglé par une confusion entre pulsion et compulsion, qu'il n'est lui-même qu'une copie²⁶. Or, si c'est le patient qui nous fait devenir analyste, dans la singularité de l'attention et de l'écoute, nous devons reconnaître à quel point il est des moments dans une cure qu'il faut savoir repérer afin de ne pas prolonger de façon mélancolique la névrose de transfert. Telle serait ici la nervure, ou plutôt l'arête sur laquelle nous tenir dans un équilibre, certes précaire, mais toujours vivant, où décider se conjugue alors avec s'affranchir.

26 P. Fédida, *Humain/Déshumain*, Pierre Fédida, la parole de l'œuvre, Paris, PUF, 2007, p. 84.

19 S. Freud, 1937, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes, 1921-1938*, Paris, PUF, 1985, p. 254.

20 Ibid., p. 240.

21 « Il faut bien que la sorcière s'en mêle ! », *Faust*, Goethe, (Première partie, scène « cuisine de sorcière », vers 2365).

22 J.-M. Gibbal, *Tambours d'eau. Journal et enquête sur un culte de possession au Mali occidental*, Paris, Ed. Le Sycomore, 1982, p. 28.

23 D. Widlöcher, « La personne du psychanalyste et les processus d'empathie et de co-pensée », *Les paradoxes de l'empathie, Philosophie, psychanalyse, sciences sociales*, in sous dir. P. Attigui, A. Cukier, Paris, Ed. du CNRS, 2011, 137-146.

24 T. Reik, 1935, *Le psychologue surpris*, Paris, Denoël, 1976, p. 105.

25 J. Laplanche, *Entre séduction et inspiration : l'homme*, « *Quadrige* », PUF, Paris, 1999.

Choisir la réalité psychique

André Beetschen

Comme le signale l'argument de cette journée, la décision n'est pas une occurrence fréquente dans le lexique freudien. Est-elle néanmoins un objet de pensée pour les psychanalystes ? En tout cas j'ai eu le sentiment parfois douloureux, dans la préparation de cet exposé, de me bagarrer avec cet objet !

De prime abord, la décision se range plutôt résolument du côté des processus ou des stratégies conscients. D'ailleurs l'approche cognitive et philosophique a proposé une « théorie de la décision », définie comme une science positive de l'action et des choix humains : « Dans une perspective normative, elle étudie les critères généraux de l'action et des choix (ou encore des évaluations précédant l'action) répondant à une exigence de rationalité... La théorie de la décision se ramifie en théorie de la décision individuelle, théorie des choix collectifs (ou « théorie du choix social ») et théorie des jeux ». ¹ Nulle mention ici, évidemment, de l'action de l'inconscient sur la décision ! Certes, on sait bien que pour le recrutement de cadres-dirigeants, la capacité de décision s'avère un critère de choix... décisif ! Mais la psychanalyse n'a peut-être pas comme projet essentiel de former des « décideurs » !

Le mot « décider » ne peut méconnaître ses racines : trancher, couper, se séparer de... pour choisir, obtenir ou aller ailleurs. La décision, outre qu'elle s'attache au présent de son effectuation, opère un franchissement : porteuse d'un jugement, d'un projet ou d'une promesse (vectrice en cela du désir), elle est prise ou à prendre, comme on prend la responsabilité d'un choix et de sa parole. En cela est-elle toujours effet, réponse et risque ?

Elle est donc - c'est là mon angle d'approche - un acte psychique, une action de pensée qui emporte un faire et qui se représente comme acte (et à ce titre, la décision est toujours menacée par le court-circuit du passage à l'acte). Cette représentation d'action soutient une

représentation-but ; on ne peut donc guère l'évaluer en restant dans une abstraction qui ne préciserait pas, dans le processus psychique qu'elle met en jeu, l'objet qu'elle vise et l'accomplissement qu'elle sert. Ni l'auteur ou l'instance qui la promeut.

L'installer dans la situation analytique, c'est tenter d'évaluer son rôle dans le conflit psychique et les processus de changement. Et constater alors combien la réalisation, l'aboutissement, l'accomplissement de la décision (qu'elle soit énoncée et clairement dite, ou qu'elle soit l'effet obscur des mouvements psychiques souterrains qui traversent et animent la cure) sont soumis à des forces et des contraintes qui en compliquent le cours... Ainsi risque-t-on d'aller trop facilement vers une opposition qui distinguerait la décision comme passage à l'acte ou soumission à l'emprise du moi de la décision porteuse de valeurs idéalisées (dépassement du doute et de l'ambivalence, arrachement, déprise, affranchissement...) jusqu'à l'identification d'un désir en première personne. Pourtant, « se décider » engage, dans les mots-mêmes que prend la forme réfléchie, l'affrontement et le dépassement d'une résistance.

Je souhaite donc faire perdre à la décision de sa majesté pour examiner ce qui la compromet, ce qui l'asservit à ce qu'elle méconnaît : autrement dit examiner la manière dont elle est soumise à la réalité psychique (ce « être soumis » est plus juste que le « choisir », trop vite décidé de mon titre !) Certes dans le déplacement qu'elle sollicite, dans la démarcation qu'elle opère, la décision semble faire un pas vers le monde réel, le monde extérieur, cette réalité dont le névrosé s'est trouvé « expulsé » écrit Freud. En cela peut-on la reconnaître comme une fonction du moi, attachée à la fonction de jugement qui décide du dehors et du dedans, au service du principe de réalité. Dans les « Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique », on lit : « À la place du refoulement, qui excluait de l'investissement, en tant que génératrices de déplaisir, une partie des représentations émergentes, vint le prononcé de jugement impartial qui

¹ E. Picavet, « Décision (théorie de la) », *Grand Dictionnaire de la philosophie*, dir. M. Blay, Larousse-CNRS Editions, 2003, p. 248-249.

avait à décider si une représentation déterminée était vraie ou fausse, c'est-à-dire était ou non en harmonie avec la réalité, et en *décidait* par la comparaison avec les traces mnésiques de la réalité »².

Pourtant, la décision ne peut pas être entièrement rangée du côté du principe de réalité car son exploration rencontre justement la complexité des différents registres de la réalité chez Freud : d'un côté la réalité du monde extérieur, réalité modifiable mais aussi réalité évitée ou reconstruite, celle qui est évoquée par exemple dans le texte « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose »³. D'un autre côté, « la réalité psychique », qui n'est aucunement la réalité intérieure ou psychologique mais l'existence psychique agissante, imparable, attaquant des représentations et fantasmes inconscients dans leur consistance de « noyau dur » ou « d'état dans l'état ». Cette réalité psychique compromet et asservit pour une part le processus de décision en lui imposant son mode de satisfaction : un accomplissement au présent, un accomplissement hallucinatoire. Décider en somme, c'est comme si c'est déjà fait ! On retrouve ici la fonction illocutoire et performative de la parole proposée par Austin : Dire c'est faire...

Ainsi en va-t-il des décisions dites et redites par les patients dans la cure : elles appartiennent au registre du fantasme, à l'activité de fantaisie. Le sujet se représente dans la scène de la décision productrice de satisfaction mais dont la répétition, pourtant, trahit la dimension inconsciente agissante. Scènes de déclaration amoureuse (demain, je lui dirai...) ou scènes de rupture avec un objet qu'on n'aime plus ou qu'on veut blesser, un objet resté pris dans les rets de l'ambivalence ou de la dépendance. Les fantasmes de séparation avec l'analyste appartiennent évidemment au même registre : érotiques ou narcissiques, adressées dans le transfert, elles figurent de façon plus ou moins déformée l'objet que l'analyste incarne.

On voit ici combien l'action imaginaire de la décision sert la satisfaction du fantasme : et que le fantasme soit toujours pour Freud une scène d'action s'entend dans le rapprochement proposé entre fantaisie inconsciente, agencement pervers et fiction délirante paranoïaque. Mais la décision maintient le refoulement de sa part

fantasmatique inconsciente : ainsi un patient répéta-t-il longtemps, dans sa parole sur le divan, la scène imaginaire d'un affrontement avec son directeur (l'analyste n'était pas loin !) où la décision de rupture, agie dans la scène fantasmatique, permettait de donner libre cours à des injures sadiques-anales. Jusqu'à ce qu'un brusque afflux de larmes, dans une séance où se lièrent le souvenir traumatique de la mort du père d'un ami d'école et le souci obsédant de la santé de l'analyste, fasse émerger une fantaisie de relation homosexuelle tendre, refoulée jusqu'ici, avec le père...

Si la décision, avec son accomplissement imaginaire, maintient la dimension « méris » de la fantaisie (elle appartient à la fois au préconscient et à l'inconscient), son apparemment à l'activité du « rêve diurne » plonge ses racines dans l'activité de jeu et d'imagination de l'enfant : prendre et décider de tel ou tel rôle dans le jeu ou construire une fantaisie de roman familial ne sont-ils pas soumis à la force de la réalité psychique ? Et dans le remaniement pubertaire, quand la résolution de se soustraire à une activité masturbatoire compulsive se heurte à l'exigence imparable de la satisfaction, la décision se met au service d'un sursaut d'activité contre l'attaque passivante de la pulsion.

La décision comme action du fantasme est l'indice-même de l'activité auto-érotique de celui-ci : on sait que cette activité, reconnue par Freud dans l'abandon de la théorie de la séduction quand il explorait la genèse des névroses, fut une véritable décision théorique. Comme pour l'hypothèse controversée des fantasmes originaires et de la pulsion de mort, une démarcation s'ouvre alors : la décision théorique est un changement d'orientation. Et quand, dans sa « XXIII^{ème} Leçon d'introduction », Freud revient sur l'impossible distinction du vrai et du faux concernant les événements infantiles vécus, il écrit : « Ces fantasmes - que le malade s'est créés - possèdent une réalité psychique, en opposition à la réalité matérielle, et nous apprenons peu à peu à comprendre que dans le monde des névroses la réalité psychique est la réalité déterminante »⁴.

On va retrouver l'agissement de cette réalité psychique (dont Daniel Widlöcher⁵ a souligné la puissance d'illusion et le mode de satisfaction dans l'accomplissement au présent, et le fondement dans ce qu'il a nommé « présentation

2 S. Freud, (1923), « Formulations sur le deux principes de l'advenir psychique », *OCF-XI*, PUF, 1998, p. 15-16.

3 S. Freud, (1924), « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », *OCF-XVII*, PUF, 1992.

4 S. Freud, (1917), « Les voies de la formation du symptôme, XXIII^{ème} Leçon d'introduction à la psychanalyse », *OCF-XIV*, PUF 2000, p. 382.

5 D. Widlöcher, « Réalité psychique et vérité historique : modèle explicatif ou descriptif ? » *Topique*, 2006/2 n°95, p. 15-25.

d'action inconsciente») dans des configurations cliniques où la décision ne se tient plus seulement dans le « royaume intermédiaire » de la fantaisie mais où elle s'installe dans le symptôme. Autrement dit où elle s'inscrit dans un conflit plus violent entre moi et ça d'une part, moi et sur-moi d'autre part.

S'agissant des symptômes, c'est évidemment ceux de la névrose de contrainte qui viennent ici au premier plan, puisque l'action de pensée propre à la décision y rencontre la pensée surinvestie et érotisée du doute névrotique. D'où l'inhibition de toute décision, dont la procrastination de *Hamlet* demeure le bel exemple : impossible, pour le prince de Danemark, de mettre à exécution la décision de meurtre d'un homme-rival qui réalise ses propres souhaits inconscients. Contre-volonté et souhait de non arrivée. Proust le dit aussi justement : « Généralement, dès qu'il avait pris une décision, la décision contraire lui paraissait à partir de ce moment comme infiniment préférable »⁶.

C'est en particulier, dans la névrose de contrainte, l'acte du meurtre paternel, la décision et la réalisation du souhait meurtrier, l'intolérable de son accomplissement, qui envahissent psyché : le fantasme s'aide alors de la toute-puissance des pensées qui menace une décision qui, ne pouvant être reprise, est sans cesse remise. Avec la menace en retour de la rétorsion, faisant entendre ce que l'acte de décision engage comme « coupure » : l'angoisse de castration accompagne ainsi la satisfaction fantasmatique. Chez ce patient paralysé dans ses choix de vie et de profession par une grave névrose de contrainte, le lien libidinal au père avait toujours été d'une extraordinaire ambivalence, au point que cette phrase de Freud lui allait parfaitement : « D'un côté, il était le plus accompli des rebelles, qui manifestement s'était à tous égards développé à l'écart des souhaits et des idéaux du père ; de l'autre, dans une strate plus profonde, il était resté le plus soumis des fils qui, après la mort de son père, dans un tendre conscience de culpabilité, se refusait la jouissance de la femme »⁷. Or cet homme présentait le symptôme compulsif de vouloir faire rire, dans un souhait de complicité où il se sentait alors comme un petit enfant tremblant et très excité, les « grands », figures impressionnantes et menaçantes qui évoquaient son père.

L'analyste en était, bien sûr ! La dimension sexuelle de l'acte se réfugia longtemps et secrètement dans cette décision répétitive, à laquelle il ne pouvait échapper... jusqu'à ce que la levée progressive d'une amnésie infantile concernant les rires entendus de sa mère avec un amant, vint réveiller une angoissante activité fantasmatique où se découvrit progressivement la position de jouissance féminine qu'abritait la contrainte de répétition. La réalisation en acte du souhait meurtrier à l'égard du père, Freud en maintient la décision d'existence depuis « Totem et tabou » (« Ils se repentirent - les fils et frères - de ce crime et décidèrent qu'il ne devait plus être répété ») jusqu'à « L'homme Moïse et la religion monothéiste ». Si je ne peux ici parcourir comme il le faudrait le trajet de cette décision théorique, je ne veux cependant pas passer sous silence l'apport de Wladimir Granoff : « La décision » conclut, en effet, son livre, *Filiations*, consacré à « L'avenir du complexe d'Œdipe ». C'est sans nul doute avec Granoff que s'est approfondi l'intérêt porté à la question de la décision, dans « l'espace de la filiation ou joue le complexe paternel ». « Décision, écrit-il, de se rendre le père, de le ré-instituer après l'avoir écarté, c'est, repris de *Totem et tabou*, le point essentiel qui trouve dans le livre sur Moïse son aboutissement. Décision de ne pas se fier au témoignage des sens... qui est aussi à la racine du fantasme »⁸. Mais l'acte de meurtre peut aussi être retourné contre soi, dans la décision parfois longuement mûrie et maintenue dans une jouissance secrète, du suicide mélancolique. Moins tragiquement, le front de la guerre entre le moi et un sur-moi cruel habité par les pulsions de destruction va laisser le champ libre aux effets néfastes ou catastrophiques de décisions qui échappent dans leur détermination inconsciente, à toute saisie consciente. Ainsi en est-il de la répétition de conduites masochistes, telle celle du *Roi Lear* dont la décision de renoncement au pouvoir conduit à la catastrophe tellement ce qui la détermine secrètement est l'exorbitante demande d'amour que le vieux roi adresse à ses filles... La souffrance infligée par la cruauté du sur-moi semble alors liée à cette soumission du moi à des décisions qui apparaissent comme autant d'arrêts de justice prononcés par un juge cruel et inatteignable : avec la culpabilité méconnue de la réaction thérapeutique négative, c'est même une visée d'extinction pulsionnelle que paraît poursuivre l'exécuteur sur-moïque.

⁶ M. Proust, *Jean Santeuil*, in « Décision », *Le grand Robert de la langue française*, Le Robert, 2001, p. 1044.

⁷ S. Freud, (1923), « De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité », *OCF-XVI*, PUF 1991, p. 92.

⁸ W. Granoff, *Filiations - L'avenir du complexe d'Œdipe*, Ed. de Minuit, 1975, p. 518-549.

Cette jeune femme était assaillie d'attaques extrêmement cruelles dans sa créativité d'enseignante-universitaire. Alors qu'elle prenait un grand plaisir à lire, que sa curiosité était en éveil pour tout ce que pouvait lui offrir à explorer la réalité du monde, écrire en son nom, rédiger un mémoire, lui étaient une torture. Une paralysie s'emparait d'elle, brouillait sa pensée... et surtout elle était absolument contrainte de « payer sa dette » à ceux qui l'avaient précédé. À son père d'abord, à ses maîtres ensuite. Une dette impitoyable... qui se révéla associée, dans l'aveu douloureux qu'elle en fit dans la cure, à un plagiat scolaire qui, dénoncé par son maître d'école à son père, avait convaincu la petite fille qu'elle avait perdu l'amour de celui-ci. Mais cela restait toutefois à un niveau assez superficiel des pensées de la patiente. À l'écoute d'une nouvelle épreuve d'écriture traversée, où se figuraient des images de rires sadiques, il me vint la fantaisie d'un couple parental infernal qui sadisait en ricanant leur fille. Au plus fort de la paralysie d'écriture, des rêves nouveaux et très angoissants surgirent : dans un chalet d'enfance, où elle passa souvent des vacances avec sa mère et son jeune frère, celui-ci perdait sa tête qui roulait dans un précipice (elle entendit dans le mot ce qui fut pour elle une énurésie infantine honteuse et trop longue). Mais « perdre la tête », c'était ce qu'elle vivait dans ce moment de terrible impuissance... et c'était ce qui serait arrivé si, comme elle l'avait furtivement pensé, elle avait poussé son frère du balcon. Peut-être l'avait-elle d'ailleurs fait... ce qui aurait rendu folle sa mère. La nuit suivante, un autre rêve, très violent : c'est la guerre civile, ou la Saint-Barthélemy... Obscurs combats sanguinaires dans la nuit ; les corps s'entassaient et des femmes blessées pleurent leurs enfants morts... La séance est lourde d'une angoisse qui étreint. La patiente dit simplement : « ma mère était protestante » : je pense silencieusement pour la première fois dans cette analyse si vouée au père, et jusque là si épargnée par les représentations violentes (c'est l'agissement « sanglant » du sur-moi qui en tenait lieu) à un fantasme de meurtre de la mère. Quelque temps après, la patiente me dit qu'elle a l'intention de finir son analyse, qu'elle en a pris la décision. Cette pensée lui est venue avec le constat que ses difficultés d'écriture se sont éloignées ; mais avec la décision lui est venu un nouveau rêve : « elle est un bébé emmaillotté sur mon divan, puis elle glisse sur la neige et il fait froid. Elle n'a pas de bras, elle est comme un moineau, mais pourtant elle se débrouille toute seule ».

Même si j'ai alors la conviction d'être la mère qui ne soutient pas (après qu'elle ait été mise à mort, peut-être) le « moi-no », je décide de ne rien dire qui vienne contester ce « je me débrouille » accompagnant la décision d'arrêter. À la toute fin de l'analyse viendra un autre rêve : « mon père en imperméable, tout mouillé... Waterman en somme ». Avec une soudaine surprise associative : « Je rêvais enfant d'avoir le stylo Waterman de mon père ; c'est ma mère qui lui avait offert ». La découverte de l'objet phallique convoité dans la rivalité avec la mère révélera aux attaques sur-moïques leur fondement œdipien.

Cette courte séquence pose plusieurs questions, que je propose à la discussion : comment penser la survenue d'un matériel qui semble soudain décisif sinon en invoquant une disposition actuelle et pourtant méconnue du transfert, disposition reconstruite dans l'après-coup que propose le rêve ? Comment la décision de fin de cure s'est-elle nouée avec la soudaine intensification des pensées de transfert ? Comment la réserve interprétative (vécue ici dans une vive angoisse du contre-transfert) est-elle provoquée par la figuration régressive et inédite d'un moi déséparé sans doute par la décision de fin d'analyse ? On sait que dans une autre configuration du transfert, Freud décida la fin de l'interminable analyse de l'Homme aux loups : « Dans cette situation, je recourus au moyen héroïque de la fixation d'un terme ».

Comment examiner les décisions prises par l'analyste dans le déroulement ou la fin d'une cure ? Le risque serait ici d'énoncer des généralités même si elles définissent « l'acte analytique » : prescriptions « négatives » qui soutiennent l'instauration et le maintien de la situation analytique comme « site de l'étranger » (selon le mot si juste de Pierre Fedida), construction de la scène inconsciente, devinement du transfert. S'agissant de l'interprétation, il est discutable de penser qu'elle résulterait d'une « décision » : l'interprétation, en effet, surgit de l'écoute associative « également suspendue » et c'est ainsi qu'elle provoque son effet de déliaison ; c'est plutôt sa retenue, le refusement du trop vite auquel se tient l'analyste, qui font l'objet d'une décision qui s'avère alors ralentissement de l'excitation de l'écoute dans le contre-transfert. La construction, quant à elle, se rattacherait d'avantage à la décision, notamment quand elle attend pour être dite « le moment approprié » du rapprochement des deux scènes de l'analysant et de l'analyste. Ce moment, écrit Freud, où entre patient et

analyste, « notre savoir est devenu le sien », et qui entraîne alors la « conviction ».⁹ Dès lors, et vis-à-vis de la vérité historique, le « tenir pour vrai », qui s'apparente au jugement concernant « la réalité psychique », peut-il appartenir au champ de la décision ? On voit en tout cas combien admission, décision et conviction ont ici partie liée. Plutôt que de me lancer une description de la technique, je veux dire la conviction qui oriente et soutient mon action d'analyste. Elle est fondée, en particulier, sur ces derniers textes de Freud, dont l'ampleur, la densité et la difficulté aussi, ne cessent de faire travailler : « Constructions dans l'analyse », « Abrégé de psychanalyse », et « L'analyse finie et l'analyse infinie », dont je retiens la phrase connue : « Pendant le traitement, notre effort thérapeutique oscille constamment, comme un pendule, d'un petit morceau d'analyse du ça à un petit morceau d'analyse du moi. Dans l'un des cas, nous voulons rendre conscient quelque chose du ça, dans l'autre corriger quelque chose dans le moi ».¹⁰ C'est sur « ce morceau d'analyse du moi » que je souhaite terminer cette approche de la décision. Car si celle-ci définit précisément une fonction du moi, celle qui « décide si la tentative pour arriver à la satisfaction doit être exécutée ou différée ou si la revendication de la pulsion ne doit pas être réprimée comme dangereuse »¹¹, comment cette fonction va se trouver acquise dans le développement psychique, et dans la cure qui en reprend les aléas ? Longtemps se pencher sur le moi et ses fonctions a eu mauvaise presse, puisque l'instance se voyait réduite à l'instance imaginaire, au leurre que lui avait assigné Lacan en dénonçant féroce son empire totalitaire. Il est vrai que si le moi est le lieu de l'angoisse et l'instigateur du refoulement, son investissement narcissique manifeste (la liaison d'Eros) risque de faire méconnaître le sexuel infantile délié, enclavé pourtant dans l'instance avec le « moi inconscient ». Car le moi est multiple, et clivable. Et ce qui nous retient aujourd'hui est la nécessité d'analyser ses relations de dépendance, ou le tombeau qu'il construit dans la mélancolie (précieux sont les travaux là-dessus de Jean-Claude Rolland et Catherine Chabert), bref les modes singuliers de liens qu'il établit avec le ça, le sur-moi

et le monde extérieur. C'est avec l'analyse du moi que la destructivité trouve à s'éclairer, puisque dans psyché, seul le moi est mortel.

Surtout, la question de la régression dans la cure - et des décisions que l'on prend par rapport à son maniement dans le transfert, avec les angoisses qu'elle installe - ne peut s'envisager hors de la participation qu'y prend le moi. Winnicott a été l'éclaireur précieux des angoisses primitives, agoniques, folles ayant touché le moi dans son développement : « Avec l'extension de la théorie psychanalytique, écrit-il, en remontant le cours du développement et avec le nouveau travail sur la psychologie de moi et sur le stade de la dépendance absolue du nourrisson par rapport à la mère, etc., nous avons abordé un thème nouveau »¹². L'objet transitionnel : aucune décision n'est possible (dehors-dedans) sur son origine. Il faut en soutenir le paradoxe.

Décision, donc, d'accompagner le moi dans ses failles : qu'est-ce en effet que l'entreprise analytique sinon l'espoir pour qui s'y engage que l'angoisse y sera entendue, accueillie, explorée ? Dans un article ancien, mais qui avait marqué mes premiers pas d'analyste, Georges Favez parlait de « rendez-vous avec l'angoisse ». Le travail avec le moi, de ce point de vue, n'est pas le renforcement de son armature, ou de ses identifications. Il vise d'avantage l'assouplissement et la porosité acquise de ses limites, à la condition de l'imagination, dans l'écoute analytique, des formes de la régression chez le patient. Alors la décision qui sépare et fait rupture est suspendue pour un indécidable, une « séparation imparfaite » ou un « trouble de la réalité » selon les mots de Michel Gribinski. L'approche analytique du moi, peut-être est-ce un texte comme « L'inquiétant » - *das Unheimliche* - qui l'évoque avec le plus de justesse : au prix de l'angoisse (la rencontre de l'effroyable) l'expérience faite de l'incertaine séparation dedans-dehors jusque dans les formes de la pensée, l'expérience de l'habitation inquiète du corps et du trouble de l'image de soi, de la vacillation entre animé et non animé, de la répétition énigmatique. Gardons ouvert cependant, pour la discussion au moins, le large spectre de la décision : parfois emportée et déterminée, parfois fruit longuement mûri de la perlaboration et du renoncement pulsionnel.

9 S. Freud, (1940), « La technique psychanalytique », « Abrégé de psychanalyse », OCF-XX ; PUF 2010, p. 270-271.

10 S. Freud, (1937), « L'analyse finie et l'analyse infinie », OCF-XX, PUF 2010, p. 40.

11 S. Freud, (1940), « L'appareil psychique et le monde extérieur », « Abrégé de psychanalyse », ibid, p. 295.

12 D.W. Winnicott, (1965) *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, « La crainte de la folie », « Connaissance de l'inconscient », NRF, Gallimard, 2000, p. 2019.

À la belle préface qu'il a écrite pour sa traduction des deux chefs d'œuvre de Shakespeare, *Hamlet* et *Le Roi Lear*, Yves Bonnefoy a donné le titre « Readiness, ripeness : Hamlet, Lear »¹³ en mettant en regard deux phrases : « The readiness is all », « le tout c'est d'être prêt » que Hamlet dit en prenant la décision de se battre contre Laërte, et « Ripeness is all », « l'essentiel c'est notre maturation » qu'Edgar, le fils duc de Gloucester, prononce en cherchant à sauver son père mutilé de son désir de suicide. « Je vais essayer de comprendre, écrit Yves Bonnefoy, la « disponibilité » dans Hamlet, le « mûrissement » dans *Le Roi Lear* ». D'un côté l'acte et son accomplissement fiévreux, de l'autre la nécessité du développement psychique. Un peu Freud et Winnicott, en somme : bref, l'écart de la décision.

¹³ Y. Bonnefoy, *Hamlet, Le Roi Lear, Readiness, ripeness : Hamlet, Lear*, Shakespeare W. Hamlet, Folio classique, Gallimard, 1978, p. 7-24.

Cinquante ans de l'APF

Patrick Merot

L'APF, fondée le 9 juin 1964, a cinquante ans.

Il me revient de dire quelques mots en tant que Président, avant de laisser la place aux témoignages que nous avons demandés à - acceptera-t-il que je le qualifie d'ancien -, Michel Gribinski et à - acceptera-t-elle que je la qualifie de nouvelle - Isée Bernateau.

En 2004 c'était André Beetschen qui avait pris la parole comme Président, en 1994 c'était Jean-Claude Rolland. Pas de trace dans les archives des célébrations des 20 ans et des 10 ans. Sans doute, faut-il qu'une institution atteigne un certain âge pour penser à fêter ce genre d'événement. Rappelons-nous nos débuts : nous sommes nés dans la crise. Les récits abondent sur cette période, sans d'ailleurs être parfaitement concordants :

Ce qui l'avait préparée, la première scission de la SPP, qui avait donné naissance à la Société française de psychanalyse,

Puis, dix ans après, la crise de la SFP qui échoue à se faire reconnaître par l'IPA, la *motion* des motionnaires (Lang, Smirnoff, Pontalis, Widlocher, Laplanche) rédigée par des affiliés,

Quelques temps après, le *point d'ordre* (Daniel Lagache, Georges Favez, Juliette Favez-Boutonnier et Wladimir Granoff), proposé par des titulaires,

Et finalement la création de l'Association et sa déclaration à la préfecture (Lavie, Laplanche, Widlocher).

N'imaginons pas que tout cela fut une opération tranquille. Je prendrai plutôt la description que Daniel Widlöcher fait dans son livre de mémoires qui donne une image assez forte du trouble de l'époque, quand il évoque les tous débuts de l'Association, après son acte fondateur :

Jean Laplanche planait, Pontalis se promenait, Lang était un peu à côté de la plaque, Lagache regardait tout ça de très haut. Et Juliette Favez suivait en disant « où va-t-on ? C'est extraordinaire. Que se passe-t-il ? » Granoff, ajoute Daniel Widlöcher, essayait de mettre de l'ordre dans tout ça.¹

Un an après, l'APF était officiellement association constituante de l'IPA

Eh bien « où va-t-on ? » : précisément là où nous sommes, cinquante ans après !

Mais on voit que l'affaire, quel que soit l'enthousiasme des fondateurs, n'était pas gagnée d'avance. Pour que l'APF traverse toutes ces années, il a fallu une grande énergie collective, c'est-à-dire beaucoup d'énergies individuelles. L'Institution ne vit pas toute seule. Elle a besoin de l'engagement des membres et des analystes en formation pour tenter de trouver une réponse à une exigence paradoxale : donner une institution à ce qui se refuse à l'institution, la psychanalyse. La multiplicité de ces engagements, c'est aussi le prix d'un fonctionnement démocratique, un renouvellement très fréquent de tous ceux qui sont au travail. Et les circonstances de la création de l'APF ne sont pas étrangères à cela, dans la réflexion sur la question du pouvoir : le refus de la soumission à un maître, « précisément, pour laisser la plus grande liberté possible de réflexion théorique à ses membres » comme l'a écrit Anzieu².

Il faut dire aussi que l'APF en avait particulièrement besoin, car les individualités qui la composaient étaient fortes et conscientes de leurs singularités : désaccord parfait écrivait Jean-Claude Lavie pour évoquer la relation entre lui et Wladimir Granoff, mais la formule pourrait convenir à l'ensemble du groupe des fondateurs.

Comme mes prédécesseurs je pourrais rappeler la créativité dont l'APF a fait preuve à travers les travaux de ses membres. C'est une fierté, c'est plus encore un socle sur lequel il nous faut continuer à construire.

Mais aujourd'hui je soulignerais un apport particulier de l'APF au devenir de la psychanalyse, je veux dire les réformes qui ont abouti à ce qu'on appelle maintenant de par le monde, le *modèle français*, et dont la reconnaissance comme tel par l'IPA se finalisait il y a dix ans, quand Daniel Widlöcher en était le Président : c'est bien au sein de l'APF

¹ D. Widlöcher, *Comment on devient psychanalyste et comment on le reste*, Paris, Odile Jacob, 2010, p. 62.

² D. Anzieu, *Une peau pour les pensées*, Apsygée, 1991, p. 175.

que ce modèle s'est concrétisé, formalisé, compris comme la tentative la plus aboutie pour garder à l'analyse ce qui est le plus analytique - et je dis tentative parce que ce modèle n'est pas indemne de critiques - modèle qui désormais ne cesse d'être présent dans les débats qui ont lieu dans beaucoup de sociétés de psychanalyse de par le monde. Signe des temps, nous en sommes venus à constituer officiellement les archives de l'APF : dans quelques jours, le 27 juin, nous signerons de façon solennelle le contrat de dépôt des archives de l'APF avec la Directrice des archives de France. Désormais c'est toute l'histoire de l'APF dont les traces seront sous bonne garde, sous un regard professionnel et neutre de l'archiviste, et disponible, sous des conditions strictes, au travail de mémoire des générations à venir.

Mais il nous faut aussi regarder vers l'avenir, savoir que le flambeau nous a été transmis : le temps a fait son œuvre : nous savons trop que ces dernières années nous avons vu s'éteindre beaucoup de ceux qui nous avaient fait découvrir la psychanalyse, ceux que nous avons aimé - aimer, vous savez, c'est le nom commun du transfert - et qui nous ont laissé en héritage leur œuvre. Il nous faut, à notre tour, être à l'écoute de ce qui surgit comme pensée nouvelle dans notre Institution, et permettre que la psychanalyse continue à être vivante alors même qu'elle n'a plus la position flamboyante des années d'autrefois et qu'elle est confrontée à des défis absolument considérables.

Que pour les Entretiens qui ont lieu à l'occasion de ces cinquante ans nous nous soyons donné comme programme de travail la question du genre doit être vu comme notre volonté de ne pas nous claquemurer dans une tour d'ivoire, mais d'accepter de nous laisser bousculer par les questions qui traversent notre société.

Souhaitons-nous enfin de pouvoir dans ces travaux entretenir autant de rivalités que nos fondateurs en ont rencontrées : ce serait le signe d'une belle fraternité.

Le cœur et ses raisons

Michel Gribinski

Patrick Merot et le Conseil me font un honneur aussi considérable qu'inattendu en me proposant ce discours. Je me suis posé la même question que vous : pourquoi moi, qui ai si peu les qualités requises par une institution, et pas grand goût pour la vie institutionnelle. Il m'a semblé que, sans le savoir, le Conseil avait tenu à me guérir d'une réminiscence, à guérir mon premier souvenir de l'APF - j'en dirai un mot tout à l'heure.

D'abord, en notre nom à tous, je salue avec émotion et une reconnaissance profonde Jean-Claude Lavie et Daniel Widlöcher, dont les noms figurent en tête de nos statuts qu'avec Jean Laplanche ils ont déposé à la préfecture il y a cinquante ans, le 9 juin 1964. Avec la horde fraternelle - Robert Pujol - qu'on ne voit plus depuis longtemps mais qui reste présent pour nous -, Wladimir Granoff, Victor Smirnoff, Didier Anzieu, Jean-Louis Lang, Jean Laplanche, J.-B. Pontalis, et avec une poignée d'aînés hors norme - hors de la norme analytique de l'époque -, Marianne et Daniel Lagache, Juliette Favez Boutonnier et Georges Favez, ils ont fondé l'APF - et nous avec. Annie Anzieu en était doublement - aux côtés de Didier, et en son propre nom ; et quelques années plus tard Guy Rosolato. Ils avaient du charme, ils étaient peu convenus. Je me souviens qu'à la fin d'un des entretiens de Vaucresson qui avaient lieu début juillet, après sa conférence, Rosolato avait sans prévenir sorti de son cartable et montré à la salle un T-shirt, cadeau de son fils de sept/huit ans, où était imprimé : « Cet été, à Céphalonie, mets ta phore et mets ton ymie »... Ils étaient très libres, très vifs, parfois extrêmement drôles ou, comme on dit, ils étaient *nature*. Ils ont fondé l'APF, et ils nous ont fondés avec nos idiosyncrasies, nos amours et nos zizanie, et nous avons été emportés par la passion de la psychanalyse. En parlant de zizanie et d'amours, j'ai dû oublier des noms - je suis heureux que celui de Marie Moscovici revienne dans nos échanges scientifiques ces derniers temps. Comme vous, je pense souvent, beaucoup, à ceux qui étaient bien plus idiosyncrasiques que tout le

monde : Christiane Guillemet, Pierre Fédida, Jean Losserand. Et, donc, il y a moi, sans transition : vous n' imaginez pas à quel point je suis content de faire ce discours. C'est la première fois que je fais un discours, et je compte bien en profiter. D'ailleurs je suis si content que je lui ai donné un titre. Mon discours s'appelle « Le cœur et ses raisons ». Les raisons, c'est ce qui fait battre le cœur un peu plus vite quand il s'agit de l'APF. Ce ne sont pas de vulgaires raisons, de celles qui peuvent s'empiler harmonieusement en un raisonnement intelligent, tout au contraire : ce sont des raisons secrètes et vivantes, parfois excentriques, ou contradictoires et conflictuelles, nées d'une expérience qui ne se laisse pas saisir facilement, peut-être parce que nous avons la chance d'être encore et toujours à son début, au début de cette expérience. Il s'agirait plus de *tentations*, en vérité, que de raisons causales réfléchies : les tentations du début (pour ne pas dire l'amour des commencements). Le cœur et ses tentations. La tentation - enfantine, si l'on veut, mais est-ce très grave ? - de croire que nous sommes toujours aux débuts de l'APF, peut-être parce que nous savons que les débuts sont une création de l'après-coup. Freud disait que chaque séance était à prendre comme la première et, là, c'est pareil : *C'est toujours la première fois*, chère APF, *Quand ta robe en passant me touche*.

Jean-Claude Lavie a dit, il y a peu, que l'analyse, quand il avait commencé, c'était une aventure, et qu'aujourd'hui, c'est une transmission. Le constat est imparable, mais on peut le modifier légèrement en le prolongeant : aujourd'hui, oui, l'analyse est une transmission, et cette transmission est devenue l'aventure même. L'aventure du début est passée dans la transmission.

Anna Freud en annonce quelque chose en 1968, dans sa conférence du *Freud Anniversary* intitulée « Difficultés survenant sur le chemin de la psychanalyse » : elle parle de l'aventure des débuts comme de la première étape de la transmission, c'est-à-dire sous la forme de la sélection. Et on dirait qu'elle fait le tableau de nos membres fondateurs :

Quand nous examinons les personnalités de ceux qui, par auto-sélection, constituèrent la première génération d'analystes, leurs caractéristiques ne laissent guère de doute.

Ils étaient non conformistes, ils doutaient, ils étaient de ceux que les limites imposées à la connaissance ne satisfont pas. Parmi eux il y avait des gens étranges, des rêveurs, et d'autres qui s'étaient formés à la souffrance névrotique par le biais de leur propre expérience.

Depuis que la formation psychanalytique s'est institutionnalisée, et qu'elle attire sous cette forme plus stricte des personnalités différentes, cette sorte de recrutement a complètement changé. Qui plus est, l'auto-sélection a cédé la place à un examen minutieux des candidats, qui a pour conséquence l'exclusion des personnes mentalement menacées, des excentriques, des autodidactes, de ceux qui fuient trop dans l'imaginaire, au profit de ceux qui, posés et préparés, sont des travailleurs suffisamment assidus pour ambitionner une plus grande efficacité professionnelle.

Certes. Sauf que, à l'APF, l'examen minutieux des candidats, précisément nourri par notre représentation de la transmission, porte tout aussi précisément sur leur capacité à tolérer ce qui n'est pas conforme, à douter, à ne pas se satisfaire des limites de la connaissance, à être des rêveurs étranges (vous êtes tous des rêveurs étranges...) à connaître la souffrance par eux-mêmes, et à éprouver qu'une séance peut faire se réveiller la menace mentale. C'est en ce sens que la sélection et la formation - et donc la transmission - sont analytiques à nos yeux, et que l'aventure continue aujourd'hui de se tenir à la frontière de ce qui est personnel et de ce qui est collectif.

L'aventure des débuts de l'APF est particulière, on le sait : l'Association s'est créée sur un acte, qui me permet de rappeler le nom de Lacan - je fais allusion à ce qu'on appelle la seconde scission, quand les membres fondateurs de l'APF ont dit de nouveau non, un « deuxième non » (voir l'article de Danielle Margueritat qui s'intitule ainsi) adressé cette fois et pour la plupart d'entre eux à leur analyste Jacques Lacan. Vous savez qu'on a parlé de trahison, de coup de couteau dans le dos, sans d'ailleurs convaincre complètement : les formules sont réductrices. Par exemple, alors que Robert Pujol a été droit prendre un appartement signifiant, sur La Canebière (!), Pontalis m'a dit vers la fin des années 1970 que lorsque lui et Lacan se rencontraient dans la rue (ils étaient voisins), ils s'embrassaient chaleureusement - et que ça ne lui donnait

pas du tout l'impression d'avoir poignardé Lacan dans le dos ni que Lacan le voyait ainsi.

« Au début était l'acte » - aux débuts de l'APF, l'acte est l'aventure d'une pensée qui rompt les amarres - qui en a la tentation.

L'aventure d'une pensée.

On pourrait dire que l'aventure se court entre ce que le sociologue Ludwik Fleck¹ appelle « style de pensée » et ce qu'il appelle « collectif de pensée ». Le style de pensée, c'est la condition d'existence des connaissances et des croyances à une époque donnée, et sa caractéristique est d'être invisible aux membres du collectif de pensée qui est à son origine.

Si on fait un peu de socio-anthropologie institutionnelle pour s'approcher du « style (invisible) de pensée » de l'APF, et qu'on pose la même question que l'anthropologue Mary Douglas : « Comment pensent les institutions ? », on tombe sur des faits qui ne vous étonneront pas : l'APF fait partie de ces groupes latents que sont, au début, les chasseurs de Bornéo, des bassins du Congo ou d'Amazonie - des individus pensants qui s'associent pour créer un bien collectif. Ça a commencé comme ça : des individus pensants se sont associés pour créer un bien collectif. Ils n'avaient pas l'intention de construire un style de pensée qui entretienne la forme de l'organisation. Il ont été au plus pressé - je parle toujours des chasseurs de Bornéo (je ne parle pas des chasseuses, mais Mary Douglas non plus), ils ont été au plus pressé : survivre, sans perdre leur autonomie. Quand, dans un second temps, le style de pensée a été élaboré collectivement, le groupe latent est devenu un « collectif de pensée » comme dit Fleck, ou un « monde de pensée » pour reprendre la belle expression de Mary Douglas. Et c'est bien l'impression que chacun a éprouvé en entrant à l'APF, l'impression vibrante, puissante, d'un monde de pensée. Je sais bien : à d'autres moments, on s'est ennuyé, à peine, juste un peu ; on a égaré l'objet analytique, mais c'était une distraction passagère ; on s'est chamaillé pour des queues de cerises, soit dit sans vexer moi-même ; on a mélangé les choses et les genres, mais c'était simple fidélité au côté obscur des premiers psychanalystes - et ça n'a jamais entamé l'institution ni l'attachement si grave que nous lui portons, ni l'authentique pays des merveilles qu'est un « monde de pensée ».

1 Ludwik Fleck, médecin biologiste et sociologue polonais (1896-1961), auteur de *Genèse et développement d'un fait scientifique* (1935), Flammarion, "Champ", 2008.

Moi, ce n'était pas avec un monde de pensée mais avec un monde de croyance dans la tête qu'aux premiers mois de l'année 1968, j'ai été voir Daniel Lagache pour soutenir devant lui ma candidature à l'Institut de formation. C'est mon premier souvenir de l'APF. Daniel Lagache m'avait fixé un rendez-vous à 15 heures 23 et j'ai eu beau tourner et retourner la carte de visite où il avait écrit cette heure saugrenue, cela restait un jeudi de février 1968 à 15 heures 23. J'ai sonné à 15 heures, à tout hasard, et il m'a reçu très tard. J'avais demandé ce rendez-vous par écrit et nous n'étions pas encore assis qu'il m'a dit que mon écriture était illisible et que ça faisait perdre du temps à mes correspondants. J'ai répondu que j'en étais désolé. Il a répliqué que cela faisait mondain d'être désolé, ne me l'avait-on jamais dit ? On ne me l'avait jamais dit. Il a ajouté qu'il allait prendre des notes parce qu'*il ne se souviendrait sûrement pas de moi*. (C'est ça, le souvenir que le Conseil a guéri en m'offrant de faire ce discours.) Là, j'ai pensé trois choses en même temps. J'ai pensé : « Ces gens sont formidables : ils disent toujours la vérité. » Et j'ai pensé : « On ne peut pas dire qu'il court après la séduction - celui-là. » Et, quant à ne pas se souvenir de moi, j'ai pensé : « Ça, c'est ce qu'on va voir. » J'aurais dû évidemment lui dire les trois pensées, mais j'ai été intimidé. Et puis j'étais pris par la situation qui s'était mise à m'intriguer énormément : tout, absolument tout, y était nouveau. Je me suis ressaisi et, quand Daniel Lagache m'a dit en dévissant son stylo : « Quels sont vos problèmes », j'ai répondu bien en face : « Monsieur, je n'en ai pas. » Quand il a enchaîné : « Alors, pourquoi l'analyse ? », j'ai répondu : « Faut tout essayer »... Je peux vous assurer que c'était sans insolence, et même avec le sentiment de manifester un esprit ouvert, comme un vrai philosophe qui aurait écarquillé les yeux à la façon de Peter O'Toole. Daniel Lagache était périodiquement souffrant - j'ignorais à ce moment qu'il sortait d'une période particulièrement dure - et voilà que sa souffrance s'était insurgée contre l'hypocrisie sociale, et que, sans me connaître, il m'avait fait suffisamment confiance pour s'insurger contre les manières bourgeoises et, quand j'ai compris cela, quelques années après, j'ai trouvé que ça ne manquait pas de panache, et que le nom du premier président de l'APF rimait avec panache. Je suis arrivé à la fin de mon discours. Quel dommage ! Voici donc les raisons du cœur : l'APF nous est chère parce qu'elle s'est construite *en s'insurgeant*, et qu'elle en garde une aura de jeunesse ; elle nous est chère parce qu'à certains

moments ses manières sont libres, son allure, insolente et que, parfois, en un éclair, elle est plus que sensible à l'insurrection de la pensée : elle y est tout entière favorable - et là, elle est purement freudienne.

Association psychanalytique de France, nous t'aimons avec le cœur et la raison et, pour les cinquante prochaines années, nous te souhaitons du panache et toute notre jeunesse.

50 ans APF

Isée Bernateau

Venue à l'APF par amour de transfert, je ne savais à peu près rien de cette Association quand j'y suis entrée, sinon qu'elle abritait Laplanche et Pontalis, ainsi que les auteurs de la *Nouvelle revue de psychanalyse*. La première fois que je suis allée à un samedi débats, un mois après avoir eu l'honneur d'être acceptée dans cette prestigieuse Institution, j'ai écouté religieusement, j'ai pris énormément de notes dans mon bloc, et je n'ai strictement rien compris. Le titre de la journée était : *Desserrer l'étreinte du surmoi*. Assez angoissée, je sentais au contraire de plus en plus sa cruelle étreinte s'abattre avec force et décréter la complète débilite de mon moi. Assez accablée, j'ai commencé à regarder autour de moi, j'espérais déchiffrer sur les visages qui m'étaient encore inconnus quelques signes du même conflit d'instances. Mais non, rien, aucun trouble. Une attention soutenue, signe d'une parfaite compréhension entre des esprits éclairés. En promenant mon regard, sans doute encore portée par mon amour de transfert, ultime branche à laquelle me raccrocher, j'ai commencé à trouver que les femmes étaient très belles, bien habillées, très élégantes, bien coiffées, avec ce chic parisien inimitable et reconnaissable entre mille. J'ai baissé les yeux vers mon *jean* un peu vieilli, et juste en-dessous de la phrase : « Surmoi maternel à la toute-puissance sauvage ou à la bienveillance complaisante », j'ai noté : « Acheter fringues, deux points : une jupe, des chaussures à talon, des bottes ».

C'était la première conférence.

Consciente désormais que ça n'allait pas être évident pour moi, je suis allée au groupe d'accueil. J'ai compris que rentrer dans une institution, en faire partie réellement, était un long processus, et que ce processus nécessitait de s'approprier l'histoire de l'APF, une histoire déjà longue de près de 50 années. Au gré des entretiens de juin et de décembre, des samedis débats, des discussions dans les couloirs, à table, au café ou au téléphone, des séminaires, des soirées du Comité scientifique, et de mes incursions dans *Documents & débats*, j'ai appris peu à peu différentes

choses sur l'APF et sur son histoire. Ce ne sont bien sûr encore pour moi que des « bribes » d'une histoire qui tentent de construire une identité dont l'énigme reste en grande partie intacte, des « bribes » transformées par mon psychisme, ses refoulements, ses résistances et ses différents transferts. Je me propose néanmoins de vous livrer quelques-unes de ces « bribes » en vrac, un peu comme elles me sont venues et comme elles sont devenues miennes au fil de ces huit dernières années.

Je commence : à l'APF, « les assassins sont parmi nous ». Parce que nous avons tué notre père Lacan, nous sommes une assemblée de frères et de sœurs, une assemblée d'égaux (reste à savoir comment on l'écrit), des égaux donc, liés par une « communauté de déni » qui fait de nous des éternels coupables. Cette question du meurtre reste néanmoins complexe et sujette à controverses, car il n'est pas sûr qu'on ait tué Lacan. Lacan n'est pas mort en 64, et peut-être l'a-t-on seulement castré, ou encore trahi, ce qui aurait comme conséquence qu'à l'APF, « nous sommes tous des traîtres » ! À l'APF, on n'a, en tout état de cause, ni Dieu ni maître. Si nul ne peut prétendre occuper la place du grand maître, puisque l'acte fondateur de l'Association a été au contraire sa destitution, nous courons toujours le risque périlleux de constituer une assemblée de petits maîtres auxquels tout un chacun devrait alors prêter allégeance. Mais, en réalité, aucun danger de ce côté-là, car bien qu'étant une « association de malfaiteurs » née d'« une ténébreuse affaire », l'APF est aussi un « hapax ». Après une plongée dans le dictionnaire, il me semble que cela signifie, même si je n'en suis pas encore aujourd'hui totalement sûre, que l'APF est une institution absolument unique, n'ayant aucun autre équivalent dans l'histoire de l'humanité. À l'APF donc, « nous sommes les meilleurs », sans doute parce que « nous sommes les rescapés d'une aliénation », mais aussi en raison d'un idéal aristocratique qui a tout à voir avec le meurtre du père précédemment évoqué.

Il faut toutefois se méfier de ce sentiment parce qu'il faut craindre le pire des « excès d'une psychanalyse idéaloducte ». À l'APF, l'enseignement est « libre mais obligatoire ». Cette liberté est fondamentale, mais elle peut parfois conduire l'analyste en formation à la solitude, quand il a le sentiment de se trouver « seul avec Freud ». Mais, bien que la connaissance approfondie et rigoureuse de Freud puisse entraîner une « sacralisation » de l'œuvre freudienne, avec ses effets redoutables d'inhibition de la pensée et de la créativité, elle est néanmoins souhaitable voire indispensable. À l'APF, on lit et on connaît tous très bien Freud, ce qui peut évidemment signifier que Lacan est notre refoulé, et que le grand-père a pris pour nous la place du père. Mais c'est cela notre « style », ce style indéfinissable et reconnaissable entre mille, et finalement l'APF, - et là-dessus tout le monde est d'accord depuis 50 ans -, c'est d'abord une question de « style » !

50 ans, c'est l'âge de la maturité. L'âge où l'on peut se retourner sur son héritage, regarder tout ce qui nous a été transmis pour continuer à avancer, libre de ce qui nous encombre et fort de ce qui nous rassemble. 50 ans, c'est aussi l'âge où l'on perd ses parents. La première lettre que j'ai reçue de l'APF était un avis de décès. En ouvrant avec fébrilité l'enveloppe, impatiente de lire ce que l'APF m'écrivait, j'ai été saisie par la nouvelle. Jean-Claude Arfouilloux était mort. Je ne savais pas qu'il était à l'APF mais c'est un des auteurs dont je me sentais proche, dans cette affinité de pensée qui donne l'impression qu'on se connaît bien alors qu'on ne se connaît pas du tout dans ce qu'on appelle, peut-être à tort d'ailleurs, la vraie vie. La nouvelle de sa mort fut un choc : ainsi, on meurt à l'APF. Aujourd'hui, l'APF souffle ses cinquante bougies en l'absence de la plupart de ses fondateurs. Nous avons appris récemment la mort de Laplanche, puis celle de Pontalis. Quand Pontalis est mort, je me suis faite à moi-même cette étrange réflexion : « il est mort avant que j'ai eu la chance de pouvoir le rencontrer ». Lui que j'avais tellement lu, au point de connaître par cœur certaines phrases, il avait disparu sans que je puisse lui dire un seul mot. Mais une chose cependant nous reliait l'un à l'autre : quand il est mort, nous habitons dans la même maison.

Une maison, c'est un lieu de vie. Un lieu en commun, un lieu de partage, un lieu qui protège, qui rassemble et qui unit. Un lieu où on s'aime et où on se hait, un lieu où on se déchire et où on se retrouve, parfois aussi, un lieu

où on meurt. La maison, elle, demeure. La maison a des fondateurs, qui l'ont rêvée et construite selon leurs désirs, leurs espoirs, leurs convictions les plus intimes. Les autres, ceux qui vivent dedans l'abîment, l'entretiennent et de temps en temps la rénovent. Parfois, on ne sait même plus pourquoi ni quand la maison est née, parce qu'elle est debout depuis longtemps, et aussi parce qu'elle s'est modifiée au gré de ses habitants, pour tenter d'accueillir et d'entourer le mieux possible ceux qui continuent de vivre entre ses murs.

Dans *La Vie matérielle*, à la fin du long chapitre qu'elle consacre à la maison, Marguerite Duras dit : « Dernièrement on a dû casser le sol de la cuisine pour faire une marche supplémentaire. La maison s'enfonce. C'est une très vieille maison qui est près d'un étang, la terre est meuble et très humide et la maison s'enfonce peu à peu, ça fait que la première marche de l'escalier était devenue trop haute, fatigante. Le maçon a dû creuser un trou pour retrouver la partie empierrée, on a creusé encore ça descendait toujours, très fort, mais vers quoi ? c'était quoi ? La maison était construite sur quoi ? On a arrêté de creuser, d'aller voir. On a refermé. On a cimenté. On a fait la marche supplémentaire ».

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Patrick MEROT
Vice-Présidents Dominique SUCHET - Brigitte EOCHE-DUVAL
Secrétaire général Bernard de LA GORCE
Secrétaire scientifique Claude BARAZER
Trésorier Jocelyne MALOSTO
Président sortant Patrick MEROT

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Claude BARAZER
Corinne EHRENBURG, Gilberte GENSEL,
Isée BERNATEAU, Anne HOMER KOFFI, Pascale TOTAIN EGHAYAN

COMITÉ DE PUBLICATION DE L'ANNUUEL

Placé sous la responsabilité de Laurence KAHN assistée de Odile BOMBARDE, il est composé de Dominique BLIN, Sophie BOUCHET, Solange CARTON, Dominique CLERC, Sylvie FERRY, Caroline GIROS ISRAËL, Jean-Michel LÉVY

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est confiée à Brigitte EOCHE-DUVAL avec Martine BAUR, François HARTMANN, Hélène HINZE, Pierre NOAILLE.
Mise en ligne du numéro par Fabrice PERRINEL sous la responsabilité de Jocelyne MALOSTO avec Nelly GAILLARD JANIN, Antoine MACHTO, Frédéric de MONT-MARIN, Nicole NATAF.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanassios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER
Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON, Dominique CLERC
Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURRMEYER
Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI
Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Bernard de LA GORCE
Sylvie de LATTRE, Jacques LE DEM, Josef LUDIN
Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Raoul MOURY, Nicole OURY
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER
François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Sylvie de LATTRE
Leopoldo BLEGER, Edmundo GÓMEZ MANGO, Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Jacques LE DEM,
Raoul MOURY, Évelyne SECHAUD, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Philippe VALON
Membres ex officio Patrick MEROT, Claude BARAZER
Membre représentant du Collège des titulaires Jean-Philippe DUBOIS, Jean-H. GUÉGAN
Dominique BILLOT, Frédéric de MONT-MARIN, Valérie ROUMENGOUS

MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Daniel WIDLÖCHER	79, boulevard Vincent Auriol 75013 Paris	06 70 31 86 02

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Louis LANG - Jean LAPLANCHE - J.-B. PONTALIS - Guy ROSOLATO

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin - 75006 Paris	01 45 43 87 69
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger- 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie - 75012 Paris	01 44 78 68 05
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	1, place Francisque Regaud - 69002 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Rigistrass 8, 8006 Zurich, Suisse	0041 44 501 84 10
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres - 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone - 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	9, rue Edouard Jacques - 75014 Paris	01 43 35 11 62
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandièrre - 69002 Lyon	04 78 42 46 10
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey - 54000 Nancy	03 83 32 01 04
Mme Cécile BLANCHARD JOSSO	5, avenue Joffre 57000 Metz	03 87 65 48 39
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBURG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Maya EVRARD	82, rue Lauriston - 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes - 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	12, chemin du Verger - 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01.45.51.79.89
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Paule LURCEL	24, villa Lourcine - 75014 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar - 75012 Paris	01.43.44.58.74
Pr. Vladimir MARINOV	58, rue de Silly - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangre - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSEWARD	3, rue de la Durance - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH - Londres - UK	00 44 20 7622 0226
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Marie-Christine ROSE	9, rue du Joli Cœur - 54000 Nancy	03 83 98 58 48
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary - 75015 Paris	01 45 32 06 22
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs - 75018 Paris	01 42 57 03 24

MEMBRES HONORAIRES

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie - 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Françoise CAILLE-WINTER	10, av. Général M. Bizot 75012 Paris	01 46 28 43 53
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini 06000 Nice	04 93 82 12 59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc 59000 Lille	03 20 52 75 69
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc 33200 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Bernard JOLIVET	22, rue Soufflot 75005 Paris	01 43 31 94 34
Mme Monique LAWDAY	13, rue Gilles Bouvier 76300 Sotteville	02 35 72 14 70
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières 75013 Paris	01 43 31 94 34
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue de Carnot - 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Henri NORMAND	18, rue Descartes - 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53

Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. : 01 43 29 85 11, fax. 09 70 61 36 95
courriel : lapf@wanadoo.fr
site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org